3 1761 06231286 3

Ex Libris

PROFESSOR J. S. WILL

LOUIS DELAPORTE

Quelques-uns

PREMIÈRE SÉRIE

ANATOLE FRANCE — ARTHUR GIRY — HENRY FOUQUIER
LOUIS HAVET — MAURICE BOUCHOR — GUSTAVE DE MOLINARI
ABEL HERMANT — ALEXANDRE BERTRAND
PAUL HERVIEU — GABRIEL SÉAILLES — FRÉDÉRIC PASSY
MARCEL PRÉVOST — MICHEL BRÉAL
ÉMILE POUVILLON — ANDRÉ LEFÈVRE — GASTON DESCHAMPS
ALFRED ROLL — CHARLES LETOURNEAU
GEORGES DE PORTO-RICHE — COQUELIN — PIERRE DE BOUCHAUD
ÉMILE DUCLAUX — EUGÈNE MANUEL
JULES DALOU — ÉMILE ZOLA — HYACINTHE LOYSON
PAUL STAPFER — ARY RENAN

PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE THORIN ET FILS
ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR
LIBRAIRE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME,
DU COLLÈGE DE FRANCE ET DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
4, RUE LE GOFF, 4

1901

(Tout droit de traduction et de reproduction réservé.)

Quelques-uns

DU MÊME AUTEUR

La Philosophie de La Fontaine. 1 vol. in-18 (épuisé)..... 2

Pastels et Figurines. — *1re Série.* (Anatole France. — Alfred de Vigny. — Alphonse Daudet. — Bourdaloue. — Ferdinand Fabre. — Mme de Sévigné. — Jules Lemaître. — Boileau. — Émile Pouvillon. — Impressions de Guignol. — J.-K. Huysmans. — A la Grande-Chartreuse.) — 1 vol. in-18 .... 3 50

Il a déjà paru à la librairie Lemerre sous ce même titre **Quelques-uns** un volume de contes et légendes de Fernand Fouquet.

LOUIS DELAPORTE

Quelques-uns

PREMIÈRE SÉRIE

ANATOLE FRANCE — ARTHUR GIRY — HENRY FOUQUIER
LOUIS HAVET — MAURICE BOUCHOR — GUSTAVE DE MOLINARI
ABEL HERMANT — ALEXANDRE BERTRAND
PAUL HERVIEU — GABRIEL SÉAILLES — FRÉDÉRIC PASSY
MARCEL PRÉVOST — MICHEL BRÉAL
ÉMILE POUVILLON — ANDRÉ LEFÈVRE — GASTON DESCHAMPS
ALFRED ROLL — CHARLES LETOURNEAU
GEORGES DE PORTO-RICHE — COQUELIN — PIERRE DE BOUCHAUD
ÉMILE DUCLAUX — EUGÈNE MANUEL
JULES DALOU — ÉMILE ZOLA — HYACINTHE LOYSON
PAUL STAPFER — ARY RENAN

PARIS
ANCIENNE LIBRAIRIE THORIN ET FILS
ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR
LIBRAIRE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME,
DU COLLÈGE DE FRANCE ET DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
4, RUE LE GOFF, 4

1901

(Tout droit de traduction et de reproduction réservé.)

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART :

vingt-cinq exemplaires de luxe numérotés et paraphés par l'éditeur

dix exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon (*nos* 1 à 10)

quinze exemplaires sur papier van Gelder d'Amsterdam (*nos* 11 à 25)

LIBRARY
JUL 14 1964
UNIVERSITY OF TORONTO

912668

PQ
282
D4
Ser. 1

A M. YVES GUYOT

Ancien ministre, directeur du *Siècle*

Mon cher Directeur,

C'est une pieuse coutume des naïfs pêcheurs de votre Bretagne natale d'inscrire sur des tablettes votives, qu'ils pendent à l'église ou dans leur chaumière, le nom de leur saint de prédilection ou de celui qui les a le plus efficacement protégés. Je ne vous comparerai point à un saint, car sans doute le compliment ne vous agréerait que peu. Mais vous me permettrez du moins d'écrire votre nom en tête de ce petit livre qui, peut-être, n'existerait pas sans vous. J'y ai recueilli, sans presque y rien changer, quelques-uns des articles que j'ai publiés dans *le Siècle*, depuis bientôt deux ans que j'ai l'honneur d'être votre collaborateur. Assurément, le terme le plus impropre dont on les puisse qualifier est

bien celui de critique littéraire. Je ne suis point d'une nature « critiquante », et l'on a pris trop souvent le soin de m'en avertir pour que j'ai pu garder des illusions à cet égard. En ces causeries, je me suis laissé aller tout uniment et, — comme disait le grand Condé, — « tout bonnement » à mes souvenirs, mes impressions et mon plaisir du moment, que je donne d'ailleurs exactement pour ce qu'ils valent. Il y a des gens qui savent régler leurs impressions et leurs souvenirs. Je les admire, mais ne saurais les imiter. Souvent des hôtes que je n'avais point priés et que je n'ai point le courage de congédier, viennent s'asseoir, joyeux ou tristes, à la table de ma pensée. Je suis souvent incertain, mais toujours sincère ; et c'est là peut-être le seul mérite de ces entretiens. Je me garderais d'en tirer avantage, car il faut pour systématiser, juger, rendre des arrêts et dissimuler sa pensée, une assurance et un talent que je n'ai pas.

Sans être nullement « flattés », ni « retouchés », les quelques portraits qu'on va lire sont, pour la plupart, bienveillants. Et cela tout naturel-

lement, car j'ai toujours en mémoire cette pensée des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* de Renan : « On ne doit jamais écrire que de ce qu'on aime. L'oubli et le silence sont la punition qu'on inflige à ce qu'on a trouvé laid ou commun dans la promenade à travers la vie. »

Malgré tout ce qui lui manque, ce livre témoigne, je crois, d'un vif, respectueux et reconnaissant amour des bonnes lettres qui sont, — comme disait le poète Théocrite, — « l'embellissement de la vie et le remède à tous les maux ».

C'est pourquoi, mon cher Directeur, j'ose vous l'offrir comme un modeste témoignage de ma gratitude et de mon affectueuse estime.

L. D.

QUELQUES-UNS

ANATOLE FRANCE[1]

Les *Jeudis* de M. Anatole France sont pour moi, chaque semaine, un régal toujours nouveau.

Donc, l'un de ces derniers matins de novembre, je m'acheminai par l'avenue du Bois-de-Boulogne, encore déserte et toute parfumée de la bonne odeur de la terre mouillée de pluie, tout en admirant au passage les arbres dépouillés, par l'approche de l'hiver, de leur parure, jusqu'à cet hôtel d'extérieur confortable et simple qu'habite, à l'orée du Bois, le biographe sceptique et doux du professeur Bergeret.

[1] Voir *Pastels et Figurines*, 1re série, p. 3 (A. Fontemoing, éditeur); et *Revue Bleue* du 9 décembre 1899, p. 741.

*
* *

Dès l'entrée, on dirait d'un musée de Cluny en miniature. Dans le vestibule, en effet, comme dans le salon et la salle à manger, le long de l'escalier et sur les paliers, ce ne sont, tapissant les murs, que stèles antiques, reliquaires, cuirs de Cordoue, enluminures du XIIIe et gravures du XVIe siècle. Dans les vitrines, habillées d'étoles et de dalmatiques byzantines, s'étagent des émaux des Limousins, des mortiers et des cloches de bronze aux armes des Médicis, des cachets aux camées précieux et des couteaux, dont le manche de pierre rare figure le corps d'une nymphe, des statuettes de Tanagra et de Myrina. Et tous ces souvenirs élus, qui mêlent leur beauté à la vie journalière du Maître, disent silencieusement des choses merveilleuses de la vie passée.

En pénétrant dans cette longue pièce où travaille M. Anatole France, on se croirait transporté par quelque malicieux Asmodé en l'*estude* du docteur Faust. La lumière,

tamisée par des vitraux tels que ceux de la cellule de saint Jérôme en la gravure d'Albert Dürer, met son jour mystérieux sur la table de chêne sculpté et les rayons chargés de livres qui garnissent les murs. Aux étages inférieurs de cette « cité des livres », les *Acta Sanctorum* des doctes Bollandistes coudoient la *Chronique de Nuremberg*. Les Grecs et les Latins se pressent à mi-hauteur, voisinant avec les incunables, les elzévirs et les éditions bipontiques. Puis, ces fauves et légers in-12 du XVIIIe siècle, qui piquent la curiosité par le mystère des pseudonymes, des fausses dates et des lieux fictifs d'impression, reposent à côté des modernes parchemins. Mais, en un coin discret et d'accès facile, se tiennent les livres de chevet du Maître : ceux qu'il juge mieux proportionnés à l'humanité que des auteurs plus sublimes et qu'il lit de préférence en ses moments de loisir. Ce sont : le *Quart Livre des Faicts et Dicts héroïques du noble Pantagruel* par François Rabelais ; les *Essais* de Michel Eyquem, seigneur de Montaigne ; Guillaume Bouchet et Noël du Fail ; *L'Élite des contes* du sieur d'Ouville et les

Après-dînées de Cholières; les *Nouvelles récréations* et *Joyeux devis* de Bonaventure des Périers et l'*Heptaméron* de la reine de Navarre. M. Anatole France les a fait couvrir avec des feuillets d'antiphonaires ; et j'imagine qu'il doit prendre quelque malin plaisir à voir ces francs parleurs ainsi vêtus d'*Introït* et de *Miserere*. Je me figure assez aisément M. Anatole France, seul dans son bureau silencieux, juché tout en haut de son échelle et promenant ses doigts attendris de fin bibliophile sur ses livres, tandis qu'ils font voluptueusement le gros dos dans leur robe de basane ou de maroquin.

C'est dans cette bibliothèque, autour d'une haute et vaste cheminée, comme celle où se chauffaient jadis, au château de Genappe, en y exerçant leur verve railleuse, les diseurs excellents des *Cent Nouvelles nouvelles*, que se réunissent chaque jeudi les fidèles amis de M. Anatole France.

*
* *

Grand et fort, la moustache et la barbiche un

peu grisonnantes, le visage légèrement marqué de cette fatigue par où la vie intellectuelle ennoblit en l'atténuant la fraîcheur et la régularité vulgaires des traits, l'auteur du *Crime de Sylvestre Bonnard* ressemble un peu à Pierre de Ronsard, gentilhomme vendômois, avec quelque chose aussi de l'ingénieux hildago don Quichotte de la Manche.

Il se présente à ses visiteurs enveloppé d'une vaste robe de chambre grise et coiffé d'un lumineux bonnet de soie rouge, de cette forme que l'on voit à celui d'Erasme sur le tableau d'Holbein. M. France ne croit donc point avec Buffon[1], d'après ce que rapporte Hérault de Séchelles en quelque endroit[2], que « l'on ne sépare pas d'abord l'homme de son habit, l'esprit saisit l'ensemble, le vêtement et la personne et juge par le premier du mérite de la seconde ». Sa haute distinction est ailleurs que dans son costume de travail et n'a d'égale que sa modestie. Et sur ce point encore il diffère de Buffon, lequel, parlant de ses *Époques de la Nature*,

[1] *Traité de l'homme.*
[2] *Voyage à Montbard*, 30.

disait : « Il y a là des morceaux de la plus haute éloquence. » Il n'a dans sa maison, ni un livre, ni un portrait de lui, estimant que l'écrivain doit vivre avec sa pensée et non avec lui-même. « Une sorte d'indifférence sur son propre mérite, disait Duclos[1] est le plus sûr appui de la réputation ; on ne doit pas affecter d'ouvrir les yeux de ceux que la lumière éblouit. » Et le cas de M. Anatole France est bien fait pour témoigner que la « modestie est le seul éclat qu'il soit permis d'ajouter à la gloire ».

M. Anatole France est l'un des hommes de ce temps qui ont le plus d'esprit. Mais les manières d'en avoir sont nombreuses, et vous entendez bien que celle de M. France n'est ni vulgaire, ni aisée. Il ne fait point en effet de ces « mots cruels » qui se fabriquent à la douzaine dans les cafés, ou de ces prétendus « bons mots » qui rendent insupportables après cinq minutes les officines des petits journaux parisiens. Cela, comme disait Victor Hugo, c'est la « fiente de l'esprit ».

[1] *Considérations sur les mœurs*, V, 92.

Il est indulgent et bon, ce qui ne l'empêche en aucune manière d'être infiniment spirituel et caustique. Mais, son esprit est celui d'un poète dont l'intarissable faculté crée des rapprochements inattendus et jaillit en des expressions qui vaudraient la peine d'être recueillies, comme les mots et les boutades de Rivarol et de Champfort. Il le prodigue avec ses amis, semblable en cela à ce fameux prince autrichien qui, dans les bals de Vienne, valsait avec des diamants à dessein mal attachés à sa pelisse de hussard, afin que les dames pussent les ramasser sur le parquet.

Il n'en va point autrement de ses conversations qu'il pourrait, ainsi que fit Théophile Gautier, réunir en volumes. Ce sont des fêtes capricieuses et splendides que son esprit se donne à lui-même. Plein du plus sûr bon sens, mais écœuré aussi de la forme qu'il prend dans le langage des sots, il sait draper l'idée dans la brillante parure du paradoxe et la pousser jusqu'à la plus féconde et triomphante hyperbole.

Des pensées diverses et parfois contraires

s'entrecroisent dans l'esprit de ce causeur délicieux, sans s'y plus brouiller pourtant qu'en le clair cerveau de l'aimable et docte précepteur de Jacques Tournebroche. Il met dans sa parole une sorte d'hésitation qui est comme un appel courtois à la collaboration de ceux qui l'écoutent. Avec cela, il sait des histoires merveilleuses et conte volontiers celles que tout le monde connaît, mais avec un charme et une grâce qui n'appartiennent qu'à lui.

Enfin, sur tout sujet, il répand à l'envi « cette étonnante richesse d'une âme toujours épanchée et ruisselante, comme l'urne de ces fleuves que l'on voit représentés en marbre dans les jardins », cette source de science, de sagesse et de grâce, cette douce sublimité et cette incomparable élégance de pensée qui brillaient en M. Jérôme Coignard. Il est bien, lui aussi, l'un des plus gentils esprits qui aient jamais fleuri sur la terre.

Les heures s'écoulent rapidement dans ces entretiens exquis dont je goûte toujours les moindres paroles. Car M. Anatole France est bien l'homme délicieux et décevant de ses livres.

lesquels contiennent toute une philosophie à la fois docte et souriante, sont peut-être les mieux écrits de cette fin du XIXe siècle et, à coup sûr, ceux que je voudrais le plus avoir faits, si j'avais pu.

ARTHUR GIRY

ARTHUR GIRY

Voici qu'est revenu le mauvais temps et que, comme disait François Villon :

> ... On se tient à la maison,
> Pour le frimas, près du tison.

Donc, tandis que la pluie tombant sans discontinuer d'un ciel couleur de cendre vient fouetter les vitraux de mon cabinet d'études, assis au coin du feu, je goûte les plaisirs en repos du sage Épicure. J'ai pris sur les plus hauts degrés de ma bibliothèque où ils sommeillent, non certes par mépris, mais comme d'un usage moins fréquent, deux gros volumes vêtus d'une robe de parchemin blanc. Ce sont le *Manuel de Diplomatique*[1] et un recueil d'érudites brochures de M. Arthur Giry. Je les feuillette lentement, en songeant, entre les lignes, à

[1] Chez Hachette.

des choses émouvantes et anciennes, et je tâche à démêler quelques traits de la physionomie du docte et doux professeur de l'École des Chartes, *suavisssimus et doctissimus*, comme Néris le disait de dom Mabillon.

Mais, pour parler décemment de M. Giry, il faudrait la plume naïve d'un savant hagiographe des anciens âges, et je sens bien que cela est fort en dehors de ma compétence. Car je n'ai point suivi les leçons des maîtres de l'érudition française, et le peu que je sais de leur science, je l'ai appris le long des quais de la Seine, en furetant dans les boîtes des bouquinistes et les échoppes des marchands d'estampes. Aussi, ne m'en gardera-t-on point rancune si ma critique n'est pas substantielle comme celle de M. Paul Meyer ou médullaire comme celle de M. Arthur Giry lui-même.

*
* *

J'ai dit mon respect et mon goût pour les érudits. Ce sont presque toujours, en effet, des hommes simples, désintéressés, et de désirs

modestes. La plupart d'entre eux entreprennent des œuvres colossales et capables à elles seules de consumer plusieurs vies d'hommes, et ce n'est certes point « l'âpre soif du gain » qui les y pousse, car oncques ne vit-on chartiste faire fortune. Et si leurs livres coûtent très cher, c'est précisément parce que peu de gens les achètent. Ils ne travaillent que pour des savants comme eux et ne souhaitent aucunement de voir, pour parler comme Virgile, « voltiger leur nom sur les lèvres innombrables des hommes ». Ils aiment la science pour elle-même, et leur consolation est de se dire que, parmi leurs disciples, il s'en trouvera peut-être quelqu'un pour achever le sillon qu'ils auront laborieusement commencé de tracer. Ils ferment soigneusement l'oreille aux conseils de l'ambition et pensent que l'amour des vieux bouquins, des chartes racornies et des pièces sigillées suffit à rendre la vie aimable à tout homme bien né. Une joie naïve déborde de leur cœur, lorsqu'ils peuvent promener leurs doigts tremblants d'émotion sur quelque vieille reliure pour Mazarin ou Canevarius, tourner

d'une main amie les pages jaunies d'un évangile écrit pour Charles le Chauve ou d'un manuscrit enluminé du *Romant de la Rose*, et scruter à la loupe quelque vénérable charte au sceau d'Othon. Leur seul désir est peut-être de posséder l'une de ces hautes échelles à roulettes, surmontées d'une rampe et d'une tablette, et comme il s'en trouvait jadis dans les bibliothèques des abbayes bénédictines. Et je sais un savant chartiste, m'honorant de son amitié, qui ne souhaite point de s'acquitter de la vie d'une autre manière que celle très noble rapportée en ce traité : *Des bibliophiles qui moururent en tombant de leur échelle.*

Bien qu'amis du repos et du silence, les chartistes ont cependant l'humeur voyageuse. Ils profitent de leurs loisirs pour courir les grands chemins, visiter les antiques monastères et les monuments délabrés, s'arrêtant partout dans l'espoir de trouver quelque manuscrit encore enseveli dans la poussière et l'oubli des bibliothèques de province. Le charme doucement immoral de la nature ne trouble point leur cœur, ils ne sont pas sensuels et demeurent in-

différents à la majesté des montagnes et au vaste silence des forêts. Mabillon, qui passa la moitié de sa vie sur les grands chemins de France, déclare n'avoir vu autre chose dans les Alpes que d'« affreux rochers ». La découverte d'un incunable au frontispice de José Badius ou d'un humble monument de la xylographie du xve siècle, voilà quelles étaient ses impressions de voyage.

*
* *

Les chartistes ne diffèrent point tellement entre eux que ce que je viens d'en dire ne puisse s'appliquer également à M. Arthur Giry. Par sa modestie, son désintéressement et son labeur acharné, ce savant évoque le souvenir des doctes Bénédictins de Saint-Germain-des-Prés, comme Thierry, Ruinart et Bernard de Montfaucon. Car ce sont eux qui commencèrent avec un esprit singulièrement libéral ce *Recueil des Historiens de France* et cette *Histoire littéraire de la France* que des athées de l'Académie des Inscriptions purent continuer plus tard

sans en altérer le plan ni la méthode. Il n'y a de religieux dans les articles des rédacteurs Bénédictins que le seul titre de *dom* qui précède leur nom.

L'œuvre de M. Giry est déjà volumineuse, et je ne serais pas étonné qu'il ait encore en ses cartons beaucoup de travaux qu'il ne se décide pas à mettre au jour. Il a consciencieusement fouillé les archives de la plupart des anciennes provinces. C'est ainsi qu'il a pu recueillir quelques documents carolingiens de l'abbaye de Montiéramey, fondée par Arremar vers 837, et fixer la date de l'abbatiat de Loup de Ferrières[1]. Il a précisé aussi l'époque de deux diplômes de l'église de Nantes et de l'alliance de Charles le Chauve avec Erispoë[2] et étudié plusieurs diplômes émanés d'un roi Charles, qui se trouvent parmi les titres de l'abbaye de Saint-Aubin d'Angers. Ce dernier travail est un mémoire que M. Giry doit lire prochainement à l'Institut.

Mais son œuvre principale restera ce *Manuel de diplomatique* qui mériterait à lui seul une

[1] *Etudes Carolingiennes*, 1896.
[2] Chez Oberthur, à Rennes, 1898.

longue étude. Je me bornerai donc à en signaler le dernier chapitre dont l'opportunité ne me paraît point contestable. Il est intitulé : *Des documents faux.*

*
* *

Lorsque dom Mabillon fut sur le point de mourir, il exhorta longuement Ruinart à chercher et à aimer toujours la vérité, lui disant que c'était bien là le premier devoir du critique. On rapporte même une anecdote piquante, et qui montre jusqu'à quel point il poussait ce culte de l'authentique et du vrai. En ce temps-là, le trésor de Saint-Denis contenait un miroir qu'on prétendait avoir appartenu à Virgile et Mabillon, alors simple portier de l'abbaye, souffrait cruellement d'être obligé de montrer aux visiteurs un document apocryphe. Un jour, il laissa tomber le miroir, comme par mégarde, mais d'assez haut cependant pour qu'il fût réduit en poudre. Je le soupçonne fort de l'avoir fait exprès. M. Giry, je crois, n'eût point agi autrement.

Donc, dans le chapitre II du VIIe livre de son *Manuel de diplomatique*, M. Giry étudie ces documents « qui constituent purement et simplement des faux » et les mobiles des faussaires. Il nous dit d'abord qu'un caractère commun à tous les faux, c'est d'être trop intéressants, car l'on y trouve généralement trop de détails, de renseignements et de développements que ne comporte point la diplomatique. Or c'est par là qu'ils donnent l'éveil à la critique. Puis, parmi les faussaires, il distingue d'abord ceux qui, tels les abbés des grands monastères, falsifiaient leurs titres par vanité, rangeant Clovis, Dagobert et Charlemagne au nombre de leurs bienfaiteurs. D'autres faisaient profession de flatter l'orgueil des familles souveraines ou le préjugé aristocratique des parvenus en leur attribuant, pièces fausses en main, d'anciens et glorieux ancêtres. Et le métier, paraît-il, nourrissait son homme. Mais, parmi les mobiles qui ont provoqué la fabrication et la falsification des documents, M. Giry note surtout l'intérêt politique. « On sait, dit-il[1],

1. *Manuel de diplomatique*, p. 872.

combien certains gouvernements ont usé de ce moyen, comment certains d'entre eux ont entretenu des faussaires à gages et organisé de véritables ateliers de fausses pièces. » Il nous apprend encore, par l'exemple d'un certain Jean-Pierre de Bar, falsificateur de la généalogie de la maison d'Auvergne, que les faussaires une fois découverts se brisaient souvent la tête contre les murs de leur cachot. Et nous voyons aussi que le cardinal de Bouillon, complice de Jean de Bar, ne fut pas autrement inquiété ; tant il est vrai que, selon le mot de Mme de Sévigné, « les petits poissons sont toujours mangés par les gros ».

*
* *

Et ne voilà-t-il pas de sages méditations pour un jour de pluie[1] !

[1] Arthur Giry est mort quelque temps après la publication de cet article, auquel je n'ai d'ailleurs rien changé.

HENRY FOUQUIER

HENRY FOUQUIER

Pour tenter du talent de M. Henry Fouquier une définition complète et décente, il faudrait au moins le sens critique affiné et la clairvoyante sagesse de *Nestor*, l'esprit avisé et la grâce câline de *Colomba*, la justesse de touche, la finesse et la vivacité de « la main qui crayonna » les portraits de Renan, de Gambetta, d'Émile de Girardin, de Rouher et de Lepère, et le style souple, ondoyant, facile, abondant, gracieux, si plein de nuances nonchalantes et de coquettes négligences et pourtant si classique de M. Henry Fouquier lui-même. Or cet « au moins » suppose déjà de très rares qualités que je n'ai point. Et mon embarras redouble encore, quand je songe que ce chroniqueur joint à l'esprit volontiers gouailleur d'un Parisien d'aujourd'hui la verve risquée d'un petit conteur galant du XVIIIe siècle, la rouerie d'un Florentin d'il y a

trois cents ans, l'alacrité d'humeur d'un Gallo-Romain de la Narbonnaise, la préoccupation morale d'un païen indulgent pour le culte nouveau et contemporain de Marc-Aurèle ou de Julien l'Apostat, la sensualité d'esprit d'un bibliothécaire de la villa d'Hadrien classant des bouquins selon les préceptes de Vitruve, l'élégance amoureuse d'un Cœlius et le culte de la beauté physique, intellectuelle et morale d'un Grec, non d'Athènes, mais de ces îles aux noms sonores semées le long des côtes azurées du golfe de Tarente. Il est comme ce Protée vêtu de nacre changeante qui habitait le fond du gouffre de Carpathos et se dérobait, par les mouvements sinueux de son corps, à ceux qui le voulaient saisir pour l'interroger, ou comme cet hircocerf de la scolastique, qui avait deux natures, et cessait de se ressembler à lui-même dès que l'on considérait l'un de ses traits à l'exclusion des autres. On ne sait vraiment comment et par où le « prendre ». Essayons cependant.

*
* *

Il est d'abord et presque exclusivement journaliste. Il l'a même, si l'on peut dire, toujours été, et le journalisme était vraiment chez lui une « vocation ». On rapporte que sur les bancs de Sainte-Barbe il était déjà rédacteur en chef d'un « quotidien ». Selon toute probabilité, c'était un « journal d'opposition », et les « pions », principalement, devaient faire les frais de l'esprit qu'y dépensaient les gamins de « cet âge sans pitié ». Et j'imagine que la « copie » se faisait clandestinement à l'étude du soir, derrière les *Gradus* et les *Thesaurus* accumulés. Une fois bachelier, il commença « sa médecine », puis fit « son droit », en ce temps où dire que l'on faisait « son droit » était la plus pudique façon d'avouer que l'on ne faisait rien. Mais il ne tarda point à « retourner à son vomissement ». Dans cet étrange métier de journaliste où l'on rencontre toute sorte de monde : des écrivains du plus grand talent et des brasseurs d'affaires (et de quelles affaires !), des délicats et des aboyeurs,

des indépendants et des enchaînés, des apôtres et des exploiteurs, des savants et, autant et plus qu'ailleurs, des imbéciles et des illettrés, il a fait tout ce qu'un homme d'esprit et un galant homme y peut faire. Il a « suffi » amplement à toutes les places qu'il a occupées dans la presse, depuis les moins reluisantes jusqu'aux plus en vue ; car il a été tour à tour fait-divers-sier, échotier, reporter, secrétaire de la rédaction, chroniqueur, polémiste militant, politique, critique littéraire et dramatique, rédacteur en chef, directeur de la presse au ministère de l'Intérieur... Avec cela, je crois bien qu'il a écrit dans tous les journaux, non seulement français, mais européens.

Toutes les qualités du journaliste, il les a au plus éminent degré. Il est, au sens latin du mot, extrêmement « intelligent ». Son esprit facile, alerte, actif et subtil comprend tout, s'assimile tout, ou du moins devine tout. Il est « prêt » sur quelque question que ce soit, d'ordre moral, littéraire ou politique. Et s'il ne la connaît pas à fond, il en butine la fleur avec une grâce si charmante qu'elle convainc tout autant, et sou-

vent mieux que les meilleurs arguments. Sa dialectique, — j'allais presque dire sa sophistique, — n'en est pas moins merveilleuse. Il est un grand stratège des mots, et il sait qu'une déduction habile supplée parfois à la quantité et à la qualité des raisonnements. Comme le diable, il est grand logicien ; et c'est surtout quand il a tort qu'il paraît le plus avoir raison.

Et puis, depuis quarante ans qu'il l'exerce, il aime encore son métier comme au premier jour. Il croit avec Rabelais que l'imprimerie a été inventée « par suggestion divine » et pour le bonheur de l'humanité. Il aime à griffonner un article, le soir, sur un coin de table, dans la salle de rédaction enfumée et bruyante, et le donner, tout chaud encore de l'improvisation, au metteur en pages. Il aime les ballots de papier, la casse des compositeurs, les rouleaux encrés et le bruit sourd et continu des rotatives qui font en tournant trembler la maison. C'est avec volupté qu'il respire cet âcre relent de papier humide et d'encre grasse, si doux aux humanistes de la Renaissance, et qu'Érasme préférait à la senteur des jasmins et des roses.

Et si je pense maintenant que M. Henry Fouquier écrit pour le moins deux ou trois articles par jour, que la plupart sont exquis et qu'aucun n'est insignifiant ni médiocre, ou seulement illisible et mauvais, je reste bouche bée.

*
* *

On a dit et répété souvent que M. Henry Fouquier était un sceptique, ce qui m'inciterait peut-être à croire qu'il n'en est pas un. Mais, le soin jaloux qu'il met à s'en défendre à toute occasion me disposerait plutôt à penser qu'on n'a pas tout à fait tort de le dire et de le répéter. Et pourquoi s'en défendre ? N'a-t-elle pas de grandes chances d'être ce qu'on a encore trouvé de mieux en philosophie, cette doctrine qui enseigne que tout est relatif dans l'universelle illusion des choses, que nous ne saurons jamais le tout de rien et qu'au surplus, tout n'est que vanité ? Il semble, en effet, qu'un sceptique (au sens philosophique et non boulevardier du mot) soit plus apte à mieux comprendre et aimer plus de choses, à en jouir plus pleinement, et

plus enclin aussi à l'indulgence, à la générosité et à la pitié. Si M. Henry Fouquier n'est pas un sceptique, il est du moins un esprit curieux, tempéré et maître de soi, tout imbibé de la sagesse de Montaigne, lequel pensait qu'il ne fallait point « mettre à trop hault prix des conjectures ». Il a des préférences morales et intellectuelles, sinon une foi et des principes. Sa qualité maîtresse est le bon sens, qualité rare et qui n'est peut-être pas, comme le prétendait Descartes, « la chose du monde la mieux partagée ». Mais vous entendez bien que ce bon sens est du meilleur aloi, encore qu'il ait quelque chose de commun avec celui de feu Sarcey. Il ne se défie, ni de la sensibilité, ni de l'imagination, et éclaire, sans les simplifier au point de les fausser, les questions les plus délicates et les plus embrouillées. De même que chez les mondains du siècle dernier, la grossièreté devenait souvent une impertinence et l'obscénité une galanterie, chez un homme d'esprit tel que M. Henry Fouquier, le bon sens se tourne parfois en épigramme et, — appliqué à certains sujets, — en paradoxe.

Il est, à coup sûr, un grand épicurien. Et je vous prie de ne point vous scandaliser et de songer que la doctrine d'Épicure est en soi fort austère et que, chez de nombreux sages de l'antiquité, la recherche bien ordonnée du plaisir se confondait avec la vertu elle-même. Il sait jouir des « plaisirs en repos » comme des « plaisirs en mouvement » ; et je le prouverai en disant qu'il est bibliophile. Car il aime les livres, et non seulement pour les enseignements qu'ils donnent, les pensées qu'ils expriment et les imaginations qu'ils suscitent, mais encore pour eux-mêmes, et avec désintéressement et sensualité. Il a cet instinct qui a fait les Canevarius, les Double et les Groslier. Il aime les grains délicieux du maroquin, il est curieux de ces petites fleurettes d'or que les Bauzonnès et les Boserian appliquaient au dos des livres de Marc-Michel Rey, entre chaque nervure. Et s'il vénère, pour leur utilité, les notes et gloses très doctes qui font le prix des éditions bipontiques, il chérit, pour leur seule beauté, les incunables au frontispice de José Badius, les vénérables « éditions à la sphère »,

les poudreux elzévirs d'Amsterdam et de Lyon et les gracieuses italiques des Aldes.

Sa philosophie est la philosophie de la nature. Il faut suivre celle que Mathurin Régnier nommait la « bonne mère », parce que tout ce qu'elle fait, elle le fait bien, et qu'en définitive il est impossible de se soustraire à ses lois :

Nunquam aliud natura, aliud sapientia dicit.

Et cela, parce qu'il croit, comme Rabelais, que la nature est morale et que, si elle devient immorale, c'est que nous l'avons déformée. Car « gens libères, bien nés, bien instruits, conversant en compagnies honnêtes, ont par nature un instinct et aiguillon qui toujours les pousse à faicts vertueux et retire de vices : lequel ils nomment honneur [1] ». Je ne fais qu'indiquer ici une tendance d'esprit de M. Henry Fouquier, dont je pourrais aisément fournir maints exemples. Et si vous vous souvenez maintenant que cette philosophie fut aussi celle de Montaigne, de Gassendi, de Chapelle, de Molière, de

[1] Rabelais, *Gargantua*, LVII.

Théophile, de des Barreaux, d'Helvétius, de d'Holbach, et celle aussi si nettement exposée par Diderot dans le supplément au *Voyage de Bougainville*, vous verrez que je n'avais pas tout à fait tort de dire que ce chroniqueur était à la fois un descendant de ces Grecs « vieux amants de l'antique Nature » et un écrivain de race vraiment française.

*
* *

Un jour, Richard II d'Angleterre qui « moult bien parloit et lisoit françois », fit venir en son palais d'Eltham messire Jehan Froissart, homme docte et subtil, grand clerc en l'art d'aimer et passé maître au récit des amoureuses prouesses. Froissart ayant fait don au roi d'un beau livre enluminé d'or et d'azur, couvert de velours vermeil et clos par deux fermaux richement ouvrés de rosiers d'or, celui-ci demanda : « A donc, messire, de quoi traite ce livre ? » Et Froissart répondit : « D'amour[1] ».

[1] *Chroniques*, de Froissart, l. IV, chap. XL.

M. Henry Fouquier, si quelque souverain lettré l'interrogeait, pourrait reprendre pour son propre compte la brève et charmante réponse du chanoine de Chimay. Car tous ses livres parlent d'amour et, en extrayant de toutes les chroniques qu'il sème chaque jour dans les gazettes, celles où il parle des femmes, du mariage et de l'amour (et ce ne sont ni les moins intéressantes, ni les moins nombreuses), on en ferait, je crois, comme on disait au temps du *Romant de la Rose*, un aimable « ditié amoureux ». Leurs titres seuls marquent suffisamment les habituelles méditations de ce casuiste « ami des femmes » : *Autour du Mariage*, *le Divorce*, *L'amour au Sénat* (!), *les Femmes*, *Les Filles*, *Les Courtisanes*, *Les Marions*, *Une Question amoureuse*, *Philosophie amoureuse*, etc., etc... Et n'a-t-il pas écrit ceci :

« Plus je deviens vieux, plus je pardonne à l'amour. Amour-coup de foudre, amour-passion, amour-caprice, amour-galanterie, tous les amours que ce grand fendeur de cheveux en quatre qui est Stendhal a décrits et classés, je comprends tout, j'excuse tout ; parfois même j'envie... »

Partout où il y a de l'amour, — et si peu que ce soit, — M. Henry Fouquier se laisse toucher et fait paraître des trésors d'indulgence. Il est tout prêt à excuser les pécheresses pourvu qu'elles soient jolies, qu'elles aient succombé par amour et qu'il y ait eu, en la demeure, un peu de vague idéal. Et quand il n'y a eu ni idéal, ni amour tout à fait désintéressé dans la « consommation de la faute », M. Henry Fouquier a l'habileté d'y en fourrer juste ce qu'il faut pour pouvoir s'apitoyer décemment. Les Manons, les Ninons et les Marions trouvent encore grâce devant lui, à condition que leurs aptitudes pour la tenue des livres ne soient pas trop développées. Et il a trouvé d'ingénieuses explications et de touchantes excuses au ridicule des amoureuses mûries. Mais nul, je m'empresse de le dire, ne s'est élevé avec plus de vivacité contre certaines brutalités ou perversions de l'amour, et n'a plus congrûment parlé du mariage... et du divorce. Il a mis beaucoup de lui-même dans la peinture qu'il a faite du caractère de don Juan, ou plutôt, il a prêté à don Juan quelques-unes de ses propres idées.

Il pense que les femmes n'ont en ce monde d'autre rôle que de plaire et d'être belles. Je le crois très peu féministe, et je le tiens pour l'un des derniers et des plus gracieux hiérophantes du culte d'Eros.

LOUIS HAVET

LOUIS HAVET

L'un de ces jours derniers, je me trouvais rue Saint-Jacques. C'est, comme vous savez, une rue étroite, raboteuse et sale, mais vénérable aussi, puisqu'elle accueillit sous Louis XI les presses du premier imprimeur parisien et que, maintenant encore, elle est hospitalière aux bouquinistes et aux brocanteurs. Jean de Meung composa dans une maisonnette de cette rue son *Romant de la Rose*, et les Cramoisy, que Guy Patin nomme « les rois de la rue Saint-Jacques », y ont édité le corps de nos historiens.

J'allais donc sous le ciel gris et sur le pavé glissant, m'arrêtant parfois devant une boîte de bouquins à deux sous pour y relire au passage quelque ode de Ronsard ou de Marot, lorsqu'une petite pluie fine et froide commença de tomber. Instinctivement alors je demandai un abri

aux nobles et vieux murs du Collège de France Nous ne sommes plus en effet à ce temps où le bon Ramus se plaignait d'être réduit à professer sous un hangar, en sorte que ses leçons étaient sans cesse « importunées et destourbies par le passage des crocheteurs et des lavandières ».

*
* *

J'ai toujours nourri pour cette vieille maison les sentiments les plus tendres. La petite cour où s'élève la statue de Budé rappelle à leurs petits-neveux les noms illustres de ceux qui professèrent dans cet antique collège, l'un de ces *sapientum templa serena* dont ne parle pas Lucrèce. Des plaques de marbre y évoquent le souvenir des Danès et des Votable, des Gassendi et des Guy-Patin, des Tournefort et des Cuvier. Là aussi résonnèrent, comme « trois cordes harmonieuses », Quinet, Michelet et Mickievicz. Renan y déploya les plis infiniment sinueux de son élégante et ondoyante pensée, et le doux Darmesteter y parla de « la vie des mots ».

Le Collège de France a cela d'aimable que l'on y enseigne tout et quelques autres choses encore. Les sciences que l'on y professe n'ont point toujours d'utilité, et cela, si l'on en croyait Aristote, ferait précisément leur noblesse et leur charme. Il s'y rencontre des hommes qui ont passé leur vie à collectionner de vieux pots en se demandant s'ils sont étrusques, ou à désigner exactement le nombre de locatifs et d'ablatifs absolus que l'on relève dans *la Pharsale*. Ce qu'ils en disent ne sert à rien, mais semblables en cela aux ouvriers du Moyen Age qui travaillaient leur pierre sans savoir si jamais on l'utiliserait, ils collaborent pour leur humble part au monument futur.

Avec cela, le Collège de France est comme une abbaye de Thélème, où chacun enseigne ce qu'il veut et comme il veut, et dont le docte M. Gaston Paris est l'abbé. Il y conte lui-même l'histoire de la belle Aude et celle de Huon de Bordeaux. M. Gaston Boissier y entretient des vieillards quinteux, avec cet accent mâle à la fois et troublé d'un vieux Romain du temps d'Agricola et l'élégance souriante et fine d'un

Gallo-Romain ami des lettres. Et le doux M. Croiset, sur les lèvres duquel les abeilles de l'Hélicon butinent un miel plus doux que celui de l'Hymette, y parle avec émotion de Bion et de Moscos.

Les érudits sont des maniaques, et l'on peut en rire; moi, je trouve leur manie délicieuse, parce qu'elle implique l'amour du passé et que cela est une grande vertu. L'Hermagoras de La Bruyère, qui ignorait le nom de son roi mais savait exactement laquelle des deux mains d'Artaxercès était la plus longue, ne me déplaît point; et j'aime de tout mon cœur l'auteur de l'*Histoire des moines de Saint-Germain-des-Prés*, le gracieux et candide Sylvestre Bonnard[1].

Mais, le Collège de France étant la demeure des sages, son enseignement ne peut qu'être éclectique. A côté donc des vieux maîtres, il en est de plus modernes. Et parmi ces derniers, dans ce ciel éthéré où ne brillent que des étoiles de première grandeur, luit d'un éclat particulier le savant M. Louis Havet.

[1] Anatole France, *Le Crime de Sylvestre Bonnard*.

*
* *

Fils de l'éminent et consciencieux éditeur des *Pensées de Pascal*, M. Havet professe la métrique devant un auditoire de vieillards frileux qui,

Loin de songer à leurs erreurs passées,

noircissent encore des cahiers de notes. Une jeunesse bouillante, comme celle qui se pressait jadis place Maubert autour de la chaire où « lisait » Albert le Grand, vient aussi savoir du maître comment se scandent les vers asclépiades et les grands phérécratiens catalectiques.

M. Louis Havet est mince et de taille moyenne. Ses longs cheveux un peu grisonnants sont soigneusement rejetés en arrière, et son nez est chaussé de bésicles d'or derrière lesquelles brillent deux yeux très vifs. Sa physionomie est empreinte d'une grande bonté et de quelque malice aussi : elle me rappelle assez

exactement celle de Gulliver, telle que je l'ai vue représentée dans une ancienne édition de Swift. Il parle d'une voix forte et modulée une langue élégante et pure, comme il convient à un homme vivant dans la société des poètes latins et grecs que, selon le précepte d'Horace, il feuillette jour et nuit d'une main amie.

Vos, exemplaria græca
Nocturna versate manu, versate diurna.

Il conviendrait, pour louer M. Havet, de le faire à l'aide d'un calame aigu, en une prose aux cadences latines. Je me contenterai, pour mon humble part, de rappeler quelques-unes des idées qui lui sont chères et sur lesquelles il revient volontiers.

D'après lui, ce qui nous charme dans les poètes anciens, ce sont les sentiments éternellement vrais qu'ils expriment, plutôt que la poésie elle-même. La jeune Nausicaa conversant avec ses compagnes au bord de la fontaine, nous touche par la grâce de sa jeunesse et la douce vision qu'elle évoque en nos âmes;

mais nous demeurons presque tous insensibles à la beauté plastique de la poésie d'Homère. Et cela, parce que nous ignorons la métrique. M. Havet ne fait jamais partie d'un jury d'examen de baccalauréat, et j'imagine que ce n'est là qu'une attention de ses chefs, soucieux de lui épargner la torture d'un jeune candidat lisant les vers de l'Odyssée avec une prononciation française et l'accent parisien. Il m'a été donné de l'entendre réciter des vers d'Homère : c'est une musique plus douce que les échos de la flûte de Pan au fond d'un bois sacré.

M. Louis Havet estime encore que la métrique, autant qu'aucune autre science, est propre à développer chez celui qui s'y livre l'esprit scientifique. Elle donne le goût de la mesure et de la précision, sans lesquelles il serait impossible au métricien de remettre sur pieds un vers mutilé. Elle lui donne aussi cette première qualité de l'esprit scientifique, l'amour de la vérité. La science en effet n'a point d'autre objet que la vérité pour elle-même, sans la plus petite dissimulation ni la plus légère altération. « Celui-là, dit un autre éru-

dit[1], collègue de M. Havet au Collège de France, qui, par un motif patriotique, religieux et même moral, se permet, dans les faits qu'il étudie, dans les conclusions qu'il tire, la moindre dissimulation, n'est pas digne d'avoir sa place dans le grand laboratoire où la probité est un titre d'admission plus indispensable que l'habileté. » Je ne suis pas sûr que M. Louis Havet ne ramène pas à la métrique la morale et la métaphysique.

*
* *

Si donc, passant un jour dans cette étroite, raboteuse et sale, mais aussi vénérable rue Saint-Jacques, vous y êtes surpris par une petite pluie fine et froide, n'hésitez point à demander un abri aux nobles et vieux murs du Collège de France. Et si, d'aventure, M. Louis Havet y parle de la métrique grecque ou latine, entrez à son cours. Vous ne vous y ennuierez peut-être pas, et vous ne courrez jamais que le

[1] M. Gaston Paris.

risque d'apprendre ce que sont les *créments* et les *trimètres iambiques scazons*. Je ne vous dis point que ce soit, comme le croit M. Louis Havet dans sa candeur de savant, de la première utilité pour la conduite de la vie ; mais enfin c'est tout de même quelque chose.

MAURICE BOUCHOR

MAURICE BOUCHOR

Je n'apprendrai rien à personne en disant à mon tour quel poète délicieux et fin est M. Maurice Bouchor. Mais n'est-ce pas le privilège des gens aimés que l'on parle toujours d'eux sans ennui, quand bien même on serait sûr de n'y rien apporter de nouveau? Chacun sait en effet qu'il débuta fort jeune par un recueil de poésies dans le goût de celles de M. Jean Richepin et tout gonflé de ce courant naturaliste qui soufflait alors; puis, qu'il se reprit et, nous dévoilant un nouvel aspect de son talent, écrivit des contes bleus et gracieux, tout parfumés de piété. Car M. Maurice Bouchor aime passionnément ces histoires naïves où flottent de suaves odeurs d'encens et que l'on trouve dans la *Vie des Saints*. Il a pratiqué le doux Jacques de Voragines, Gérard de Frachet, Louis de Gre-

nade, Ludolphe et Denys le Chartreux, et tous les écrivains mystiques, pour nous en rendre « la toute substantifique moëlle » en ces mystères d'une grâce si fine : *Noël*, *Tobie*, la *Dévotion à saint André*...

Mais vous entendez bien que cet interprète irréprochable de tous les modes du sentiment religieux n'est l'esclave d'aucune religion positive. S'il était croyant, il ne le serait plus naïvement comme les conteurs du moyen âge, et le charme serait rompu. Ce sentiment, presque partout exprimé dans son œuvre, et qu'un Michelet et un Renan ont si finenent esquissé, n'est autre chose que celui que M. Jules Lemaître a appelé « la piété sans la foi ». Et j'avoue que cette piété ne me semble pas très éloignée d'être un raffinement d'impiété. Les anciens avaient connu cet état d'âme, et je crois bien que le vieil Euripide faisant parler la chaste Artémis, n'était guère plus croyant que M. Bouchor écrivant des complaintes pour la Vierge. De nos jours, cette disposition d'esprit n'est point rare chez les plus distingués de nos contemporains, et pour s'en convaincre il suffi-

rait de relire *Thaïs* et le *Puits de sainte Claire* de mon cher maître Anatole France.

Dès lors, la difficulté, pour Maurice Bouchor, était de faire interpréter ses mystères. Il ne pouvait en effet, à l'exemple de ses vieux devanciers, Rutebeuf, Jean Bodel d'Arras et Andrieu de la Vigne, les faire jouer à l'église par les ministres du culte et suivre d'un sermon ; ou, comme les clercs de la Basoche, dans des granges. L'heureuse idée lui vint alors d'en confier l'exécution à des petits comédiens de bois, aux marionnettes de la rue Vivienne. C'est ainsi qu'elles représentèrent avec le plus grand succès des adaptations de Schakespeare, des mystères et des caprices que le poète composait spécialement pour elles, comme d'autres font des rôles pour Mme Réjane ou M. Coquelin. Et par là encore M. Maurice Bouchor me touche infiniment, car je ne rougis point d'avoir, depuis le temps où j'allais jouer au cerceau autour du bassin des Tuileries, gardé aux marionnettes une vieille et profonde sympathie [1].

[1] Voir *Pastels et Figurines* (A. Fontemoing, éditeur), p. 263.

*
* *

Mais je m'aperçois que le charme enchanteur qui se dégage des poèmes de M. Maurice Bouchor m'ensorcelle et que je n'ai point dit encore ce dont précisément je voulais vous entretenir aujourd'hui. Voici donc que ce lettré d'humeur douce, tenu jusqu'à ce jour pour un boudhiste convaincu de l'inutilité de l'effort, ne goûte plus le plaisir des mandarins. Il a cessé désormais de faire de l'art pour l'art et d'écrire pour le plaisir d'écrire. Il est devenu homme d'action, s'est fait apôtre, et s'en va maintenant portant la bonne parole littéraire et philosophique parmi les nations.

M. Maurice Bouchor estime qu'il est plus important et plus utile au bien général (sa théorie, dans ses grandes lignes, n'est pas très éloignée de celle de Stuart Mill) d'agir et de croire que tous nous avons quelque chose à faire en ce monde, que de douter de sa réalité même. Et persuadé, comme Danton, qu'« après le pain,

l'instruction est le premier besoin du peuple », il s'est consacré à cette œuvre de l'éducation des petits. Il n'a point pour cela abandonné la littérature ; il ne fait que la concevoir d'une autre manière. J'ai là, sur ma table, les quelques volumes[1] qu'il vient de publier pour les petits enfants et qu'il a eu la très délicate attention de m'envoyer. (Quand je vous disais que cet homme est un apôtre et qu'il veut faire des prosélytes !) C'est d'abord une traduction en vers, rajeunie, mais exacte cependant, pittoresque et naïve de l'antique *Chanson de Roland*. Elle est dédiée à « la jeunesse française ». « Je voudrais, dit M. Bouchor, que notre épopée nationale fût connue de tous les Français, qu'elle fût goûtée au faubourg et au village comme dans les milieux les plus lettrés. C'est pourquoi j'ai tenté, après d'autres, un rajeunissement de ce vénérable poème, âgé de dix siècles et toujours vivant ; et j'offre le fruit de mon travail à ces jeunes hommes, à ces jeunes filles qui sont aujourd'hui l'espérance de la patrie et qui, demain, seront sa force. » J'ai lu

[1] Chez Hachette.

la traduction de M. Maurice Bouchor, et mon plaisir a été très doux d'y retrouver toute la candeur et toute la poésie de cette vieille épopée, telle que Turoldus la transcrivit, au XIIe siècle, en l'abbaye de Peterborough. J'ai parcouru aussi ces *Chants populaires pour les Écoles* (Livre du maître, s'il vous plaît), que le poète a composés avec son soin et son talent habituels et pour lesquels M. Julien Tiersot a recueilli et noté des mélodies.

Mais, parmi ces derniers livres de M. Maurice Bouchor, il en est un qui a pour titre *Lecture et Récitation* et sur lequel je voudrais plus particulièrement attirer l'attention, parce qu'il me paraît le plus original. Il me souvient à ce propos des matins de mon enfance où ma bonne, avec mon ardoise et ma gibecière sous son bras, me conduisait au collège en me traînant par la main. Elle faisait de grands pas et j'avais peine à la suivre : tel Énée quittant Ilion en flammes avec son père Anchise :

Sequiturque patrem, non passibus æquis.

Arrivé en classe, on m'enseignait à écrire en

me faisant copier un livre stupide où étaient successivement célébrées la politesse d'Antoine qui salue tous les vieillards qu'il rencontre dans la rue, la propreté de Raoul qui se lave continuellement les mains (ce qui, d'ailleurs, supposerait qu'il les a toujours sales) ou l'application d'Ernest qui pousse l'amour du travail jusqu'à cacher sous son traversin le syllabaire Regimbau.

Grâce à M. Maurice Bouchor, les petits, qui commencent maintenant d'aller au collège, apprendront désormais d'un poète qui a su se mettre à leur portée, sans rien perdre toutefois de son charme, comment Hercule triompha du *Lion de Némée* et quelle était la *Puissance de Bacchus*. Il leur dira aussi la *Vaillance des Gaulois* leurs ancêtres, la *Chanson d'Ariel*, l'histoire de *Barra*... Et ces récits empruntés à Homère, qui lui aussi chantait pour un peuple enfant, à Théocrite, à nos vieux chroniqueurs et à nos historiens les instruiront, ouvriront mieux leurs jeunes imaginations et les intéresseront davantage que les histoires d'Antoine ou d'Ernest.

*
* *

M. Maurice Bouchor n'a pas non plus délaissé le théâtre. S'il n'écrit plus pour la Comédie-Française ou le théâtre de M. Signoret, il fait toujours d'aimables caprices pour les jeunes filles des écoles normales. Il faut lire *le Mariage de Papillonne*[1], où de sérieuses pensées se laissent parfois entrevoir à travers les jeux d'une imagination naïve. Cette petite pièce, destinée à être jouée dans des distributions de prix, n'a point cette prétention des tragédies que les jésuites du XVIIIe siècle faisaient représenter au collège de Clermont, et où l'incohérence de l'action et la noblesse risible des sentiments le disputaient à la pompe insupportable du style. Étant au collège Stanislas, j'ai joué moi aussi des pièces de ce genre et récité des monologues tragiques qui étaient du plus pur Corneille, avec seulement le génie de

[1] Chez Flammarion.

Corneille en moins. On y trouvait des vers comme ceux-ci :

> Le sort nous a vaincus, il faut vaincre le sort,
> Le plus persévérant est toujours le plus fort.

M. Maurice Bouchor a des visées moins hautes, et c'est pourquoi ses comédies sont délicieuses. Aussi souhaiterais-je qu'un critique dramatique, M. Émile Faguet ou M. Camille Le Senne, par exemple, en parlassent avec la compétence et l'autorité qui leur sont habituelles.

*
* *

Certes, en essayant de reproduire trop succinctement ici les idées de M. Maurice Bouchor sur l'éducation populaire, je sens bien que je leur ai enlevé la grâce, l'esprit et aussi peut-être la chaleur et la générosité contagieuse de l'accent. Je m'en excuse en vous engageant à lire l'allocution qu'il prononça à la séance de réouverture des cours de l'Association philotech-

nique[1]. La noble entreprise de M. Maurice Bouchor méritait néanmoins d'être signalée, d'autant que bien peu d'entre nous auraient eu le courage et la modestie d'en faire autant.

[1] *Les Lectures populaires* (chez Hachette).

GUSTAVE DE MOLINARI

GUSTAVE DE MOLINARI

Je me plais infiniment dans la société des vieillards, surtout lorsqu'ils sont membres de l'Institut. Sans doute, il faut chercher l'explication d'une telle préférence dans l'inexpérience et l'ignorance de mon âge, mais aussi dans un désir très vif de m'instruire. Je sais bien que, dans les peintures qu'ils ont faites des trois âges de la vie, Horace[1], Bossuet[2] et Boileau[3] reprochent amèrement à ceux dont la neige blanchit les cheveux de dénigrer le présent et d'être des louangeurs excessifs du temps passé : *laudator temporis acti*. Mais cela précisément fait le charme de leurs entretiens. Ils ont beaucoup vu et, partant, beaucoup retenu. Leur conversation est tout émaillée de souve-

[1] *Epître aux Pisons.*
[2] *Panégyrique de saint Bernard.*
[3] *Art poétique.*

nirs qui voltigent autour de leur esprit comme ces petits papillons bleus qui dansent en chœur autour de la lampe, quand la fenêtre est demeurée ouverte et que le soir est tombé. Il serait vain de chasser ces enfants ailés de la nuit, si frêles, si légers et si gracieux, car il en reviendrait d'autres. C'est en causant ainsi familièrement avec des hommes âgés que je me suis insensiblement convaincu du peu que je savais, en comparaison de ce qui me restait à savoir.

Et, ce soir, il me souvient du petit écolier que j'étais voici tantôt quinze ans. Il était bien un peu paresseux et étourdi, mais il devenait subitement sage et attentif lorsque son professeur lui expliquait l'*Iliade*, *Œdipe roi* et la *Chanson de Roland*. Il ne s'ennuyait point aux longs discours de Nestor fertile en conseils, du vieux Thébain Tirésias aux yeux fermés à la lumière et de Naimes à la barbe fleurie. Il a peu changé depuis. Jamais il n'imitera ces méchants enfants dont parle la Bible, qui jetèrent des pierres au vieux prophète Elisée en l'appelant « tête chauve ». Aussi des lions ne sortiront jamais des forêts pour le manger; et,

au jour du jugement, son respect pour la vieillesse lui sera compté. Il n'ira pas brûler dans la géhenne de feu. J'ajouterai toutefois que cette considération est peu faite pour le charmer, car il imagine dans sa candeur qu'on se doit beaucoup plus amuser derrière les portes brûlantes d'Hadès qu'à jouer au ciel du téorbe et du psaltérion.

C'est donc avec abondance de cœur que je parlerai aujourd'hui de M. de Molinari dont on fêtait, il y a quelques jours, le quatre-vingtième anniversaire.

*
* *

Fils du baron Philippe de Molinari qui, après avoir fait les guerres de l'Empire, vint s'établir médecin homœopathe à Bruxelles, M. Gustave de Molinari est né à Liège en 1819. Ses premières années s'écoulèrent paisiblement dans cette grise et vieille cité aux murs noircis par la fumée des usines et nonchalamment couchée, sous un voile léger de brouillard, au confluent de

l'Ourthe et de la Meuse. Ville à la fois de l'héroïsme, de la science et des arts, qui défia la ruse et soutint l'assaut des Bourguignons au temps de Charles le Téméraire, fut la patrie de Gérard de Laresse, « le Poussin de la Belgique », et de Grétry, et méritait déjà aux environs de l'an 1000, sous l'épiscopat de Notger, le gracieux surnom de « Fontaine de sapience ».

M. de Molinari vint de bonne heure à Paris et y écrivit dans divers journaux de l'opposition radicale, tels que *Le Courrier Français* et le *Libre Échange* où il prit une part si active à la campagne de Frédéric Bastiat. Le coup d'État du 2 décembre le fit retourner en Belgique, où il occupa la chaire d'économie politique au Musée de l'Industrie de Bruxelles. Revenu en France quelques années après, il collabora au *Journal des Débats* et au *Journal des Économistes* qu'il dirige encore aujourd'hui. Car c'est un laborieux; et parvenu à cet âge où ceux qui ont porté le poids du jour et de la chaleur ont droit au repos, il ne se repose point. Je l'ai visité ces jours derniers dans son antique et silencieux logis de la rue de Verneuil, et je

l'ai trouvé la plume à la main, assis à son bureau chargé de livres et de papiers, corrigeant les épreuves de son prochain livre : *Esquisse de l'organisation politique et économique d'une société future*. La vieillesse lui a épargné les maux qu'elle apporte trop souvent avec elle. Il a vu passer de nombreuses générations d'hommes et m'a causé sans regret du temps écoulé et avec espérance de l'avenir. Et tandis qu'il parlait, son visage harmonieusement patiné par les ans s'éclairait d'un fin sourire tout fait d'indulgence et de bonté.

Heureux le roi de Thulé dont le cœur était demeuré plein de souvenirs! Heureux aussi le vieil économiste de la rue de Verneuil qui, après une longue vie de labeur, a su garder en lui l'amour de la science et le goût de l'étude!

*
* *

L'œuvre de M. Gustave de Molinari est considérable. Elle apparaît néanmoins comme une manière de « Thesaurus » où l'auteur aurait condensé la substance de ses idées économiques.

Dans chacun de ses livres, en effet, il semble s'être efforcé « d'enfermer moins de mots que de sens ». Aussi n'attendra-t-on point de moi que j'en parle savamment et dignement. Mais ces ouvrages de science ont cela d'aimable qu'ils savent également intéresser les ignorants comme moi. J'en ai fait l'expérience ce matin même en feuilletant avec un noble plaisir ses *Lettres sur les Etats-Unis et le Canada*. J'accompagnais en pensée M. de Molinari à bord du *Canada*, j'admirais avec lui les deux arches colossales du pont de Brooklyn, je le suivais en *car* à travers les rues de New-York, je pérégrinais en sa docte compagnie dans Montréal et Québec, Boston et Chicago, à travers la Caroline du Sud et la Nouvelle-Orléans, et je rentrais en France à bord du *Labrador*, parfaitement satisfait de mon voyage. Mais ce qui surtout m'a frappé dans les *Lettres* de M. de Molinari, — qui n'est point un écrivain d'imagination, — c'est la finesse et l'exactitude scrupuleuse des impressions notées, et aussi un art charmant, encore qu'un peu mièvre, des descriptions, toutes faites de petits traits pris sur le vif, à la manière des pointillistes.

On se souvient de ce passage fameux de l'*Essai sur le principe de la population*[1] où Malthus, après avoir émis ces deux propositions essentielles de sa théorie : « Lorsque la population n'est arrêtée par aucun obstacle, elle va se doublant tous les vingt-cinq ans et croît de période en période suivant une proportion géométrique, tandis que les moyens de subsistance les plus favorables à l'industrie ne peuvent jamais augmenter que selon une progression arithmétique », trace ce tableau saisissant du grand banquet de la nature. Un homme se présente et il n'y a point de couvert vacant pour lui. La nature lui commande de s'en aller, mais, émus de compassion, les convives se serrent et lui font place. Alors de nouveaux intrus se présentent, l'ordre et l'harmonie du festin sont rompus et l'abondance qui régnait auparavant se change en disette. Et Malthus ajoute : « La grande maîtresse du banquet, désirant que tous ses hôtes fussent abondamment pourvus et sachant qu'elle ne pourrait pourvoir un nombre illimité de convives, refusait humainement d'ad-

[1] *Traduction de MM. P. et G. Prévost*, livre I, *chap.* I *et* II.

mettre des nouveaux venus quand la table était déjà remplie ». Alors, on se préoccupait du danger d'un accroissement excessif de la population et des moyens de le modérer. Aujourd'hui, le ralentissement du mouvement de la natalité en France a suscité une crainte opposée, et M. Gustave de Molinari s'est mis en quête des moyens d'augmenter le nombre des mariages et de les rendre plus féconds. C'est tout l'objet de son beau livre : *la Viriculture*. Après avoir recherché les causes qui ralentissent le mouvement ascensionnel de la population, il examine celles qui ont agi, en tout temps, pour en abaisser la qualité, mais qui ont pris depuis l'avènement de la liberté de reproduction une activité plus grande, plus alarmante. Ce sont entre autres : les vices et les maladies des parents, les unions mal assorties et les mauvais croisements de race, l'imperfection des lois relatives aux unions et les encouragements artificiels à la population, l'insuffisance d'entretien et de soins ainsi que le travail prématuré des enfants et, enfin, la prostitution. Estimant dès lors que, si les races humaines sont comme les espèces végétales et

animales susceptibles de progrès, il faut s'inquiéter de quelle manière elles se peuvent perfectionner; M. de Molinari a créé une science spéciale, tenant à la fois de l'économie politique et de la biologie : *la viriculture*. Elle a pour objet la recherche : 1° des moyens d'équilibrer, sous un régime de liberté de la reproduction, la population avec son débouché ; 2° des remèdes à opposer à la dégénérescence de la population et des moyens d'en améliorer la qualité ; et 3° des moyens de supprimer ou de réduire, dans les limites du possible, la prostitution.

*
* *

Si j'en avais la place, j'aurais voulu parler également de *Grandeur et Décadence de la Guerre* et des *Bourses du travail*. Il eût été intéressant en effet de marquer, à propos de ce dernier livre, comment les socialistes, en s'emparant de l'idée de M. de Molinari, l'ont dénaturée. « C'est, me disait-il lui-même, un enfant qu'on

m'a changé en nourrice ». S'il n'était aussi modeste que savant et sage, M. Gustave de Molinari pourrait dire comme Horace :

Exegi monumentum ære perennius.

Car son nom durera, parmi les plus illustres, à côté de ceux des Quesnay et des Turgot, des Adam Smith et des Bentham, des Jean-Baptiste Say et des Bastiat, dans l'histoire de l'économie politique.

ABEL HERMANT

ABEL HERMANT[1]

Il est comme Paul Hervieu, Henri Lavedan ou Fernand Vandérem, mais avec une originalité bien tranchée, un peintre excellent, véridique et sévère, — et peut-être excellent et véridique parce que sévère, — des mœurs de ce tout petit monde bigarré qu'on appelle « le monde ». Car tout le monde n'est pas « du monde ». Certains *en* sont parce qu'ils sont *nés*, certains parce qu'ils sont riches et quelques-uns aussi parce qu'ils sont pauvres; d'autres, en passant, parce qu'ils ont un habit noir; plusieurs, on ne sait pas pourquoi et beaucoup on devine trop pourquoi.

La Bruyère dit en parlant de quelques financiers : « De telles gens ne sont ni parents, ni amis, ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être des hommes : ils ont de l'argent. »

[1] A propos du *Char de l'Etat*, 1 vol., chez Ollendorf.

Ne pourrait-on dire aussi, et sans plus exagérer que l'auteur des *Caractères* : « Ils ne sont ni citoyens, ni amis, ni parents, ni peut-être des hommes : ce sont des gens du monde » ?

C'est ce que M. Abel Hermant a vu d'un œil très clair. Il ne nous a point dissimulé le fond gangrené que recouvrent ces élégantes « façades ». Et si ses héros sont presque tous comtes, marquis, ducs ou ploutocrates, gens du *faubourg* Saint-Germain ou Saint-Honoré, uniquement occupés de leurs plaisirs ; leurs mœurs, à tout prendre, ne diffèrent pas tellement de celles moins polies et moins inoffensives en honneur dans les *faubourgs* suburbains. Avec cela, il a su, aussi bien que quiconque, dégager ce « quelque chose d'amer » dont parle Lucrèce, qui surgit de la source même des plaisirs ; et rendre les craintes, les tracas, les dégoûts et les écœurements inhérents à l'état de ces gens trop riches qui ne sont que cela. Relisez, je vous prie, la tirade de Rennequin, dans la *Meute*.

On a dit que les personnages de M. Abel Hermant étaient d'autant plus vrais qu'ils étaient calqués sur des originaux dont on cite les noms.

Ainsi que La Bruyère et Aristophane (lui aussi peut-être), du moins comme il convenait, M. Abel Hermant s'est toujours défendu d'avoir voulu écrire des romans ou des pièces « à clefs ». Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, et d'où qu'elle vienne, cette exactitude rigoureuse de peinture n'est pas l'un des moindres attraits de l'auteur du *Disciple aimé*, et d'autant plus ragoûtant si l'on considère de quelle manière convenue et fausse se sont mus, entre certaines pattes, les pantins de la comédie mondaine.

*
* *

Mais c'est de loin et par des voies nombreuses et détournées que M. Abel Hermant s'est acheminé lentement vers cette partie de son œuvre, par laquelle surtout il vaut.

Il est, en effet, de ces écrivains dont Pascal dit qu'ils sont « universels » et l'auteur des *Caractères* (décidément cet exquis La Bruyère me hante ce soir) qu' « ils ne mettent pas d'enseigne ». Tour à tour romancier historique ou

mondain, auteur dramatique ou conteur dans la manière du siècle dernier, il a touché à tous les genres, mais jamais indifféremment. C'est pourquoi son œuvre, par sa diversité même, me déconcerte un peu. Je crois qu'il a dans l'esprit cette sveltesse pliante que Vénus veut au corps de ses prêtres, puisque, jusqu'à ces derniers temps, il a presque toujours imité quelqu'un.

Oh! je ne lui en fais pas un reproche; car tous, plus ou moins, nous nous modelons sur deux ou trois auteurs préférés. Et, je vous prie, Corneille ne doit-il rien à Caldéron ou Lope de Véga; Boileau à Horace; La Fontaine à Bidbaï, Lokman, Esope, Babrius, Phèdre, Avianus et Boccace; Racine à Euridipe; Molière à Plaute et Térence, aux *Mystères* du moyen âge et même à Scarron? Je veux le louer au contraire de cette merveilleuse flexibilité d'esprit qui lui permet de se souvenir profitablement de tant d'écrivains si peu semblables entre eux. D'abord *naturaliste* comme Zola ou Maupassant (je n'ai pas dit *réaliste*, parce que le réalisme n'est point chez Zola, mais chez Daudet, Alain Lesage, Pétrone

et même les classiques « en un certain degré »), puis *impressionniste* comme les frères de Goncourt, il a fait ensuite, comme Paul Bourget, des *analyses psychologiques* et conté légèrement aussi à la façon de Laclos, Besenval et de l'aimable auteur de *Faublas*, le conventionnel Louvet de Couvray.

Ai-je besoin d'ajouter maintenant, qu'outre que cette souplesse avec laquelle M. Hermant sait imiter ses modèles, — tel Amaryllis se pliant à Tityre ou Lycoris à Varius, — soit à elle seule une manière d'originalité ; l'imitation chez lui « n'est point un esclavage » ? Car selon le mot de Bayle dans son *Dictionnaire*, « il ne prend que le grain et laisse la balle ». Et puis, dans ses meilleurs endroits, M. Hermant reste toujours lui-même par ce « je ne sais quoi » de fin, de poli, de piquant et même de pinçant, d'observé vivement et de rendu froidement, qui n'appartient qu'à lui.

*
* *

Ce « je ne sais quoi », M. Abel Hermant me semble l'avoir dégagé et « isolé » surtout dans *Les Transatlantiques*, *La Carrière*, *Le Sceptre* et *Le Char de l'État*. Ces quatre livres appartiennent à ce genre familier et charmant de la comédie fragmentaire, ou, si vous voulez, de la *Vie parisienne*, où M. Hermant est passé maître. Un genre nouveau, me direz-vous ? Point du tout ; mais un genre renouvelé (et je vous accorde que cela revient à peu près au même), et tout aussi classé et classique que la tragédie ou la comédie. Car bien avant que d'être illustré par Mme J. Marni, Ludovic Halévy, Maurice Donnay et Michel Provins, il fut pratiqué au XVIIIe siècle par Boursault dans son *Ésope à la Ville*, au XVIIe siècle par Molière dans les *Fâcheux* et Boileau dans ses illisibles *Dialogues sur les héros de romans*. Au IIe siècle avant notre ère, lorsqu'il était las de faire converser des morts illustres, Lucien de Samosate écrivait ses succulents *Dialogues des Courtisanes*. Et voilà plus de vingt siècles que la littérature dialoguée florissait déjà en Grèce avec Epicharme, Sophron, Hipponax, *Les Idylles* de Théocrite

de Syracuse et *Les Mimes* de son contemporain Hérondas.

Les dialogues que M. Abel Hermant signe dans la *Vie parisienne* du gracieux pseudonyme d'*Hermeline*, — titre de l'un de ses plus savoureux romans historiques, — sont aussi amusants, aussi brillants et aussi vrais que possible. La triple aristocratie du nom, de l'argent et du plaisir y est cinglée d'une main experte. L'esprit y pétille partout à fleur de phrase, tournant rarement au *mot* et ne descendant jamais à la *blague*. Puis ce psychologue et cet ironiste est encore un moraliste. Oh ! pas comme Dumas : point de sermons chez lui. Si les vilenies de ses personnages ne le trouvent pas indulgent, du moins se garde-t-il de les juger lui-même. La morale flotte d'un bout à l'autre de ses ouvrages, sans qu'aucun mot, qu'aucun geste la trahisse jamais. On la devine partout, on ne la saisit nulle part.

M. Abel Hermant est vraiment cet auteur dont parle Fénelon dans sa *Lettre à l'Académie* « qui nous fait oublier qu'il est auteur », et cet « honnête homme » dont la Rochefoucauld dit qu'il « ne se pique de rien »... même pas de faire de la morale.

ALEXANDRE BERTRAND

ALEXANDRE BERTRAND

Je voudrais aujourd'hui vous faire plus intimement connaître et aimer davantage l'historien de *Nos origines*[1], l'auteur de l'*Archéologie Celtique et gauloise*, *la Religion des Gaulois*, le docte et vénérable M. Alexandre Bertrand.

Vous savez qu'il appartient à cette illustre famille des Bertrand qui ont si grandement honoré leur pays dans les sciences et les lettres. Il est, en effet, le fils aîné de cet Alexandre-Jacques-François Bertrand qui mourut en 1831, laissant de remarquables *Lettres sur les Révolutions du Globe*, une étude sur *le Magnétisme animal en France et l'extase dans les traitements magnétiques*, et aussi un *Traité du somnambulisme*, extrêmement documenté pour l'époque où il parut, et que l'on souhaiterait de voir réédité de nos jours par un éditeur aussi intelli-

[1] Chez Ernest Leroux.

gent que M. Félix Alcan. Son frère était Joseph Bertrand, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences, qui fut, voici tantôt soixante-cinq ans, un enfant prodigieux. Car on se souvient qu'ayant concouru, à l'âge de onze ans, avec les jeunes gens qui se présentaient à l'École polytechnique, il satisfit à toutes les épreuves. Il n'y a dans l'histoire des sciences qu'un exemple semblable : celui de l'enfant qui, à ce même âge, retrouvait la géométrie jusqu'à la trente-deuxième proposition d'Euclide et étudiait les sections du cône à base circulaire. Et cet enfant, auquel d'ailleurs Joseph Bertrand a consacré un beau livre[1], s'appelait Blaise Pascal.

M. Alexandre Bertrand, lui, ne se sentit point attiré vers les sciences mathématiques. Il entra à l'École normale. Et à cette époque déjà, Désiré Nisard, qui avait démêlé chez son élève cet esprit inflexible et rigoureux, cette ardeur passionnée de savoir et ce dévouement au vrai qui font l'archéologue et l'historien,

[1] *Blaise Pascal*, par Joseph Bertrand.

disait : «Il ouvrira des portes.» Nommé professeur au lycée de Rennes, M. Bertrand y enseignait la réthorique, lorsqu'un voyage en Orient, où il rencontra Gustave Flaubert qui se documentait pour *Salammbô*, décida de sa vocation. Il rentra en France avec les matériaux de sa thése : *Les Dieux protecteurs dans l'Iliade*. Elle le mit de suite en évidence. Il fut promu d'abord professeur à la Faculté des lettres, puis, quelques années plus tard et sur la proposition de M. de Longpuérier, conservateur du musée de Saint-Germain. Il ne l'a point quitté depuis; et il y est merveilleusement secondé dans ses fonctions par l'un des plus savants, le plus dévoué, le plus jeune et le plus aimable des érudits : M. Salomon Reinach.

Mais le mieux, pour bien connaître M. Alexandre Bertrand, n'est-ce point de l'aller voir? Je vous conterai donc les heures que j'ai passées dernièrement en sa compagnie.

*
* *

Ce vieillard de quatre-vingts hivers est encore

robuste : il a les épaules larges, et une tête à la fois puissante et gracieuse, auréolée de longs cheveux blancs et travaillée par les ans comme un ivoire ancien d'une finesse exquise. Il a conservé, dans cet âge avancé où l'on doit abandonner « le long espoir et les vastes pensées », une gaieté et une bonhomie sereines. Et tandis que je le regardais avec tout le trouble et tout le respect craintif de ma jeune admiration, il me parlait d'une voix si douce à la fois et si affectueuse que j'en étais enhardi et rassuré.

L'État l'a logé dans l'une de ces quatre ailes Louis XIV qui flanquaient autrefois si malencontreusement le château de Saint-Germain. La direction des Beaux-Arts en a fait abattre trois et n'a respecté que celle où M. Alexandre Bertrand s'abandonne dans le calme aux silencieuses voluptés de l'archéologie. Son cabinet de travail, percé de deux larges baies d'où il peut contempler les frondaisons printanières, est tout tapissé de livres et de boîtes à fiches. Et je retrouve sur la table et sur les rayons de sa bibliothèque les sujets favoris de ses études. César et Strabon y coudoient Jean Reynaud et Henri

Martin, et Diodore de Sicile et Pomponius Mela y voisinent avec Gaidoz et d'Arbois de Jubainville.

M. Alexandre Bertrand s'est surtout attaché à la question de nos origines nationales. Il sait comment vivaient nos ancêtres, quelles étaient leurs religions, leurs coutumes et leurs mœurs. Le passé obscur revit à la lumière de son esprit comme les lettres voilées d'un antique palimpseste au contact de l'acide. Et lorsqu'il parle des vieux Gaulois, c'est avec une touchante piété filiale. Il les connaît et les aime tous, les Ambivarètes et les Séquanes, les Bellovaques et les Carnutes, les Bituriges et les Aulerkes-Eburovikes. Il s'anime peu à peu en causant, et l'on voit que le sang qui coule dans les veines de ce vieillard est bien le même qui animait Eporédorix, Vergasillaunn l'Averne et Komm l'Atrébate. Et cela est une forme très intelligente et très belle du patriotisme.

Oh! quelles journées délicieuses il doit couler dans son musée solitaire! Il me semble le voir, penché sur la reproduction des travaux de César devant Alésia, et reconstituant, à l'aide

du paragraphe LXXIII du *De Bello gallico*, les circonvallations et les lis, ou cataloguant d'une main tremblante d'émotion des armes et des verreries anciennes.

Et, l'autre jour, en prenant congé de M. Alexandre Bertrand, ce beau vers de La Fontaine me revenait en mémoire :

Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

Car vraiment il est digne d'envie, cet homme dont l'existence entière s'est consumée dans l'étude et s'est passée en faisant le bien. Les dieux, qui lui ont accordé une longue vie, lui ont épargné ce cortège d'infirmités et de maux que la vieillesse apporte souvent avec elle. Il a gardé sa bonne humeur et son enthousiasme; et cela lui va droit au cœur lorsque quelque étranger visitant son musée, lui dit : « Il n'y a pas le pareil au monde. »

Nil inventum et perfectum, écrit-il en épigraphe d'un de ses livres. Car c'est un sage qui n'a point l'espérance d'achever ce qu'il a commencé et se console en songeant que d'autres continueront son œuvre : « A notre âge, dit-il,

on ne peut attendre, nous réclamons l'indulgence du lecteur... Nous avons foi dans nos idées ; nous prions de ne pas nous juger à la légère. Ces idées sont le fruit de longues réflexions. Nous regretterions qu'elles fussent compromises par l'insuffisance de notre argumentation et des erreurs de détail. Nous espérons que d'autres achèveront ce que nous avons commencé... » Ces quelques lignes sont trop éloquentes et trop émouvantes dans leur simplicité, pour que j'aie pu me priver du plaisir de les citer.

*
* *

J'aurais souhaité de vous parler plus en détail de M. Alexandre Bertrand, et de consacrer à ses travaux une étude aussi agréable et documentée que celle que consacra jadis M. Pierre de Bouchaud à M. Pierre de Nolhac[1]. Mais cela malheureusement ne m'est point permis. Semblable à ces profanes qui ne pouvaient accéder à la Chambre du Mystère, dans le temple d'Isis,

[1] Chez Bouillon.

je demeure plein de regrets au seuil du sanctuaire de l'érudition, où les seuls initiés ont le droit de pénétrer. J'ai lu cependant les livres de M. Bertrand. Je m'y suis instruit et je m'y suis plu. La *Religion des Gaulois*, surtout, m'est apparue comme un effort de tout premier ordre. Par son cadre d'abord fermement tracé, par sa méthode exacte et son abondante documentation, ce livre me semble avoir éclairé les points demeurés jusque-là obscurs de la doctrine et du culte des Gaulois M. Bertrand, allant à l'encontre des affirmations d'Henri Martin, a clairement montré comment « le fond religieux de la Gaule est dû à l'appoint de deux courants distincts bien caractérisés : un courant scythique ou touranien, d'origine septentrionale, pénétrant chez des populations vraisemblablement de même origine ; et un courant probablement celtique, très postérieur, d'origine caucasienne, dépositaire des principaux éléments de cette civilisation aryenne destinée par sa supériorité à l'empire du monde ». Et il pense que nos vieilles populations étaient déjà pénétrées de cet esprit nouveau quand les druides ont fait

leur apparition en Gaule, y ont installé leurs communautés et se sont peu à peu rendus maîtres de la vie morale du pays, qu'ils ont discipliné[1].

L'ingénieuse hypothèse de M. Bertrand sur « les commuautés druidiques » qui, selon lui, auraient survécu dans les grands couvents de l'Irlande, mériterait aussi une étude approfondie. Mais je n'ose point la tenter.

Ce que je veux dire en terminant, c'est que les ouvrages de M. Bertrand sont du plus haut intérêt pour tous ceux qui sont curieux de nos antécédents nationaux. Et, comme disait Quintillien en parlant des *Lettres* de Cicéron : « C'est profiter grandement que de savoir s'y plaire. »

[1] *La Religion des Gaulois.*

PAUL HERVIEU

PAUL HERVIEU[1]

C'est une joie bien vive que de flâner par les rues, sans but et sans penser à rien, diverti tour à tour par l'aspect d'une affiche ou de la devanture d'un magasin, injurié par les cochers qui manquent de vous écraser, importuné par les distributeurs de prospectus et bousculé par les camelots qui vous hurlent aux oreilles les dernières nouvelles. J'imagine, en effet que la badauderie peut rendre la vie supportable à beaucoup d'âmes bien situées. Le parisien Cliton le disait, il y a tantôt deux siècles, au provincial Dorante :

> Et parmi tant d'esprits plus polis et meilleurs,
> Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs.

[1] *Diogène le chien. — La Bêtise parisienne. — L'Alpe homicide. — Les Yeux verts et les Yeux bleus. — Deux Plaisanteries. — Le Petit Duc. — L'Inconnu. — Flirt. — L'Exorcisée. — Peints par eux-mêmes. — L'Armature* (Chez Lemerre).

En rôdant ainsi l'on devient physionomiste, et l'on apprend quantité de bonnes choses qui ne sont point dans les manuels. J'inclinerais même volontiers à croire que, s'ils n'eussent été un peu badauds, Hérodote n'eût point écrit ses *Histoires* et notre Jehan Froissart ses délicieuses *Cronicques*.

Mais il est un plaisir plus noble et plus doux encore : celui de s'étendre dans son fauteuil et, tandis que la fumée d'une cigarette s'envole lentement en un mince filet bleu, de songer silencieusement entre les pages d'un livre ami. C'est le précepte de Thomas de Kempis : *In angello cum libello*.

Aussi, ai-je repris, ce soir, quelques-uns des livres de M. Paul Hervieu, qui sommeillent, à portée de ma main, dans leur robe de maroquin bleu.

Mais ces ouvrages sont trop connus et admirés des lettrés pour qu'il me soit permis d'en conter à nouveau les péripéties et d'en mettre en lumière toute la valeur. Je voudrais seulement, si j'en avais l'art, fusiner en ses traits essentiels, la très fine, un peu triste et, somme toute,

fort intéressante physionomie de M. Paul Hervieu.

*
* *

M. Paul Hervieu, qui devait être homme de lettres et romancier mondain, a commencé par « faire de la diplomatie » et s'instituer l'hagiographe du type le plus diamétralement opposé à l'homme du monde. En effet, son livre de début, écrit avec une élégante sobriété et une pieuse admiration, où percent de-ci de-là un nihilisme gracieux et une douce ironie qui font souvenir de Lucien, est l'histoire de ce philosophe étrange qui habitait Athènes aux environs de l'année 370 avant notre ère. Couchant dans un tonneau, sans autre bien qu'une mauvaise besace, un vieux manteau vert et une timbale d'argent, cet homme menait une vie singulière. Bien que fils d'un riche banquier, les drachmes et les mines ne l'embarrassaient point ; mais il était, selon le mot de Virgile, « riche de richesses variées ». Car il n'avait d'autre désir

que celui de vivre tranquille et professait pour les hommes, la société civilisée, voire les conquérants comme Alexandre le Grand, le plus dédaigneux mépris. Les enfants lui faisaient des misères et il était à la foule un objet de risée. Cela pourtant ne l'étonnait ni ne l'inquiétait, parce qu'il se souvenait d'avoir été semblable à ses insulteurs au temps qu'il était voluptueux et riche, et jusqu'au jour où il avait appris la sagesse des lèvres de son maître, le philosophe Antisthène. Il avait nom Diogène de Sinope, on l'appelait Diogène le Chien.

Loin d'être un pastiche facile, *Diogène le Chien* est l'adaption originale d'un tour d'esprit très personnel à une vieille histoire abondante en anecdotes piquantes et en maximes philosophiques, comme en contaient les Anciens, et décèle chez M. Paul Hervieu une intelligence très vive et très lucide de la pensée grecque.

Mais ce qui d'abord distingue l'auteur des *Tenailles*, c'est le don de l'observation, qu'il a au plus haut point. Car, ayant mis à profit tous les spectacles qu'offraient à ses yeux les pantins « merveilleusement ondoyants et divers » de la

comédie humaine, il eût pu placer en épigraphe de chacun de ses livres cette exquise pensée de l'aimable et doux Montaigne : « Ce grand monde, c'est le mirouer où il nous faut regarder, je veux que ce soit le livre de mon escholier. » De son passage au ministère du quai d'Orsay, il rapportait, en effet, cette étude pénétrante à la fois et légère d'un bureau et de son personnel de scribes diplomatiques : *Aux affaires étrangères*. Puis, étant l'un de ces flâneurs amusés et sceptiques dont je parlais tout à l'heure, il étudiait de près le monde des courses, des cafés-concerts et des fêtes foraines, démêlait les éléments complexes de la « muflerie, » de la « rosserie », du « snobisme », et tirait du rébus et de l' « embêtement » une ingénieuse philosophie. Il a réuni ces croquis de ce qu'on appelle « la vie du boulevard », sous ce titre : *La Bêtise parisienne*. Et c'est ainsi que « la sottise mesme et fayblesse d'aultruy luy furent instruction ».

Mais, ayant bientôt déserté « la carrière » et la vie de paperasserie stérile et vaine, de potins mesquins et de morgue extérieure qui semble en faire le fond, dans les annés de début au

moins, M. Paul Hervieu alla respirer l'air vif et sain des montagnes de Suisse et de Savoie, et ainsi « se rapprocha de nature ». L'aspect hostile de ces paysages sauvages et tristes le frappèrent à leur tour, et, dans l'*Alpe homicide*, il observait l'existence simple des pâtres, des guides et des chasseurs de chamois et notait quelques uns de ces crimes atroces que commet la montagne.

Cependant, Edgar Poë commençait d'exercer, sur la génération littéraire à laquelle appartient M. Paul Hervieu, une influence prépondérante. Tournant alors son observation vers ce monde mystérieux que l'hallucination et l'aliénation mentale peuplent d'angoissantes et merveilleuses chimères, le pieux biographe de *Diogène le Chien* se plut à démêler les associations d'idées incohérentes des fous. Il conta, dans *les Yeux verts et les Yeux bleus*, *L'Inconnu* et *L'Exorcisée*, des histoire de fous, dont on n'était pas bien sûr qu'ils fussent vraiment des fous, car il semblait surtout s'attacher à montrer combien est imperceptible cette limite qui distingue l'homme raisonnable de celui qui ne l'est pas. Et Sénèque ne disait-il pas déjà :

Nullum est ingenium sine mixtura dementiæ

Partant, il ne faut point dire que la folie ne saurait être matière à littérature. Car qui donc ne s'est pas intéressé à la démence feinte d'Hamlet, à l'aliénation du bon M. Dick de *David Copperfield* et aux hallucinations de ce malheureux hanté par un vampire qu'a peint Guy de Maupassant dans *le Horla?* Puis, chacun de nous peut-il se targuer d'être raisonnable en toute occurence ? L'amour suffit à faire un fou de l'homme le plus sensé et nul, fort heureusement, n'échappe, au moins une fois en sa vie, à cette douce fatalité. Puis, si l'on voulait un peu philosopher, ne dirait-on point que nous appelons fous ceux qui ont du monde sensible une autre vision que la nôtre? Il se réfléchit en eux de manière différente et rien ne prouve que ce ne soit la vraie. Aussi, ces gens prétendus raisonnables qui voient exactement dans les événements d'ici-bas une sagesse préconçue et, pour parler comme Leibnitz, « une harmonie préétablie », qui savent judicieusement envisager en toutes choses le pour et le contre, me paraissent prétentieux et insupportables à ce point que je voudrais, si

j'avais son talent, écrire comme le gracieux Erasme quelque nouvel *Eloge de la Folie*.

Mais le roman mondain ayant repris faveur auprès de tous les publics, M. Paul Hervieu donna *Flirt*, puis *Peints par eux-mêmes* et l'*Armature* qui ne sont pas éloignés d'être deux chefs-d'œuvre du genre.

*
* *

Je crois, en effet, que M. Paul Hervieu est le peintre le plus véridique de ce millier de personnes qu'on appelle le monde. M. Paul Bourget n'a guère fait de tableaux que des élégances mondaines pour en tirer une philosophie mondaine; Gyp et M. Henri Lavedan dans leurs malicieuses gamineries ne sont point allés au delà de l'épiderme de ces âmes futiles et superficielles, et M. Georges Ohnet a contribué pour une part considérable à faire croire aux jeunes provinciales et aux filles de concierges rêvant du Conservatoire que le parfait homme du monde était nécessairement hautain, pourvu

de lévriers et de quartiers de noblesse et portait une redingote comme l'homme représenté sur les affiches du *High-Life Tailor* ou des *100.000 Chemises*. M. Paul Hervieu, lui, a su voir vraiment ce que recouvrent ces « façades », car chacun de ses livres semble prouver que, comme le disait Chamfort, « le monde est un mauvais lieu que l'on avoue ». Aussi n'est-ce point avec l'ébahissement ravi de tel autre qu'il contemple ses modèles. *Flirt* nous dévoile l'immense niaiserie, l'hypocrisie et la banalité des gens du monde qui ne sont point autre chose. Dans *Peints par eux-mêmes*, nous voyons que les amours de la petite Mme de Trémeur avec le brillant Le Hinglé ne diffèrent pas tellement, au fond, de celles de la môme grêlée avec la Terreur de Vaugirard. Le cadre seul et les manières ne sont point les mêmes. On est dans les salons et non sur les « fortifs »; et si l'on ne joue pas de l' « eustache », c'est que l'on n'est pas affamé. Mais ce sont la même sensualité crue, les mêmes vices déshonorants et les mêmes crimes. On se « suicide » au lieu de se « dégringoler », voilà tout. Le pessimisme et

la misanthropie de M. Paul Hervieu se sont faits plus âpres encore dans l'*Armature*. Les cœurs de Tarsul, brocanteur et parasite, de Saffre, le bandit galant, de Jacques d'Exireuil et de Gisèle à la conscience facile, sont corrompus jusqu'aux fibres les plus intimes, comme leurs esprits sont faits de sottise ou de perversité. Tous ceux qui ne sont pas des niais sont des aigrefins ou des coquins. Ah! que nous voici loin de l'héraldique Octave Feuillet. Mais M. Paul Hervieu n'aurait guère l'esprit philosophique, s'il eût été séduit par ces luxueuses existences que Pascal appelait des « grandeurs de chair ».

Quant à son style, il paraît s'être modifié à chaque fois que l'écrivain changeait de manière. De limpide et coulant qu'il était dans *Diogène le Chien*, il s'est fait de plus en plus sec, âpre et rocailleux. Je ne le lui reproche pas, car ils sont nombreux, hélas! ces gens qui, comme dit La Bruyère, « écrivent proprement mais ennuyamment ». Comme la langue de Stendhal, celle de M. Hervieu est souvent alambiquée et tortillée, et, pour ne point sembler banale, se joue assez allègrement de la syntaxe. Parfois cependant, dans

Peints par eux-mêmes surtout, elle rappelle celle du Laclos des *Liaisons dangereuses* et fait songer de-ci, de-là, à la coquetterie fardée et à la grâce un peu maniérée que l'on trouve dans la *Marianne* et le *Paysan parvenu*, de cette délicieuse petite caillette que fut P. Carlet de Chamblain de Marivaux.

*
* *

Mais il y a dans les livres de M. Paul Hervieu beaucoup plus de choses que je n'en ai dites ici, car je n'ai point eu la prétention de faire une étude. J'ai causé seulement, et sur ce ton familier auquel certains de mes lecteurs du *Siècle* ont eu l'indulgence de ne pas trop se déplaire. A peine ai-je su dire combien j'aimais l'écrivain de l'*Armature*.

GABRIEL SEAILLES

GABRIEL SEAILLES[1]

Je viens de lire, au milieu des blés et des vignes, le *Léonard de Vinci* de M. Gabriel Séailles. Dans ma promenade quotidienne parmi les coteaux couverts de pampres comme des bacchantes antiques, cet aimable ouvrage m'a accompagné ainsi qu'un docte et gracieux ami. Assis au pied d'un platane au tronc écaillé, je l'ai écouté attentif et ravi de longues heures durant, car me parlant d'art, de littérature et de philosophie, il disait de belles choses. Et ces choses me semblaient plus belles encore, parce que l'alouette chantait dans les épis ondulés, qu'un mince filet de soleil, filtrant à travers les branches, mettait sur les pages des taches lumineuses et mobiles et que les premières feuilles roussies tourbillonnaient en craquant dans l'air

[1] *Essai sur le génie dans l'art. — Léonard de Vinci. — Ernest Renan*, 3 vol., chez Perrin.

agité de septembre. Une lecture ainsi faite est à la fois heureuse et profitable. On lit pour son plaisir et avec désintéressement, sans songer à prendre des notes et à faire un article. Ainsi l'on apprend beaucoup, car l'on fait au milieu des champs de belles découvertes intellectuelles que l'on ne trouverait certainement pas dans une bibliothèque. Pline le Jeune l'avoue dans une de ses alertes et élégantes épîtres : « Ici, s'écrie-t-il, tout heureux d'arriver à sa villa de Laurente, ici, je n'entends plus de bruits importuns, ici je ne m'entretiens qu'avec moi-même et avec mes livres. O mer, ô rivages, que d'idées vous faites naître en moi, que d'ouvrages vous me dictez ! » Mais, avant de conter mes impressions sur ce livre, je voudrais parler un peu de l'auteur.

*
* *

M. Gabriel Séailles est l'un des plus jeunes et des plus écoutés parmi les maîtres de la Sorbonne où il a remplacé dernièrement, dans la chaire de philosophie, le vénérable M. Paul

Janet. Leur doctrine, cependant, n'est point la même : M. Janet enseignait le vrai, le beau et le bien d'après les méthodes inoffensives de Victor Cousin, qui fut son maître. M. Séailles professe le criticisme d'Emmanuel Kant, « cette scolastique, — dit Michelet, — vivante, hérissée, dure, un roc, un écueil taillé à pointes de diamant dans le granit de la Baltique ». « Il n'y a plus de Manichéens », disait Candide, et le philosophe Martin répondait : « Il y a moi ». M. Séailles pourrait répondre pareillement à ceux qui se plaignent amèrement que la mode (car il y a une mode pour les croyances philosophiques comme pour la forme des chapeaux) ait sacrifié à Spinoza le « Critique » de Kœnigsberg. A vrai dire, M. Séailles n'est point le seul « kantien » de la Sorbonne ; et il suffit d'avoir vu l'austère M. Boutroux errer dans les corridors glacés de la Faculté des lettres pour se convaincre, par la seule considération de son visage, qu'il ne professe point l'épicurisme d'Aristippe de Cyrène.

M. Gabriel Séailles qui a l'esprit d'un psychologue et l'âme d'un poète, s'est toujours et,

comme naturellement, préoccupé d'esthétique. Dans son livre de début qui fut aussi sa thèse de doctorat, — *Essai sur le Génie dans l'Art*, — il étudiait, après M. Sully-Prudhomme dans son livre sur *L'Expression*, les conditions mystérieuses qui président à la production de l'œuvre d'art et à l'apparition du génie. Et, si l'étude des fous, des dégénérés et des idiots est devenue l'un des moyens d'information les plus chers à la psychologie contemporaine, en quoi celle des hommes de génie serait-elle moins intéressante? « Savoir jusqu'où la nature peut descendre en l'homme est excellent, à la condition qu'on apprenne en même temps jusqu'où elle peut s'élever par lui. » Cela est vrai. Mais, si la méthode empirique peut nous faire connaître l'esprit d'un fou que la maladie analyse par le fait même qu'elle le décompose, où se trouve pour l'étude du génie le sujet d'expérience? Qui a du génie et qu'est-ce, en somme, que le génie? On a dit que le génie était une névrose et qu'il avait avec la folie des liaisons étroites, voire nécessaires. « Tous les hommes de génie sont hypocondriaques », disait Aristote. *Nullum est inge-*

nium sine mixtura dementiæ, a dit Sénèque. Et c'est Montaigne qui prétend « qu'aucune âme excellente n'est exempte de mélange de folie », et Pascal qui avance « que l'extrême esprit est accusé de folie comme l'extrême défaut ». Les exemples topiques ne manquent point : Mahomet était épileptique et Luther visionnaire; Torquato Tasso et Jonathan Swift sont morts fous, Pascal avait des hallucinations, et, comme il appert des *Rêveries du Promeneur solitaire*, Rousseau était en proie à la folie de la persécution.

Mais que d'exemples aussi à l'encontre de cette théorie! Quels esprits furent plus sains et mieux équilibrés que ceux d'un Racine, d'un Bossuet, d'un La Fontaine, d'un Voltaire? Il découle de là que ce n'est ni la maladie ni la santé qui font le génie, et qu'il n'est point sage de généraliser. Le génie est « individuel » avant tout, et l'analyse psychologique doit être particulière à chaque esprit, puisque pour chacun d'eux, la conclusion est toujours différente, souvent même contradictoire.

Je sais bien que ce ne sont point là tout à

fait les idées de M. Séailles et qu'il croit, au contraire, à la « théorie du génie ». Je n'en suis que plus à mon aise pour dire que son *Essai sur le Génie dans l'Art* passe de beaucoup ce qui a été fait jusque-là sur cette question et que, de longtemps, on n'écrira point, dans ce sens, de livre à la fois plus ingénieux et plus intéressant.

*
* *

Avant l'aimable livre de M. Gabriel Séailles qui m'a si doucement aidé à faire mes rêveries d'automne, nous avions déjà sur « le Vinci » d'excellents et nombreux ouvrages. Et, si l'on en excepte les volumes étrangers, depuis cette *Breve vita di Leonardo da Vinci*, écrite par un anonyme aux environs de l'année 1500 et trouvée plus tard à Florence dans la bibliothèque Magliabechi et la *Vita* de Vasari toute ruisselante d'une pieuse émotion jusqu'aux travaux brumeux et brouillés, — mais précieux cependant par les dessins et les reproductions, — du savant Dr Paul Müller Walde, on voit que

les Français ont contribué pour une large part à la gloire du fils illustre de l'humble tabellion Ser Piero da Vinci. En 1730 Caylus et Mariette recueillent « les têtes de caractères et de charges dessinées par Léonard de Vinci », Stendhal lui consacre une étude pénétrante dans son élégante *Histoire de la Peinture en Italie*, L. J. Delécluse[1] et Arsène Houssaye[2] apportent chacun une pierre au socle de sa statue. L. Courajod[3] et Ch. Clément[4] éclaircissent quelques points de son génie jusque-là demeurés dans l'ombre. Enfin, après M. Séailles, M. Eugène Müntz, en synthétisant tous les matériaux accumulés par ses prédécesseurs, vient de nous donner un *Léonard de Vinci* définitif, où se retrouvent la finesse de goût et la sûreté d'érudition qui lui sont habituelles.

C'est un Italien cependant, J.-B. Venturi, professeur de physique à Modène et membre de l'Institut de Bologne qui, en l'an V de la République, s'avisa que l'auteur de *la Cène* fut un

[1] *Léonard de Vinci.* Paris, 1841.
[2] *Histoire de Léonard de Vinci.* Paris, 1869.
[3] *Léonard de Vinci et la statue de François Sforza.* Paris, 1879.
[4] *Michel-Ange, Léonard de Vinci et Raphaël.* Paris, 1882.

grand physicien et un grand mathématicien Hureau de Villeneuve, en 1874, révéla, dans un ingénieux article, un *Léonard de Vinci aviateur* et le Dr Hermann Gothe étudia le peintre « Als ingénieur und philosophe ». Et l'on sut que le savant et le philosophe égalaient l'artiste. Puis, M. Jean-Paul Richter, en Angleterre, et Charles Ravaisson en France, publièrent les nombreux et étranges manuscrits du Vinci, dont l'écriture renversée de droite à gauche dérouta d'abord plus d'un curieux.

Le génie de Léonard de Vinci, dont on peut dire qu'il fut universel, puisqu'il n'eût d'égal que l'universalité des choses, devait s'imposer, comme naturellement, à l'observation du fin essayiste du *Génie dans l'Art*. Le dieu Hasard qui est, quoi qu'on dise, un grand logicien et un merveilleux économiste, fut, en la circonstance, l'intendant de M. Gabriel Séailles. Et voici comme l'auteur du *Léonard de Vinci* nous conte la genèse de son volume[1] : « A vrai dire, je n'ai pas choisi ce livre, il s'est imposé à moi.

[1] *Léonard de Vinci*. Préface VII.

M. Charles Ravaisson me demande d'annoncer, dans un article de revue, le troisième tome de sa belle publication, comme j'avais fait pour le premier[1]. Peu à peu, par un développement naturel, ce volume est sorti de l'article qui ne fut pas fait, comme du plaisir que j'éprouvais à m'y attarder. Dans un *Essai sur le Génie dans l'Art*, j'avais essayé de le rattacher aux lois générales de la vie et de la pensée ; je voyais en un même individu le génie varier ses applications en tous sens, servir à la découverte de la vérité, à l'invention des machines, à la création de la plus rare beauté. Les œuvres du savant me reportaient à celles de l'artiste. Je vivais cette belle vie. N'est-elle pas cette union de la science et de l'art, de la réflexion et de la spontanéité, de la clairvoyance et de la sympathie qui, ne sacrifiant rien de l'humanité, marque sa vraie destinée ? »

Le livre de M. Séailles a cela d'aimable à la fois et d'original qu'il n'est point une monographie, mais une vraie peinture de caractère. Et combien plus intéressant que ceux du mari, de

[1] *Revue Bleue*, 14 mai 1887.

la femme et de.... l'autre que nous offrent les innombrables romans mort-nés qui paraissent chaque jour. Encore que M. Séailles s'y révèle un critique d'art informé et gracieux et y décèle sur les questions scientifiques, qu'il expose avec curiosité et éclat, une compétence surprenante chez un homme de lettres, son ouvrage est surtout un « essai de biographie psychologique ». Cette âme merveilleuse du Vinci en laquelle conspirent, sans s'affaiblir, toutes les facultés humaines, revit en ces pages comme celle de Socrate dans le *Phédon* de Platon ou les *Mémorables* de Xénophon. Puis, M. Séailles qui est un causeur exquis, possède tous les secrets de cet art délicat. Il sait passer habilement du sérieux au plaisant, faire jaillir des rapprochements imprévus et relever l'entretien par une anecdote pimpante ou quelqu'un de ces vieux contes légers qui amenaient, du temps de Léonard, un joli sourire sur les lèvres des grandes dames de Florence et de Milan.

Je n'insisterai pas ; mon affaire n'étant point d'analyser et encore moins de juger des livres, mais seulement « de mettre avec amour des

bancs aux beaux endroits, et de dire avec Anyté de Tégée : « Qui que tu sois, viens t'asseoir à l'ombre de ce beau laurier, afin d'y célébrer les dieux immortels ». Je serai heureux, si j'ai pu suggérer au lecteur bienveillant quelque curiosité des ouvrages de M. Séailles. Et si je n'ai rien dit de son *Ernest Renan*, c'est qu'il vaudrait une étude à part et qu'il sera plus à propos d'y revenir lorsque M. Séailles nous aura donné son prochain volume : *Les Affirmations de la conscience moderne.*

Quand à la langue et au style de M. Gabriel Séailles, je dirai seulement qu'ils sont du vrai et pur français, ne sachant faire à un écrivain de plus bel éloge.

*
* *

Tandis qu'assis devant ma table de travail que j'ai poussée devant la fenêtre, j'achève de jeter sur le papier mes impressions décolorées, le soleil décline lentement à l'horizon. De longues traînées de pourpre et d'or couronnent majestueusement la cime des collines lointaines

et la fumée monte au-dessus des chaumières où cuit le frugal repas du soir. Les vendangeurs fatigués passent en chantant et coulent leurs ombres paisibles le long des hauts peupliers. Comme au temps du vieil Évandre ou des solennités vineuses de Bacchus, de grands bœufs roux tirent avec peine des chars aux roues pleines chargés de pampres rouges. Et comme c'est l'heure des douces rêveries, je songe que Léonard de Vinci, en ses promenades dans la dolente et silencieuse majesté du couchant, a plus d'une fois admiré ce spectacle qu'adorèrent avant lui les naïfs pâtres de la Chaldée et qu'aimeront encore après nous une longue suite d'hommes. Et le vers mélancolique de Lucrèce me revient en mémoire :

Eadem sunt omnia semper, eadem omnia restunt.

FRÉDÉRIC PASSY

FRÉDÉRIC PASSY

J'ai goûté cette semaine la joie bien douce de visiter, en son ermitage de Neuilly, le savant et vénérable M. Frédéric Passy. Il m'a fait l'honneur de me recevoir dans son cabinet de travail tout peuplé de souvenirs anciens, où les livres divers et multiples se pressent sur les rayons poudreux de la bibliothèque, et où montent par les fenêtres entr'ouvertes, avec le subtil parfum des fleurs à peine écloses, l'âcre et enivrante senteur de la terre encore mouillée de pluie. En un repos modeste et décent, il y poursuit sa longue vie abondante en mérites et en bienfaits et, comme les vieux patriarches de la Bible, autour d'une tribu aimante et nombreuse qui est sa récompense et sa consolation. *Ecce hœreditas Domini filii : merces fructus ventris... Sicut sagittæ in manu potentis, ita filii excussorum. Beatus vir qui implevit deside-*

rium suum ex ipsis, non confundetur cum loquetur inimicis suis in porta[1].

Devenu presque aveugle, M. Frédéric Passy supporte cette infirmité avec une admirable constance. En le voyant avec ses longs cheveux dont l'âge a blanchi la soie légère, son visage émacié par les nobles fatigues de la pensée, ses yeux voilés et presque clos désormais à la douce lumière du jour, appuyé au bras de sa petite fille guidant ses pas, j'ai songé au vieil Œdipe conduit par la douce Antigone parmi les yeuses antiques et les lauriers-roses du bois sacré de Colone.

Je ne rappellerai point ici la noble carrière de M. Frédéric Passy comme homme public et privé, encore qu'il m'ait conté ses jours envolés avec une touchante et délicieuse mélancolie. Je laisserai également à d'autres, plus savants et plus expérimentés que moi en économie politique, le soin d'analyser méthodiquement ses ouvrages méthodiques et nombreux. Je dirai seulement que la vie de cet homme de bien a

[1] *Psaume* 126.

été une œuvre généreuse et salutaire, puisqu'elle s'est passée tout entière à prêcher par le monde la bonne parole de concorde et d'amour mutuel.

*
* *

Je n'apprendrai certainement rien à personne en disant que M. Frédéric Passy qui professa successivement l'économie politique à Pau, à Montpellier, à Toulouse, à Nice et à Paris, dont les ouvrages font universellement autorité et que l'Académie des sciences morales honora de son choix, il y a tantôt vingt-trois ans, est l'un des savants les mieux informés et les plus écoutés de notre temps. Or, l'économie politique étant la science de la richesse, doit avant tout se préoccuper de la paix. Le commerce, l'industrie, l'agriculture ne peuvent prospérer, si la tranquillité du jour et la sécurité du lendemain ne leur sont pas assurées. C'est pourquoi M. Frédéric Passy s'est fait l'apôtre de la paix.

Mais la question de la paix n'est point seule-

ment économique et particulière, mais encore générale et humanitaire. Il suffit, en effet, de méditer quelques instants pour s'édifier sur l'influence néfaste des armements et de cet état de continue préparation à la guerre qui saigne chaque nation, comme un hideux vampire, du plus précieux de sa sève. Et pour peu que l'on soit philosophe, il est également bien difficile d'admettre que les hommes ont été créés non pour s'entr'aider, mais pour s'entr'égorger. « Quant à la guerre, dit le doux Montaigne, qui est la plus grande et pompeuse des actions humaines, je sçaurois volontiers si nous nous en voulons servir pour argument de quelque prérogative, ou au rebours pour témoignage de notre imbécillité et imperfection ; comme de vray, la science de nous entredesfaire et entretuer, de ruyner et perdre notre propre espèce, il semble qu'elle n'a beaucoup de quoy se faire désirer aux bêtes qui ne l'ont pas [1]. » C'est ainsi qu'une juste horreur des maux de la guerre s'est toujours révélée chez les peuples et les indivi-

[1] *Les Essais*, livre II, chapitre XII, Apologie de Raimond Sebond.

dus en proportion de leur degré de civilisation et de culture intellectuelle et morale. Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, les guerres « détestées des mères » ont également été en exécration à tous les philosophes et à tous les hommes qui ne se laissent guider que par la raison. Depuis Cicéron, Horace et Sénèque jusqu'à Marc-Aurèle, Lactance et saint Jean Chrysostôme, depuis Montaigne, La Bruyère et Pascal jusqu'à Leibnitz et Emmanuel Kant, Bossuet et Voltaire, Fénelon et Tolstoï, le père Gratry et Henri Heine, Ernest Renan et Anatole France, tous, poètes, philosophes, théologiens, moralistes, orateurs, historiens ont proclamé l'art de tuer absurde dans son essence et inique dans ses conséquences. Par contre, il n'est pas de podagre ni d'estropié qui n'en célèbre chaque jour les bienfaits et la nécessité. Sans doute, la guerre suscite de nobles actions et d'héroïques dévouements, mais est-ce une raison pour l'aimer et la conserver? Tant vaudrait alors soigneusement entretenir la peste, la rage et aussi cette hideuse maladie dont Pâquette fit présent au sage Pangloss, afin de fournir ainsi aux médecins de

nombreuses occasions de se dévouer et de se sacrifier.

Certes, il n'est point dans le dessein de M. Frédéric Passy de supprimer la guerre ni, comme le souhaitait Fénelon, de donner pour limite à chaque pays la concorde et la paix. Il sait trop bien qu'il faut distinguer la guerre défensive, celle qui préserve l'intégrité du territoire et l'honneur de la patrie, d'avec la guerre de conquête et d'agression qui porte atteinte à l'intégrité et à l'honneur de la patrie des autres. « Autant la défense est sainte, dit-il, autant l'agression est coupable. » Il n'ignore pas non plus qu'il est impossible de concevoir des hommes en qui ne se réveilleraient pas de temps à autre ces instincts pervers, lesquels, selon le mot de Pascal, « sortent de notre mauvais fond » et nous sont communs avec les animaux sauvages. Du jour où dans la solitude des premiers âges, il y eût deux frères sur la terre, l'un d'eux, jaloux du travail de l'autre, lui ravit avec la vie le fruit de ses sueurs; et lorsque sur notre planète refroidie il n'y aura plus qu'un habitant, il est fort probable que « sentant deux hommes

en lui » il se dévorera lui-même. Donc M. Frédéric Passy ne songe point à anéantir les guerres et à réaliser à la lettre la belle parole du prophète : « Les lances et les épées seront changées en charrues pour labourer et en faux pour moissonner, et un peuple ne lèvera plus la main contre un autre peuple. » Il a tenté seulement de rendre les guerres plus rares et d'en diminuer les atrocités.

*
* *

Strabon rapporte en quelque endroit qu'aux premiers temps de la civilisation hellénique, alors que l'orgie militaire n'avait point encore souillé de crime monstrueux la patrie du beau et du bien, le roi Acrisius, père de Danaé, institua, sous le nom de conseil des amphyctions, une vraie cour permanente d'arbritrage. Les peuples signataires de la convention s'étaient solennement engagés à ne jamais porter atteinte au territoire les uns des autres, et à prendre les armes pour anéantir celui d'entre eux qui aurait

manqué à son serment. Le but de cette *Société française pour l'arbitrage entre nations*, dont M. Frédéric Passy est président est à peu de chose près le même. « Il y a un droit pour les particuliers, dit M. Passy, il y a un droit pour les sociétés humaines. Les particuliers ont avantage à remettre à des juges, à des arbitres impartiaux, le règlement de leurs litiges, ou bien de vider leurs querelles eux-mêmes. Les peuples, eux aussi ne peuvent que gagner à déférer à des arbitres le règlement de leurs différends. Et, quoi qu'on en dise, ils le font très souvent. Que leur demandent les amis de la paix? De le faire plus souvent, en se rendant mieux compte de ce qu'ils font, et d'établir en règle reconnue et sanctionnée par des engagements réciproques, ce qui est déjà, pour la plupart d'entre eux, une pratique fréquente, pour quelques-uns une pratique habituelle[1]. » On ne conçoit pas bien en effet comment l'honneur d'un prince outragé ne peut être lavé que dans le sang de cinq cent mille hommes. « Y a-t-il rien de plus plaisant,

[1] *La question de la Paix*, 8.

disait le solitaire de Port-Royal, qu'un homme ait le droit de me tuer parce qu'il demeure au delà de l'eau et que son prince a querelle contre le mien, quoique je n'en aie aucune contre lui ? » Souvent aussi, les guerres les plus sanglantes surgissent de causes plus futiles encore que la passion de Pâris qui précipita les Grecs sur les barbares.

> Paridis propter narratur amorem
> Grœcia Barbariæ diro collisa duello.[1]

Aussi n'est-il point juste que ceux qui n'ont à la guerre aucun intérêt, qui ne l'ont pas désirée, qui n'ont à y gagner ni des grades ni des décorations, soient ceux-là précisément qui en pâtissent le plus. Oh ! combien les premiers Romains furent plus sages et plus humains que nous en confiant aux trois Horaces les destinées de leur jeune patrie !

Mais, dira-t-on, les guerres les plus désastreuses ont, par une étrange ironie, surgi des jugements mêmes qui les devaient étouffer dans leurs germes et rendre à jamais impossibles. La

[1] Horace, *Epist.*, 7, 2, 6.

troisième *Guerre Sacrée* n'a-t-elle point mis aux prises pendant près de dix ans la plupart des peuples signataires de la convention amphyctionique ? Cela sans doute est vrai ; mais ce qui était impraticable à cette époque ne l'est peut-être plus à la nôtre, et n'est point une raison, en tout cas, pour traiter l'arbitrage d'utopie et de chimère. « Une utopie, dit excellement M. Frédéric Passy, c'est une chose qui n'existe pas ; mais ce n'est pas nécessairement une chose qui ne peut pas exister. Il y a des choses à jamais impossibles ; il y en avait d'impossibles hier qui sont possibles aujourd'hui ; il y en a d'impossibles aujourd'hui qui seront possibles demain[1]. » Et de vrai, lorsque Stephenson rêvait le mouvement perpétuel ne poursuivait-il pas une chimère ? Il y a un siècle à peine que les chemins de fer, l'électricité, le télégraphe, le télephone, le phonographe et les rayons Roentgen qui ouvrent à nos yeux, à travers les corps les plus opaques, les mystères du corps humain, qui sont aujourd'hui des réalités et seront demain

[1] *L'Utopie de la Paix.*

des banalités, étaient des utopies et des chimères. Pourquoi donc l'arbitrage ne remplacerait-il pas bientôt les atrocités de la guerre? La généreuse pensée de M. Frédéric Passy, à laquelle se sont associés MM. Hodgson Pratt et W. Stead en Angleterre, M. Elie Ducommun en Suisse, M. Moneta en Italie, Mme de Süttner en Allemagne, M. de Bajès en Danemark, MM. Deschamps et Lafontaine en Belgique, M. Magolhaës Zima en Portugal, et, en Espagne, avec M. Marcoartu, l'un des plus éminents collaborateurs du *Siècle*, — que nous avons eu la douleur de perdre cette année, — le grand Emilio Castelar, fait son chemin par le monde. En effet, au moment où la noble initiative du tsar réunit dans l'hospitalière et brumeuse la Haye les représentants de tous les pays civilisés afin de faire régner sur la terre cette paix jadis promise aux hommes de bonne volonté, il n'est point inutile de rappeler les résultats obtenus déjà par les ennemis de la guerre. Au congrès international de Budapest, le secrétaire général, M. Ducommun, donnait dans son rapport le chiffre de cent cinquante arbitrages réalisés. No-

tez avec cela qu'il n'est pas d'exemple d'arbitrage ayant échoué ni de parti condamnée qui ne se soit inclinée devant la décision des arbitres[1]. « L'avenir est sur les genoux de Zeus », et il nous est interdit d'en sonder les arcanes. Il est permis du moins de bien augurer d'aussi heureux présages. Et dans, un temps lointain, ce sera l'honneur de notre XIXe siècle, né au milieu du sang et des larmes, d'avoir fini dans la glorification de la justice du travail et de la paix.

Nos pères affirmaient jadis que lorsqu'une idée généreuse devait embraser le monde, elle s'allumait dans le cœur d'un Français. C'est pourquoi il m'a été très doux de dire ici que le français Frédéric Passy aura, plus que quiconque, contribué à cette grande et belle œuvre de la paix universelle, du droit primant la force.

[1] Cet article était écrit avant qu'éclatât la guerre du Transvaal.

MARCEL PRÉVOST

MARCEL PRÉVOST[1]

Grâce aux dieux, je ne crois être l'esclave d'aucun système, puisque, d'après Zénon d'Elée, tous se démontrent par le raisonnement. Je ne saurais donc avoir de mesure pour cataloguer les ouvrages de l'esprit ni de toise pour dresser des palmarès de grands hommes. Et n'ayant pas assez d'esprit pour classer et mentir, je me borne à être sincère. Quand je lis un livre, je me laisse, comme dit Molière, « prendre par les entrailles », et je conte mon sentiment avec candeur.

C'est pourquoi je veux dire aujourd'hui quelques mots de M. Marcel Prévost. Je viens de relire ceux de ses livres qui me touchent

[1] *Le Scorpion. — Chonchette. — Mademoiselle Jaufre. — Cousine Laura. — La Confession d'un amant. — L'Automne d'une femme. — Lettres de femmes. — Nouvelles lettres de femmes. — Les Demi-Vierges. — Notre compagne. — Le Jardin Secret. — Frédérique. — Léa.* Chez Lemerre.

davantage. Et dans le même temps que j'y découvrais ça et là des choses qui m'avaient échappées à la première lecture, je voyais se dessiner plus nettement la physionomie de l'auteur.

*
* *

M. Marcel Prévost n'a point à se plaindre de la destinée. La vie, si âpre et si dure à beaucoup d'autres, lui aura été clémente, puisqu'il a su tirer merveilleusement parti des circonstances diverses où elle l'a ballotté.

D'abord, il est né, comme Clément Marot, dans ce beau pays de Gascogne, en une plaine inondée de soleil, entourée de collines couronnées de pampres et où le Lot et la Garonne s'embrassent éperdûment à l'ombre du rideau léger des peupliers et des saules. Enfant, il a rempli ses yeux de ces paysages délicieux et changeants, et sa mémoire a gardé l'empreinte des impressions recueillies au jour le jour dans la vie

monotone et calme des petites villes de province. Et ces visions de la première heure, adaptées avec art à la trame de quelques-uns des livres que ce bambin écrira plus tard, contribueront à leur donner un goût savoureux de terroir, comme les souvenirs de leur pays aux romans d'un Flaubert, d'un Maupassant et d'un Daudet. Relisez plutôt certaines pages de *Mlle Jaufre*, trop justement fameuses pour que je puisse les citer à mon tour.

Puis, son baccalauréat subi, M. Marcel Prévost débarque à Paris où il devient l'élève des Jésuites au collège de la rue des Postes. Et, comme il est un « homme de peu de foi », cette éducation religieuse sera tout profit pour sa future vocation. Elle lui fournira d'abord le sujet de son premier livre, *Le Scorpion*, qui, pour tous ceux qui ont aussi passé par une maison religieuse, restera comme une description très exacte à la fois et très intéressante de la vie d'un grand internat ecclésiastique. Mais ce ne serait point assez, car d'autres encore, tels que M. Edouard Estaunié dans son beau

livre *l'Empreinte* et M. Lucien Gleize dans *Chez les Jésuites*, ont abordé avec succès le même sujet. Il y acquerra, en outre, une connaissance claire et profonde de la théologie tant dogmatique que morale et une notion exacte de ce qu'est « le péché ». Mais vous savez bien que « le péché » c'est l'amour, et que dans l'*Ecriture*, à chaque action mauvaise commise par un homme, le psalmiste se demande : « Où est la femme? ». Les femmes sont donc le plus grand écueil pour la première des vertus chrétiennes : la pureté; et voilà pourquoi M. Marcel Prévost s'est surtout inquiété d'elles. Et si ces deux mots, à force d'être détournés de leur sens propre, n'emportaient avec eux quelque air pédant et grotesque, je dirais qu'il est ainsi devenu « psychologue » et « féministe ».

Il n'est point « l'ami des femmes », comme le de Ryons d'Alexandre Dumas fils, il est leur confesseur. Autant l'un était sec et brutal, autant l'autre est aimable, insinuant et discret. Il vous souvient sans doute de cette époque où M. Prévost dirigeait dans *le Temps* la conscience

de ses contemporaines. De petites perruches troublées lui exposaient gentiment leur cas, et il les consolait, les conseillait et parfois aussi les morigénait avec une onction, une tendresse et une bénignité persuasives et charmantes. Il était bien le plus galant et le plus délicieux des casuites. Et, puisque nous faisons aujourd'hui un semblant de théologie, laissez-moi vous rappeler les deux entretiens de la pécheresse avec son confesseur dans *l'Automne d'une femme*. Le ton et l'orthodoxie en sont singulièrement justes, et je pourrais vous dire comme le « bon père » des *Provinciales* montrant à Louis de Montalte un tome du P. Beauny : « Lisez cette page marquée d'une oreille : elle est toute d'or. »

M. Marcel Prévost doit encore à sa pieuse éducation d'avoir tracé quelques caractères de prêtres extrêmement vrais, et aussi quelques-uns de ces doux et timides adolescents, plus jeunes que la femme aimée et de rôle passif. C'est Frédéric de la *Confession d'un amant*, disant après sa première « chute » sur un canapé avec Marie-Thérèse : « J'ai été la femme de cet accouplement. »

Enfin, M. Marcel Prévost entre à l'Ecole polytechnique. Là il prendra le goût de la vérité scientifique et l'aptitude à définir, à classer et à résoudre des problèmes. Or, un cas de conscience, une aventure de sentiment et une crise de passion, ne sont-ce point aussi des problèmes ? La pratique des sciences apprend avant toutes choses à exposer clairement, à déterminer exactement les éléments, et enfin à raisonner. Et puis, quand on sort de l'École polytechnique avec le titre d'ingénieur, il faut bien que l'on invente quelque chose. Et vous allez voir tout à l'heure que M. Marcel Prévost n'y a point manqué.

*
* *

J'ignore si, comme « l'enfant prodige », M. Marcel Prévost rimait dès l'École, entre deux problèmes de mécanique; ou s'il envoyait, comme son Moriceau[1], des chroniques aux petits journaux. Toujours est-il que, ne se destinant

[1] *Le Scorpion.*

pas d'abord aux lettres, il n'aura pas eu à déplorer de les avoir quelque peu étudiées. Il ne peut tristement s'écrier comme Martial :

Ad me litterulas stulti docuere parentes;

car ces mêmes « bonnes lettres » auxquelles il ne demandait, selon le mot de Théocrite, que d'être « l'ornement et l'embellissement de sa vie », lui ont gracieusement donné la fortune et la gloire. Le succès de ses premiers livres, lentement écrits en province, est retentissant; et M. Marcel Prévost abandonne « la carrière » et devient homme de lettres. Mais je vous ai dit que ce transfuge des mathématiques et des tabacs avait inventé quelque chose. Il a inventé « le roman romanesque », ou plutôt il l'a retrouvé. Car l'*Astrée* et la *Princesse de Clèves* sont bigrement « du romanesque ». Et aussi la *Manon Lescault* de son aimable homonyme du XVIIIe siècle. « Dans le roman contemporain, écrit-il, il y a une chaise inoccupée, celle du roman romanesque ; la difficulté, c'est de s'y asseoir assez légèrement pour ne pas la casser. » Et sur l'invitation d'Alexandre Dumas, M. Marcel Prévost a « bien

voulu prendre la peine de s'asseoir ». Il l'a fait légèrement et délicatement, car la chaise n'a point volé en éclats.

Mais j'ai gardé pour la fin la grosse question, celle de la « moralité » des romans de M. Marcel Prévost. J'imagine volontiers que les « bons pères » qui l'ont élevé doivent lui reprocher une immoralité « d'autant plus dangereuse et pleine de malice qu'elle est plus déguisée ». Ils doivent entre eux le comparer au diable qui étant, lui aussi, grand psychologue, présente toujours le vice « sous des couleurs aimables ». Mais faut-il exiger d'un roman la même tenue honnête d'un atlas ou d'une grammaire latine édités par « l'alliance des maisons d'éducation chrétienne » ? Et doit-on reprocher à M. Prévost sa merveilleuse aptitude à décrire les frénésies de la passion et les caresses de la volupté ? Je ne le pense pas. Et à ceux qui le querellent sur ce point, je préfère de beaucoup la délicieuse comtesse Martin-Bellème du *Lys Rouge*. Elle est plus près de la vérité.

« Oui, la morale, dit-elle, je sais, le devoir. Mais le devoir c'est le diable pour le découvrir.

Je vous assure que les trois quarts du temps, je ne sais vraiment pas où il est le devoir. »

M. Marcel Prévost, d'ailleurs, a répondu à ses détracteurs par ce mot de Balzac : « Le reproche d'immoralité, qui n'a jamais failli à l'écrivain courageux, est le dernier qui reste à faire quand l'on n'a plus rien à dire à un poète. Cette manœuvre est la honte de ceux qui l'emploient. »

*
* *

Ce que j'en ai dit suffira-t-il à donner une idée générale de l'œuvre et du talent de M. Marcel Prévost ? J'aime cette mollesse insinuante et cette câlinerie voluptueuse qui me rappellent à la fois le caressant Ovide de l'*Ars amatoria*, le Laclos des *Liaisons dangereuses* et le Crébillon fils du *Sopha*. Malgré des lieux communs regrettables, des affectations de modernisme et quelques expressions par trop affligeantes, je ne me déplais pas trop non plus à ce style frais et coulant, aisé, abondant, parfois même luxuriant, qui fait souvenir de la manière de George

Sand et sait se plier aux tons et aux sentiments les plus divers et dont la phrase, toujours harmonieuse, est tantôt sobre et pleine de relief, et tantôt fluide et languissante comme Biblis se fondant en onde.

Et si les livres de M. Marcel Prévost sont, comme on dit, des livres de bibliothèques de chemins de fer et que beaucoup les admirent pour de toutes autres raisons que le talent de l'auteur, cela ne change rien à l'affaire et n'empêche que les délicats y puissent trouver aussi abondamment de quoi se plaire.

MICHEL BRÉAL

MICHEL BRÉAL[1]

Voici revenus les jours brumeux et courts et les bises cinglantes du solstice d'hiver. Les arborescences du givre brodent les vitres d'étranges fleurs étoilées, et les arbres ne tendent plus qu'un fin squelette noir au souffle glacial de nivôse. Tout se tait dans les campagnes désolées. Les chemins sonores et durcis par le gel sont déserts, et la fumée monte lente et triste au-dessus des chaumes ouatés de neige. Adieu les aubes blanchissantes et les longs couchers de soleil, le soir, sur la lande ! C'est l'hiver qui tue les pauvres et les petits moineaux, les vagabonds de la grand'route et du plein air.

[1] *Quelques mots sur l'instruction publique en France.* — *Quelques mots sur l'Ecole.* — *Excursions pédagogiques.* — *De l'enseignement des langues anciennes.* — *De l'enseignement des langues vivantes.* — *Causeries sur l'Orthographe française.* — *Mélanges de mythologie et de linguistique.* — *Essai de Sémantique.* — *Deux études sur Gœthe.* — *Leçons de mots* (en collaboration avec Bailly). — *Grammaire latine* (en collaboration avec Léonce Person). Chez Hachette.

Mais c'est le temps où la terre fécondée et toute grosse des promesses de Messidor accomplit son dur travail de germination. Et c'est aussi la saison des longues soirées sous la lampe, au coin du feu, derrière les portières closes, le nez dans un livre ami.

J'ai repris, ce jour finissant, l'*Essai de Sémantique* de M. Michel Bréal, et c'est en cette austère et docte compagnie que je fais, tout en tisonnant, mes songeries d'hiver.

Sans doute les ouvrages de pure érudition sont trop en dehors de ma compétence pour faire la substance d'une de ces causeries littéraires qui veulent un ton familier, des sujets faciles et variés. Le « particulier » n'est point mon fait, et cependant Aristote affirme qu' « il n'y a de science que du particulier ». Pour parler congrûment de M. Michel Bréal, il me faudrait donc tout le savoir d'un Ad. Hatzfeld, d'un Gœlzer ou d'un Brunot. Et vous me croirez sans peine, si je vous avoue ne le point posséder. Mais le progrès de leurs recherches conduit parfois les savants à généraliser; et leurs livres peuvent offrir alors aux ignorants, pour peu

qu'ils aient l'esprit curieux, quelque agrément et profit. C'est pourquoi ce m'est un vrai plaisir, lorsqu'il m'est donné de vous entretenir des travaux d'un Arthur Giry, d'un Paul Meyer, d'un Alexandre Bertrand, d'un Salomon Reinach ou d'un Louis Havet, et de vous rapporter ce que j'en ai pu saisir. Et je dirais volontiers de ces sortes d'ouvrages ce que Montaigne disait des livres anciens : « Je m'y prends pour ce qu'ils me semblent plus pleins et plus roides. »

*
* *

M. Michel Bréal aura contribué, autant que quiconque, à instaurer et à répandre chez nous le goût des recherches historiques appliquées à la religion et au langage.

Professeur de grammaire comparée au Collège de France, il est l'auteur d'une série d'ouvrages classiques : *Les Mots latins*, aussi utiles aux maîtres qu'aux élèves. Si je signale ces livres ici, c'est qu'ils me semblent nouveaux par la méthode et l'esprit, et que l'originalité me

paraît plus rare et plus difficile en matière d'enseignement qu'en toute autre matière. Il a réuni aussi, pour notre plaisir, sous le titre de *Mélanges de Mythologie et de Linguistique*, quelques-uns des articles qu'il a publiés dans la *Revue Bleue*, le *Journal des savants*, les *Mémoires de la Société de Linguistique*, etc. Il faut y lire *Hercule et Cacus*, *le Mythe d'Œdipe*, *la Légende du Brahman converti par Zoroastre*... articles tous plus attachants que des contes.

Le livre de M. Michel Bréal que je viens de feuilleter, les pieds sur les chenets, par ce soir de janvier, est le fruit de patientes recherches et de longues méditations. « Ce livre, dit l'auteur dans sa préface, commencé et laissé bien des fois et dont, à titre d'essai, j'ai fait paraître à diverses reprises quelques extraits, je me décide aujourd'hui à le livrer au public. Que de fois rebuté par les difficultés de mon sujet, me suis-je promis de n'y plus revenir! Et, cependant, cette longue incubation ne lui aura pas été inutile.

« Il est certain que je vois plus clair aujourd'hui dans le développement du langage

qu'il y a trente ans. Le progrès a consisté pour moi à écarter toutes les causes secondes et à m'adresser directement à la seule cause vraie, qui est l'intelligence et la volonté humaine[1]. »

De cette longue préparation viennent sans doute la clarté, l'ordre et le charme de cet ouvrage. Ne voilà-t-il par pour nous tous, écrivains ou artistes pressés de produire, une sage leçon et un précieux conseil? Et M. Bréal ajoute plus loin : « Je prie le lecteur de regarder ce livre comme une simple introduction à la science que j'ai proposé d'appeler *Sémantique*[2]. »

La *Sémantique* ou science des significations, ayant pour but d' « extraire de la linguistique tout ce qui en ressort comme aliment pour la réflexion », est une science psychologique, par opposition à la *Phonétique* ou science des sons, laquelle procède à la fois de l'acoustique et de la physiologie. Je n'entrerai point dans le détail de l'*Essai* de M. Bréal qui ne relève que de la critique érudite, mais je tâcherai, du

[1] *Essai de Sémantique*, 6, 7.
[2] *Essai de Sémantique*, 9.

moins, à en dégager le plan et à vous en montrer la belle ordonnance.

Il est divisé en trois parties dont chacune me semble offrir les faits les plus instructifs, les réflexions les plus intéressantes, les rapprochements les plus féconds sur le mécanisme du langage, et justifier pleinement cette pensée de M. Michel Bréal lui-même : « Pour qui sait l'interroger, le langage est plein de leçons, puisque, depuis tant de siècles, l'humanité y dépose les acquisitions de sa vie matérielle et morale. »

M. Bréal étudie d'abord les *lois intellectuelles du langage*, c'est-à-dire les divers modes de formation des moyens d'expression, dont il signale quatre principales : 1° La loi de *spécialité*, ou tendance à substituer des exposants indépendants et invariables aux exposants variables et assujettis, à remplacer, par exemple, les divers temps des conjugaisons par des auxiliaires, les différents cas des déclinaisons par des prépositions ou les formes complexes des comparatifs et des superlatifs par un mot unique (*magis*, plus) qui en assume les fonctions. Cette

loi, comme on le voit, n'est qu'une application du principe du moindre effort, par laquelle l'esprit tend à se faire comprendre avec la moindre difficulté possible ; 2° la loi de *répartition* ou inclination à donner à des mots, qui étaient ou devaient être presque synonymes, des sens assez différents pour ne pouvoir plus être employés indifféremment. Et M. Bréal estime que cette *répartition* étant plus ou moins intelligente, selon la culture intellectuelle d'un peuple, « à la synonymie, on reconnaît de quels objets la pensée d'une nation s'est surtout préoccupée » ; 3° la loi d'*irradiation* (ancienne loi d'*adaptation* de Ludwig), en vertu de laquelle des désinences prennent peu à peu le sens de mots auxquelles elles étaient associées et qu'elles n'avaient nullement par elles-mêmes. Rien de plus curieux, à l'appui de cette thèse, que l'histoire du suffixe péjoratif *âtre* que l'on trouve dans les mots *bellâtre*, *marâtre*, etc. Mais, ajoute M. Bréal, « l'*irradiation* peut, pour le linguiste, devenir une cause d'erreur, s'il s'obstine à vouloir trouver dans le mot l'énoncé textuel de ce qu'il dit à l'esprit ».

Et il cite plusieurs méprises de ceux qui veulent toujours expliquer les suffixes à l'aide d'un substantif ou d'un verbe; 4° l'*analogie* qui joue dans toutes les langues un rôle si considérable. Elle dérive aussi de la loi du moindre effort; car l'homme étant naturellement imitateur, « s'il y a quelque expression à inventer, a plus vite fait de la modeler sur un type existant que de s'astreindre à une création originale ». Mais si elle est une source de fécondité et de clarté, poussée trop loin, l'*analogie* risquerait de rendre une langue trop monotone et uniforme. M. Bréal proteste, en terminant cette première partie de son livre, contre cette fatalité qui, d'après certains philologues, assujettirait le développement du langage à la prépondérance des lois phoniques.

La seconde partie de l'*Essai de Sémantique* traite surtout de la signification des mots, c'est-à-dire de l'objet propre de la *Sémantique*.

Laissant de côté « les fluctuations du dehors » (guerre des partis, mélange des classes, luttes des intérêts et des opinions) pour n'étudier que les changements qui s'expliquent seulement

« par la nature même du langage », M. Michel Bréal pose ce principe fondamental de la *Sémantique :* Le langage ne traduisant jamais la pensée que d'une manière imparfaite, « l'expression est tantôt trop large et tantôt trop étroite » ; et pourtant nous restreignons ou étendons le sens des mots suivant les cas. Des faits de *restriction* M. Bréal cite cet exemple curieux du mot latin *species* (épices dans le langage commun), qui désigna d'abord, pour les droguistes du moyen âge, les quatre espèces de produits qu'ils vendaient. Il propose ensuite comme exemple d'un cas d'*élargissement* le mot *pecunia* qui, ayant signifié d'abord richesse en bétail (*pecus*, troupeau), a désigné d'une façon plus générale la richesse, de quelque nature qu'elle soit; et le mot *gain* qui, du sens primitif de récolte, a désigné le produit d'un travail quelconque.

Puis, ayant étudié la *métaphore* qui « crée des expressions nouvelles de façon subite » et naît en quelque manière de la vue instantanée d'une similitude entre deux objets, M. Bréal passe à la *polysémie*, ou formation des sens nouveaux d'un même mot. Enfin, le dernier

chapitre de cette seconde partie traite de cette intéressante et si délicate question que Platon discutait déjà dans le *Cratyle*, qui fut débattue en Grèce et à Rome tant qu'y florirent les écoles des grammairiens et qui, ce que l'on sait moins, occupa longtemps les écoles des brahmanes : Pour chaque chose, y a-t-il un nom qui tienne à sa nature même, ou la propriété du nom dérive-t-elle de la convention et du consentement des hommes ? M. Bréal croit que l'esprit humain, ne pouvant faire entrer toutes les notions qu'une chose suscite dans le mot qui la désigne, fait un tri parmi ces notions et, n'en retenant qu'une seule, crée ainsi un véritable signe.

Je ne m'étendrai point sur la dernière partie de l'essai de M. Bréal : *Comment s'est formée la syntaxe?* parce qu'elle me paraît se rapporter d'une manière moins directe à la *Sémantique*. Qu'il me suffise de dire qu'elle n'est ni moins agréable, ni moins documentée, ni moins instructive que les autres. Et cela est un grand éloge.

*
* *

Voici qu'en terminant je crains d'avoir gâté

et faussé par mon aride résumé le bel ouvrage de M. Michel Bréal. Car cet *Essai de Sémantique* est plus qu' « une simple introduction » à une science, c'est un vrai traité sur la matière où se reflètent dans leur harmonieux développement toutes les civilisations des peuples. Ai-je su dire seulement combien chaque page de ce livre attachant renseigne, instruit, invite à penser et passionne par endroits ? Vous ai-je donné du moins quelque goût de le lire et de le méditer ? Tandis que j'en tourne lentement les derniers feuillets, le feu laisse en mourant scintiller quelques derniers rubis dans les cendres de la cheminée. Dehors, la nuit s'est étendue sur les sillons blanchis. A l'horizon, la lune dresse la pointe fine et pâle de ses cornes et, dans le ciel semé d'étoiles, brillent d'une plus éclatante lumière les trois clous d'or du baudrier d'Orion. Et je songe avec cet exquis et doux Arsène Darmesteter, qui fut le biographe des mots[1], que le langage est né de la terre comme les pauvres hommes qui en sortent pour y rentrer un jour.

[1] *La Vie des mots.* 1 volume in-8, chez Delagrave.

ÉMILE POUVILLON

ÉMILE POUVILLON[1]

On est aujourd'hui rassasié de livres : chaque jour on en publie, à Paris seulement, une cinquantaine ; et plus on en lit, plus on s'aperçoit que « tout est dit » et que le champ de la littérature est bien limité. Cela surtout me semble vrai du roman. De l'un à l'autre, le style mis à part, — quand il y en a, — la différence n'est pas si grande en effet. Ce sont toujours les mêmes mœurs qui sont étudiées, les mêmes sentiments qui sont analysés, le même cadre souvent et, presque toujours, le même monde particulier, riche, oisif et perverti qu'on appelle « le monde » et qui, tout entier, évoluerait à l'aise dans un salon, ou même sur le seul sopha qu'Amanzeï se souvenait avoir été par la volonté de Brahma.

[1] Voir dans *Pastels et Figurines*, 1re série (chez Fontemoing), l'étude plus étendue que j'ai eu l'occasion d'écrire sur les romans d'Emile Pouvillon.

Les livres mêmes des plus habiles et des plus renommés de nos romanciers actuels, il semble qu'on les connaissait avant de les lire. On les parcourt cependant, du bout des cils, à cause de la « marque » et par curiosité, mais sans émotion aucune. Nous ne sommes plus comme don Quichotte qui croyait la vie aussi belle que les romans, et fit mille folies parce qu'il avait lu *Amadis de Gaule*. Et cela est fort heureux en ce sens que celui, qui s'aviserait de vivre dans la réalité comme un héros de roman contemporain, risquerait fort de vivre comme un coquin ou comme un niais. Le livre moderne n'est donc plus une œuvre de sorcellerie, comme les bons bouquins d'autrefois qu'on lisait le soir, au coin du feu, en tisonnant, et dont chaque feuillet tourné soulevait de nouveaux fantômes. Il ne l'est plus surtout pour l'innocent maniaque qui a consacré les quelques jours de sa vie transitoire au vain travail de la critique. Celui-là n'ouvre plus un livre qu'avec l'obsédant souci de savoir comment c'est fabriqué, comment ça se démonte et comment il fera sa « copie ». Croyez-m'en, je suis de la « partie ».

Or, une fois, tandis que l'on coupe avec une nonchalance résignée les pages de quelque œuvre nouvelle, on se sent « pris par les entrailles ». Le cœur bat plus rapidement, et l'on sourit dans le même temps que les yeux se mouillent un peu. Un charme caressant, ignoré et très doux vous enveloppe. Et pourtant, l'histoire que conte ce livre est peut-être une histoire très ancienne ; mais il vous semble l'entendre pour la première fois. Alors, on est moins pessimiste, on en veut moins à la littérature, on se fait plus sage, et l'on en revient à la saine et rassurante philosophie des premiers Eléates, disciples de Xénophane de Colophon, de Parménide et de Zénon, en songeant que tout, même l'art, se renouvelle dans le perpétuel écoulement des choses.

Cette grande joie du cœur et de l'esprit, je viens de l'éprouver à la lecture du *Vœu d'être chaste*[1], le dernier roman d'Émile Pouvillon. Et, à vrai dire, je l'ai sentie chaque fois que j'ai lu, et même relu, un livre de ce sage ; car je suis resté toujours l'ami de la petite *Césette*, le

[1] *Le Vœu d'être chaste*. 1 vol. Editions de la *Revue Blanche*.

compagnon de *l'Innocent*, l'hôte des *Antibel*, intéressé par *Mademoiselle Clémence* et un tantinet amoureux de la douce et jolie Thérèse Romée de *l'Image*. L'œuvre saine et gracieuse d'Émile Pouvillon apparaît comme un vaste coin de campagne, avec son fleuve luisant sous le rideau léger des peupliers et des saules et ses cheminées fumantes au loin dans la plaine. L'on y revient volontiers, de temps à autre, lorsqu'on est las des éternels romans de « mœurs parisiennes », comme l'on va, après dix longs mois de l'existence factice de Paris, vivre la seule vie vraiment enviable et bonne, la vie sereine des champs.

*
* *

Ce qu'il y a de plus aimable et de meilleur dans le talent d'Émile Pouvillon, il le faut attribuer, je crois, à l'éducation qu'il a reçue, au milieu où s'est écoulé son enfance et où il a continué de vivre. Car, sans exagérer l'influence des milieux, on peut tout même, en une cer-

taine mesure, « rattacher l'humeur des hommes et la couleur de leurs yeux, et celle surtout de leur esprit, non seulement aux races dont ils sortent, mais au sol qu'ils habitent et à l'air qu'ils respirent ». Il est né à Montauban, la patrie de Le Franc de Pompignan et de Léon Cladel. C'est là, sur les rives verdoyantes du Tarn aux eaux boueuses, au pied des gracieux coteaux du Tescou, sous la molle et tiède caresse du ciel méridional qui fait le cœur plus prompt et l'âme plus sensible, que ses yeux d'enfant s'ouvrirent d'abord à la beauté de l'immense Cybèle. Dès l'heure rougissante où l'aurore pointe derrière les taillis, il errait librement par les champs et les bois au seul gré de sa fantaisie, cueillant des mûres et des prunelles le long des haies, et ne s'arrêtant que pour voir les épis onduler sous la brise légère, les bêtes venir boire lentement à la vasque dans les « bordes », ou pour suivre du regard les libellules au fin corsage de brouillard voltigeant au-dessus des viviers. Sur les routes, il rencontrait des chemineaux, des rebouteux, des « j'teux de sort » et des « innocents » qui croient

à l'efficacité des lys d'eau pour guérir du mal d'amour. Puis il rentrait tard à Montauban, en suivant les chars aux roues pleines qui, la journée finie, ramènent les moissonneurs joyeux et chantants, dans la silencieuse majesté du soir. Ainsi les années s'écoulaient calmes et lentes, marquées seulement par le retour périodique des saisons et des labeurs rustiques.

Indocilis rerum, vicinæ nescius urbis,
Aspectu fruitur liberiore poli.
Frugibus alternis, non consule, computat annum;
Autumnum pomis, vers sibi flore notat[1].

Et voilà comment, de bonne heure, Pouvillon s'associa à l'éternelle tâche des *Travaux et des Jours*.

Son enfance fut pieuse. Il aimait s'éveiller le dimanche « dans les sonneries matinales de la messe première, si amusantes à écouter du lit, aussi légères que des rêves d'enfant ». Il aimait les cérémonies dans la vieille cathédrale, aux jours surtout où officiait « Sa Grandeur », parmi « les cierges plus brillants que des étoiles

[1] Claudien : *Le Vieillard de Vérone*.

et les ostensoirs plus fulgurants que des soleils », et les processions de Fête-Dieu par les dimanches ensoleillés de juin, à travers les rues drapées de linge blanc et enguirlandées de branchages et de roses. Et plus tard, comme tant d'autres, ses croyances l'ayant quitté, il transforma en jouissance d'art le parfum persistant de son christianisme évaporé. Je le soupçonne cependant d'avoir toujours été un peu païen, de croire que l'enfant Eros se cache encore dans les buissons d'aubépine et d'attacher pieusement, de temps en temps, des guirlandes de lierre et des tablettes votives au tronc noueux des chênes qu'habitent les divinités agrestes :

Fortunatus et ille deos qui novit agrestes,
Panaque, Sylvanumque senem, Nymphasque sorores.

Mais, un jour, il fallut quitter toute ces visions enchanteresses pour entrer au collège, car l'on ne peut muser toute sa vie, et l'on doit apprendre le latin et le grec pour être plus tard sous-préfet, receveur de l'enregistrement, notaire ou pharmacien. Mais le collège est un monde en petit, et c'est sur les bancs de la classe que

l'esprit de Pouvillon s'aiguisa à noter les mœurs, à saisir les traits et les ridicules de ceux qu'il peindrait plus tard. Il coudoya de jeunes hobereaux se destinant aux carrières « nobles » où l'on rencontre des chevaux : la caserne ou les haras, de petits bourgeois aisés rêvant de magistrature ou de barreau, et aussi des enfants de boutiquiers ou de demi-paysans, comme son Justin Ségol, travaillant dur pour devenir fonctionnaire et encaisser et composter tout le jour, derrière un guichet, au nom de l'État. Et j'imagine qu'il doit être le seul de sa classe à avoir « mal tourné ». C'est ainsi que par ses émotions, ses spectacles et son charme, le Quercy natal insinuait toute sa poésie en l'âme encore neuve d'Émile Pouvillon et formait, comme naturellement, sa sensibilité d'écrivain.

Émile Pouvillon est toujours demeuré fidèle à sa province : d'abord parce qu'il l'aime, et puis parce que la solitude lui est nécessaire pour nourrir ses douces et naïves imaginations. Il l'aime d'un amour filial, la vieille ville huguenote qui résista aux assauts de Louis XIII, il l'aime pour son histoire et pour sa beauté, il

l'aime à toute heure du jour et en toute saison, sous le soleil et sous la pluie. Ceux que nous aimons nous sont-ils moins chers dans leur tristesse que dans leur sourire? Il aime ses églises avec leurs clochers de briques roses, leurs clochetons, leurs tours et leurs campaniles, son vieil évêché au bord du Tarn, sa faculté protestante toute blanche par les après-midi d'été, les ormes et les platanes ombreux de son cours et son pont bossu d'où l'on voit, dans la frémissante indécision du soir, le soleil se coucher au-dessus de la cité enveloppée d'une fine poussière de brume, en de longues traînées de pourpre, d'émeraude, d'améthyste et d'or. La turlutaine des « voyages en lointain pays » ne l'a jamais pris. A peine si quinze jours par an, on rencontre sur les boulevards sa bonne figure de mathurin et ses doux yeux bleus de faune. Non, qu'il ne sache jouir de Paris; mais il aurait, comme Joachim du Bellay, « le mal du pays » :

Quand reverray-je hélas! de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverray-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup davantage?

Plus me plaist le séjour qu'on basty mes ayeux,
Que des palais romains le front audacieux ;
Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine[1].

Malgré ses excursions à Lourdes, à Argelès-Vieuzac et dans le Roussillon, il ne va jamais bien loin. Tantôt il erre du côté de Bruniquel ou de Saint-Antonin, au milieu des menthes d'une verdure toujours fraîche et sous les hauts peupliers qui bordent l'Aveyron. Tantôt il s'attarde aux confins du Rouergue, parmi les âpres entours du Moulin-Rompu de Nantuech, et se plaît à regarder brûler sous le soleil la causse d'Anglar. Et tantôt il explore les chemins de halage du canal du Midi, les plaines forestières de Montech et les solitudes rocheuses de Cordes-Tolosane. Et comme il a l'âme charmante et mobile d'un poète, sa fraîcheur d'impression est en harmonie avec l'éternelle jeunesse des choses, et la nature lui semble toujours « merveilleusement ondoyante et diverse », charmante.

Heureux, trois fois heureux, celui qui, en ce siècle, passe sa vie à soigner des fleurs et à

[1] *Les Regrets.*

écouter le souffle du vent dans les feuilles, et sait goûter encore les joies innocentes du vieillard de Tarente. Il est riche de richesses variées, et sa part est la bonne.

> At secura quies et nescia fallere vita,
> Dives opum variarum...

*
* *

Le goût des romans champêtres, tel que semblent l'avoir certains de nos contemporains, n'est pas chose tout à fait neuve dans l'histoire des littératures. On le trouve à toute époque de culture raffinée : chez les Grecs au temps de Théocrite et chez les Latins au temps de Virgile et de Pline le Jeune, chez les poètes de la Pléiade, à la fin du XVIIIe siècle avec Jean-Jacques, et au commencement du nôtre avec Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Lamartine, Michelet et « la mère Sand ». Le XIXe siècle finissant aura vu les romanciers se partager la France et chacun d'eux nous peindre sa province natale ou son pays d'élection. Ils ne décrivent plus « la

campagne » et ne peignent plus le « paysan », mais telle campagne et tel paysan, souvent fort différents entre eux. Ce sont : la Normandie de Flaubert, de Maupassant et de leur cadet Masson-Forestier ; la Lorraine d'André Theuriet ; les Cévennes de Ferdinand Fabre ; la Provence de Paul Arène et d'Alphonse Daudet ; la Bretagne d'Anatole Le Braz et de Charles Le Goffic ; l'Auvergne de Jean Ajalbert ; la Bresse de Gabriel Vicaire ; le Périgord d'Eugène Le Roy ; l'Anjou de René Bazin... Voilà de la vraie et bonne « décentralisation » et de l'excellent patriotisme. Il manquerait, en effet, quelque chose à la religion de la patrie, si elle ne mêlait à ses dogmes ces superstitions gracieuses qui donnent à tous les cultes le charme avec la vie. Autant je demeure insensible à ce patriotisme déclamatoire de réunion publique et de café-concert qui force si brutalement l'applaudissement de la foule, autant il me paraît quelque chose de convenu, de vide et de faux ; autant, lorsque je vois l'hémisphère d'un soleil en feu décliner lentement à l'horizon, derrière des collines indécises, au-dessus des champs paisibles et se réflé-

ter en un fleuve, dans la magie irradiée et pourtant mélancolique des soirs de septembre, je me sens pris d'une tendresse infinie pour cette terre maternelle où nous avons tous des attaches si fortes et si douces.

Et puis, si cela pouvait nous faire mieux saisir l'étroitesse et le factice des sujets courants, et nous déshabituer un peu de l'éternel « roman parisien » ! La province, un peu fermée, se montre volontiers à ceux qui la savent aimer. Or elle mérite d'être aimée pour tout ce qu'elle cache de vies laborieuses, obscures, silencieuses et souffrantes, qui valent bien la peine d'être interrogées, et aussi pour ses montagnes, ses vallées, ses bois, ses fleuves, ses rivages et ses plaines. Or, parmi toutes celles qui nous ont donné de la vie provinciale la représentation la plus fidèle, la moins convenue et la plus attrayante, l'œuvre d'Émile Pouvillon n'est pas la moins belle. Comme les paturages et les coteaux du pays de Garonne qu'elle célèbre, elle fleure délicieusement la marjolaine et le romarin.

ANDRÉ LEFÈVRE

ANDRÉ LEFÈVRE[1]

J'ai rarement senti un embarras pareil à celui que j'éprouve aujourd'hui avant de vous parler de l'œuvre de M. André Lefèvre. Sa richesse et sa diversité me déconcertent un peu. Sitôt que je la vois d'un côté, je l'aperçois d'un autre et je l'entrevois sous un troisième angle encore. Elle m'apparaît insaisissable dans son ensemble, comme ce vieux Protée vêtu d'azur et de nacre, qui habitait le fond du gouffre de Carpathos, et se dérobait par les mouvements sinueux de son corps à ceux qui le voulaient retenir pour l'interroger. Et je ne sais point encore si c'est du

[1] *La flûte de Pan. — La Vallée du Nil. — Les merveilles de l'Architecture. — La Lyre intime. — Les Parcs et les jardins. — Epopée terrestre. — Virgile et Kalidosa. — De la Nature des choses. — Lettres persanes. — Contes de Perrault. — Dialogues de Voltaire. — Diderot. — Etudes de Philologie et de Linguistique. — Les Races et les Langues. — L'Histoire. — La Grèce Antique. — La Religion. — Libre pensée. — Pensée nouvelle. — La philosophie. — Contre-poison, etc., etc.*

poète que je vous entretiendrai, ou de l'anthropologiste, ou de l'historien, ou du philologue, et du linguiste, ou du critique, ou du philosophe. Car M. André Lefèvre est tout cela; et son aimable et docte talent se varie à l'infini, comme les rives d'un fleuve depuis les joncs parmi lesquels il surgit, jusqu'aux grèves rocheuses où il rejoint l'Océan. S'il eût été moins philosophe et sage, il occuperait plusieurs sièges à l'Institut. Mais, « si Candide n'avait jamais quitté le château de Tunder-ten-Tronckh »... et « si le nez de Cléopâtre avait été plus long »...

Je voudrais bien ne pas vous montrer qu'une face de l'œuvre de M. André Lefèvre : mais, pour vous en donner un simple aperçu général, il me faudrait savoir tout ce que sait l'auteur de la *Grèce antique*, qui sait tout et... quelques autres choses encore. Or je n'ai point appris de Pangloss la « métaphysico-théologo-cosmolonigologie ». Au lieu donc de disséquer ses livres, en marge desquels j'écris ces réflexions d'une main abandonnée, essayons d'abord de connaître l'homme. Cela, peut-être, nous conduira, chemin faisant, à dire quelques mots de son œuvre.

*
* *

Sans le connaître autrement que par ses travaux, j'estimais M. André Lefèvre, et je l'aimais beaucoup, à cause de quelques lettres charmantes et pleines d'indulgence qu'il me fit la faveur de m'écrire, il y a quelques mois, et où il me traitait un peu en enfant. Mes vingt-cinq ans l'émerveillaient et l'amusaient, car il aime la vie; tandis que sa belle et studieuse vieillesse m'attirait et me charmait. Je l'ai vu cette semaine, pour la première fois, dans ce calme logis de la rue Hautefeuille où il coule des journées tranquilles et laborieuses, avec toute la finesse gracieuse d'un lettré et l'urbanité avenante d'un bourgeois de Paris au temps d'Hélvétius et de d'Alembert.

Je ne sais si le destin me ménage de nombreuses rencontres avec M. André Lefèvre; mais sa physionomie, du moins, restera dans ma mémoire. Je l'évoquerai souvent pour mon plaisir. Grand et robuste, il est vaste, éclatant et sonore. Il porte avec aisance, et même avec

quelque élégance, une sorte de longue lévite bleue dans laquelle il se drape comme en une toge, avec une innocente majesté. Et dans ce visage large et d'une beauté régulière, d'ou coulent les flots argentés d'une barbe aussi « fleurie » que celle de Charlemagne dans les poèmes de la Chevalerie, brillent deux yeux malins et très doux. J'ai goûté, une heure durant, le tour imprévu de son esprit caustique avec bonhomie et le charme de sa conversation abondante et fertile en savoureuses anecdotes. Et ce vieux savant, qui a beaucoup vu et beaucoup retenu, pourrait dire comme le pigeon du bonhomme La Fontaine :

> Mon voyage dépeint
> Vous sera d'un plaisir extrême.
> Je dirai : « J'étais là; telle chose m'advint. »
> Vous y croirez être vous-même.

Il faut avouer pourtant que la vie de M. André Lefèvre fut un peu moins aventureuse que celle de ce vagabond du grand air. Elle s'est passée tout entière « en son étude », comme disent les vieux conteurs; et l'histoire de ses ans, c'est l'histoire de ses livres. Il fait songer à quelque

Bénédictin de la congrégation des Blancs-Manteaux, contemporain de dom Deforis, qui serait entré en religion, non pour s'y acheminer vers les noces éternelles, mais afin de s'y livrer, dans la solitude peuplée de fantômes d'une riche bibliothèque, aux silencieuses orgies de la méditation. Cet athée, en effet, met en pratique la douce maxime du doux Thomas de Kempis : *Mane in cella tua... in angello cum libello.* Il est de la race du docteur Faust, et je voudrais que quelque artiste de grand talent — M. Paul Renouard, par exemple, — nous le montra assis à sa table, la pipe à la main et souriant au milieu des bouquins alignés.

M. André Lefèvre a écrit, comme j'ai dit, des livres de toutes sortes, dont aucun n'est indifférent. Le gros public ne saurait frôler ces doctes broussailles sans s'y égratigner quelque peu ; mais les connaisseurs et, parmi les curieux, ceux-là dont la foi est, — sinon dans la lettre, du moins dans l'esprit, — la même que celle de l'auteur de *Contre-poison*, y peuvent respirer plus d'une fleur parfumée et y goûter plus d'un fruit succulent.

Tâchons donc à dégager de certains ouvrages de M. André Lefèvre quelques traits principaux de sa physionomie intellectuelle.

*
* *

M. Lefèvre est, avant tout, matérialiste. Cette doctrine s'exhale de ses moindres écrits, et il peut répéter, après Molière :

Épicure me plaît et ses dogmes sont forts.

Nul donc, tant par ses études que par ses goûts, n'était mieux préparé que lui à traduire le poème de Lucrèce. Il a travaillé, dix longues années durant, à cette traduction du *de Natura rerum* que la *Société d'Éditions littéraires* a été fort bien inspirée de rééditer récemment.

« Pendant dix années de lutte — dit M. André Lefèvre — de douleurs nationales, mais aussi d'espérances — hélas! misérablement déçues — le grand poète romain a été mon réconfort, mon ami.

« Cette traduction est le fruit d'une intimité

passionnée et reconnaissante. Il n'y sera rien changé.

« Des *templa serena*, des calmes retraites où l'âge va me confiner, je souhaite — mais sans illusion — à cette ombre fidèle de Titus Lucretius Carus, bon retour au pays des vivants. »

La traduction de M. André Lefèvre est en vers, et elle est excellente. Elle nous rend la pensée du philosophe avec une plus scrupuleuse exactitude qu'aucune autre version en prose, et joint à ce mérite celui d'avoir restitué, en des vers ingénieusement ourdis, la saveur tantôt amère et tantôt douce du poète riant et austère à la fois de *la Nature des choses*. Et cela me conduit à dire un mot, en passant, de la traduction en vers. Elle était fort en honneur au XVIIe et au XVIIIe siècle. Boileau n'a guère fait autre chose, dans la plupart de ses *Satires* et dans son *Art poétique*, et Voltaire la recommande en plus d'un endroit. C'est pourquoi je ne doute point que si M. André Lefèvre eût été le contemporain de Mme de Sévigné, elle ne l'eût appelé *le Lucrèce françois*.

La langue plus ample et plus souple de nos

jours semble se prêter, mieux que toute autre, aux traductions poétiques. Nous les trouvons pourtant un peu désuètes et presque ridicules. La faute en est à l'abbé Delille, je crois, qui a fait de trop nombreux disciples. Pour bien et poétiquement traduire un auteur ancien, et surtout un écrivain tel que Lucrèce, abondant en termes imagés et — comme dit Sainte-Beuve — « plein de mots drus et spacieux », il faut le comprendre, en admettre la doctrine, en adopter l'esprit et, surtout, le sentir et l'aimer. C'est parce qu'ils aimaient leurs modèles que Leconte de Lisle a si bien rendu Homère; Lacroix, Juvénal et Sophocle ; Autran, Euripide; du Belloy, Térence ; M. André Lefèvre, Lucrèce; M. Ferdinand Hérold, *les Perses* d'Eschyle, et M. Pierre Quillard, *les Mimes* trop peu connus du grec Hérondas.

Ainsi que Lucrèce, M. André Lefèvre n'est pas seulement irréligieux, il est antireligieux. Comme Caton voulait détruire Carthage, il rêve de saper en ses fondements la citadelle superbe de la superstition.

Tantum relligio potuit suadere malorum.

M. André Lefèvre n'est pas mystique le moins du monde. Son dernier livre, *Contre-poison*, le prouve surabondamment. Il ne saurait jouir, en dilettante, comme un Anatole France ou un Jules Lemaître, de l'art et de l'ascétisme chrétiens. L'absolu lui paraît un non-sens, et il ne l'admet pas, même à l'état d'inconnaissable. Cela lui donne de l'assurance, il est vrai, mais le prive du plaisir pervers de blasphémer. Il ne trempera point ses lèvres dans cette coupe où burent Charles Baudelaire et Barbey d'Aurévilly. Et lorsqu'il ne bat point les dogmes en brèche par des arguments curieusement et ingénieusement agencés, il les crible des traits acérés de son esprit. M. André Lefèvre est en cela le vrai disciple de Voltaire et des encyclopédistes.

Il faut dire que *Contre-poison* ne s'adresse pas uniquement aux lettrés — qui y trouveront abondamment de quoi les satisfaire, — mais aux... autres aussi. M. André Lefèvre a voulu faire à la fois œuvre scientifique et populaire. Or la critique d'un Renan ne saurait remplir ce double but. Quelles pensées peut suggérer, par

exemple, à celui qui n'est que peu instruit, cette phrase de la *Vie de Jésus* : « Monte à la droite du Père, noble initiateur, *ta divinité est fondée* » ? La cinglante plaisanterie de Voltaire, au contraire, l'éclairera peut-être. Il y aurait, à ce propos, quelque étude intéressante à faire; où l'on montrerait comment, en un certain point, la critique de Voltaire et celle de Renan (qui fut assez juste pour « le patriarche de Ferney[1] ») se rencontrent. Peut-être la tenterai-je quelque jour.

Mais comment ai-je pu insinuer que M. André Lefèvre rejetait l'idéal, puisqu'il est poète? La seule réalité n'est-elle donc point l'illusion que chacun de nous porte en lui? Mme de Sévigné écrivait à sa fille : « Vous êtes une jolie païenne. » M. André Lefèvre n'est pas athée, il est un docte et aimable païen. Il me fait un peu songer à Lucien de Samosate qui invoquait des dieux auxquels il ne croyait pas et à cet honnête Gassendi, qui professait la théologie tout en étant impie. Et comment ne croirait-il

[1] « A cela, dit Renan en quelque endroit, la critique de Voltaire suffit. »

pas à l'Olympe, ce poète de *la Lyre intime* et de *la Flûte de Pan*, qui partage la table des dieux et le lit des déesses? Qu'il me suffise de dire, pour donner la mesure du talent poétique de M. André Lefèvre, que Sainte-Beuve, Théophile Gautier et M. Sully-Prudhomme l'ont placé au premier rang dans son art.

M. André Lefèvre goûte encore, en poète, cette puissante douceur de sentir revivre en soi les vieux âges. Il est archéologue. Ces vieilles pierres, témoins des joies, des souffrances et des désirs des hommes, dont nous devinons à peine le sens vulgaire, lui parlent un langage qu'il comprend. Quels secrets touchants n'ont-elles point confiés à cet ethnographe ? Comme on se prend à les aimer, ces vieux dieux champêtres des Latins et ces frustes divinités des Gaulois, quand c'est M. Lefèvre qui nous parle d'eux. O heureux, heureux mille fois, ceux pour qui les choses mortes des siècles évanouis n'ont que des paroles de vie et qui, sous la mousse qui voile des figures mutilées, retrouvent des symboles éternels !

*
* *

M. André Lefèvre nous a donné aussi, sous forme d'*entretiens sur l'évolution historique* une véritable histoire universelle. « Il n'y a rien de plus nécessaire, dit Bossuet, que de vous représenter distinctement, mais en raccourci, toute la suite des siècles. Cette manière d'histoire universelle est, à l'égard des histoires de chaque pays et de chaque peuple, ce qu'est une carte générale à l'égard des cartes particulières. » Mais vous entendez bien que M. André Lefèvre ne fait pas œuvre d'apologiste chrétien. Son histoire ressemble plutôt à l'*Essai sur les Mœurs* qu'au *Discours sur l'histoire universelle*. Dans l'histoire, il cherche l'évolution d'un genre animal dont les variantes, originelles ou hybrides, inégalement armées, inégalement adaptées aux milieux et aux circonstances, se sont plus ou moins lentement dirigées vers quelque stade, vers quelque régime où l'existence fût tolérable, en attendant mieux.

« A ce point de vue seul — dit M. André Lefèvre — l'histoire devient une science étroitement rattachée à la série naturelle, mais une science en marche à travers d'inextricables conflits de fatalités premières et de fatalités secondes, pleins de heurts et d'écarts et de recommencements. C'est pourquoi, à la dernière peut-être autant qu'à la première page, on hésite à qualifier de loi les résultantes toujours incertaines de causes indéfiniment variables [1]. »

Il serait fort intéressant de disputer et d'insister sur tous ces points. Mais je n'ai plus le temps de le faire. Et, pour une fois encore, j'aurai mérité ce reproche qu'adresse Perrin-Dandin à l'avocat de Citron :

> Il dit fort posément ce dont on n'a que faire
> Et court le grand galop quand il est à son fait.

[1] *L'Histoire.* — Au Lecteur : VII.

GASTON DESCHAMPS

GASTON DESCHAMPS[1]

Il se pourrait que notre époque, où fleurirent les œuvres d'un Sainte-Beuve, d'un Renan et d'un Taine, et qui vit s'épanouir tour à tour celles de la longue lignée de leurs disciples, portât plus tard, dans l'histoire des lettres, le nom de siècle de la critique. De nos jours, en effet, l'esprit d'investigation s'est heureusement insinué partout, en littérature comme en politique, en histoire comme en religion.

C'est que la critique, qui eût pour fondateurs Saint-Évremond, Bayle, Voltaire et Montesquieu, convient parfaitement à une société civilisée jusqu'à la lassitude, riche d'impressions et de souvenirs, curieuse et polie. Elle réclame plus

[1] *La Grèce d'aujourd'hui* (ouvrage couronné par l'Académie française). — *Sur les Routes d'Asie*. — *La Vie et les Livres* (5 vol.). — *Le Malaise de la Démocratie* chez Colin. — *Chemin fleuri*, roman, chez Calmann-Lévy. — *Marivaux*, chez Hachette.

de culture intellectuelle que n'en supposent généralement les autres formes littéraires; et, le dernier en date de tous les genres, elle finira peut-être par les absorber tous. Ne s'est-elle pas glissée déjà dans le roman? En outre — et suivant la manière dont on la conçoit — la critique peut être utile, soit à l'auteur qu'elle encourage ou morigène, soit au lecteur qu'elle avertit et, selon le mot de Renan, « empêche d'être dévoré par la superstition et la crédulité ». A moins qu'elle ne soit inutile à l'un et à l'autre, ce qui n'est pas impossible.

Ce que j'ai dit de la critique n'est point *pro Domo mea*, étant aussi peu critique que possible, et n'ayant d'autre mesure pour juger des livres que le plaisir très variable que j'y prends. Cela n'est ni formidable, ni héroïque, ni même glorieux, mais c'est tout ce que je puis. Or je me plais assez aux ouvrages de M. Gaston Deschamps. Voyons donc comment s'est formé son talent, les idées auxquelles il semble tenir davantage et ce que son œuvre critique a réellement de « pratique ».

*
* *

On a parfois outré, sous les auspices de Taine, l'influence que peuvent exercer sur l'esprit d'un écrivain les milieux divers où se sont écoulé son enfance et sa jeunesse. Elle est réelle pourtant; et M. Gaston Deschamps doit beaucoup à l'École normale et à l'École d'Athènes. Je m'empresse de dire que, n'ayant jamais fréquenté à la rue d'Ulm, je ne rends point à l'École normale ce culte de latrie que lui vouait Sarcey avec quelque ingénuité, et ne songe aucunement à nier que plusieurs, parmi les anciens normaliens, soient devenus des universitaires pédants, bourgeois, sans finesse, et sur lesquels le fameux « esprit » de l'École n'a pas eu grand'chose à faire pour les abêtir. Mais je me hâte d'ajouter aussitôt que je ne partage pas davantage les sentiments de quelques fabricants de feuilletons ou de couplets, qui vont criant : « L'École normale étouffe toute originalité et coupe les ailes au génie », comme si jamais ils avaient échappé beau le danger d'y entrer et que c'était l'appréhension seule d'un tel péril qui les avait empêchés d'avoir même un peu de talent.

De cette éducation, M. Deschamps a su retenir une connaissance approfondie des littératures anciennes et modernes, un goût sûr que la pratique quotidienne des livres n'a fait qu'affirmer, certain sentiment de la mesure et quelque horreur de la déclamation creuse qui sont, ce me semble, qualités assez appréciables, même chez un critique.

Puis, il a vécu en Grèce, la patrie par excellence de la beauté et de la bonté, puisque ses autochtones n'eurent jamais qu'un même mot pour désigner le beau et le bien. Devant les blanches statues debout sur les rives violettes de la mer phosphorescente, son esprit s'est ouvert à la beauté et son cœur s'est empli d'une nostalgique tendresse. Il a flâné sous les vieux portiques de l'Agora et vu, dans la splendeur dolente des soirs de Grèce, les ruines du Parthénon bleuir sous le couchant.

Sur son passage, les stèles mutilées ont jasé discrètement parmi les myrtes et les roses. Et il a entendu la voix silencieuse de ces vieilles pierres, maintenant envahies par la broussaille épineuse des lentisques, qui ouïrent jadis le

Discours pour la Couronne, les imprécations d'Eschine contre Timarque, les gémissements de *Prométhée enchaîné*, la plainte d'Œdipe et les adieux d'Iphigénie à la « douce lumière du jour ». Il a visité aussi ces villes d'Asie-Mineure : Éphèse, Pergame, Aphrodisias, Hiéropolis, Antioche, Laodicée, Clazomène et Milet, cités aux noms sonores, jadis aimées des citoyens libres, des orateurs et des premiers philosophes qui y connurent les lois des choses; et maintenant couchées dans un linceul de fleurs, sous la molle et tiède caresse du ciel oriental.

M. Gaston Deschamps est demeuré toujours fidèle à ses premières amours de la parfaite et divine Beauté. Il l'a célébrée dans *la Grèce d'aujourd'hui*, *Sur les Routes d'Asie* et dans ce délicat et frais roman *Chemin fleuri*, que je suis d'autant plus heureux de rappeler ici qu'il n'obtint pas, à son apparition, tout le succès qu'il méritait. Souvent aussi, à propos d'un livre d'épigraphie, à propos de tout et à propos de rien, sa pensée fuit loin de l'article hebdomadaire, vers la route ensoleillée d'Olympie.

*
* *

Une des idées favorites de M. Gaston Deschamps est que les livres n'ont vraiment d'intérêt qu'autant qu'ils reflètent ou analysent quelque chose de la vie réelle. C'est dire que, comme La Bruyère, il est de ceux pour qui « le monde matériel existe », et qu'il ne croit point, avec le Noël Servaise de MM. J.-H. Rosny[1], ou comme certains renchéris qui forment des cénacles à trois, à deux et même à un, que la littérature soit « le tout de l'homme ». Quelle triste vanité, en effet, de sacrifier la vie avec toutes les joies fugitives qu'elle procure et ce qui lui donne son prix véritable pour le seul plaisir d'écrire! Et M. Deschamps raille aussi l'indifférence et l'égoïsme raffiné de nos contemporains : « Ils vivraient au temps de Pepi Ier ou sous la dynastie des Tcheou, ils seraient les contemporains de la coupe de Preneste ou du sceau d'Abibal, qu'ils ne seraient pas plus étrangers à nos disputes et à nos querelles, à nos décep-

[1] *Le Termite*.

tions, à nos espérances et à nos chimères. Tandis que nous cherchons, dans l'univers vaste, une sécurité ou une certitude, ils se rencognent au clair obscur de leurs chambres, pour faire tinter le gentil cliquetis des chaînettes et des pendeloques. Au moment où la démocratie, de sa formidable poussée, menace de tout bousculer, ils combinent, sur des vases d'argile, le losange avec l'ove, et les palmettes avec le plumetis. Au moment où la France hésite sur la route à suivre et se demande avec angoisse où l'entraînent ses alliances inévitables, ils esquissent des symboles sur des tablettes de santal. Quand les lois sont en opposition avec les mœurs, lorsque l'antagonisme de l'individu et de la société lézarde le vieil édifice de nos institutions politiques, ces artistes solitaires continuent à égrener des gemmes, à enfiler des perles, à friseler des galbes de gobelet, à aiguiser des pointes de fibules, à inciser des jaspes ou des sardoines, à découper dans l'os ou dans le lapis-lazuli des élytres de scarabées. »

Il y a dix ans à peine que je récitais en classe ces vers de Boileau (un pion aussi celui-là,

n'est ce-pas ?), que j'ai encore la naïveté de trouver sensés :

> Que les vers ne soient pas votre éternel emploi,
> Cultivez vos amis, soyez hommes de foi,
> C'est peu d'être agréable et charmant dans un livre,
> Il faut savoir encore et converser et vivre.

Dans ses livres comme dans ses articles, M. Gaston Deschamps qui, d'ailleurs, n'a pas pour une once de scepticisme, ne se lasse point d'affirmer l'existence du « monde extérieur ». Et son ambition secrète serait, je crois, de restaurer une littérature d'action qui, tout en demeurant « littéraire », éclairerait et dirigerait « les couches profondes ». Aussi, est-ce avec une pieuse admiration qu'il cite volontiers cette année 1825, où Chateaubriand souffla l'enthousiasme par toute la France, tandis que M. de Villèle restait muet, et ce temps où Victor Hugo écrivait : « Ce serait une erreur presque coupable de l'homme de lettres, que de se croire au-dessus de l'intérêt général et des besoins nationaux, d'exempter son esprit de toute action sur ses contemporains et d'isoler sa vie égoïste de la grande vie du corps social. »

M. Gaston Deschamps développe et prouve très joliment tout cela. Et, bien qu'il le développe et prouve très joliment, il se pourrait qu'il eût raison tout de même.

*
* *

Il y aura tantôt sept ans que cet écrivain, apôtre de l'action, succéda, comme critique littéraire du *Temps*, à l'insouciant et délicieux philosophe de l'universelle contingence des choses. Avec ce charme qui n'appartient qu'à lui, M. Anatole France racontait « les aventures de son âme au milieu des chefs-d'œuvre ». Oncques ne dogmatisa-t-il, ni ne rendit d'arrêts. Et si, d'aventure, il employait la critique littéraire à critiquer des livres, il n'avait, pour en juger, d'autre toise que son plaisir raisonné. Et cela était exquis. Mais, sachant bien que « tout n'est que vanité », M. France ne s'est jamais fait, je crois, beaucoup d'illusions sur « l'utilité » de la critique. Tel n'est point l'avis de M. Gaston Deschamps. Comment donc a-t-il « utilisé » cette

autorité qui lui vient beaucoup moins de sa « situation » dans le journalisme que de son talent ?

Il a d'abord combattu la pornographie, c'est-à-dire cette tendance bourgeoise à rire de tout ce que la comédie de l'amour peut physiologiquement offrir de grotesque, ou à s'exciter en imagination par tous les détails facilement grossiers ou bas qu'emportent avec eux les rites de cette fonction. Cela, comme dit Pascal, « sort du mauvais fond de l'homme » ; ce qui n'empêche point certaines gens de dire : « C'est l'esprit français ». Vous m'objecterez le thème habituel des conteurs d'antan et le sujet presque unique de leurs plaisanteries. Mais le rire, que la reine de Navarre, Cholières et les aimables diseurs des *Cent Nouvelles nouvelles* provoquent encore aujourd'hui, sonne franc et clair, tandis que le plaisir que nous prenons aux revues et couplets modernes est peut-être un plaisir « d'encanaillement ». Et puis, de nos jours, ce n'est pas en latin qu'on « brave l'honnêteté », le plus souvent ce n'est pas même en français. Et puis, ne vous ai-je pas dit que M. Deschamps était

un idéaliste et qu'il avait habité la Hellade?

Ensuite, M. Gaston Deschamps s'est attaqué au dilettantisme, fruit délicieux de l'épicuréisme et du scepticisme, qui paralyse l'action et étiole la volonté. Il l'a fait élégamment, sans parti pris apparent, avec la bonne grâce qui convenait et tout l'esprit qui lui est habituel; c'est-à-dire autrement que M. l'abbé Félix Klein dans *Autour du Dilettantisme*.

Enfin, il s'est déclaré l'ennemi des « banqueroutistes », de ceux qui s'en vont par le monde, « dénonçant l'orgueil humain et vitupérant la vanité de l'effort séculaire par où les hommes essayent de s'affranchir. « Ils nient le progrès, dit-il, anathématisent la science et déclarent que la servitude est une condition meilleure que la liberté .» Jadis, dans les cités peureuses du moyen âge, « les Frères de la Croix » allaient brandissant des martinets et chantant :

Or, avant, entre nous tous frères,
Battons nos charognes bien fort.

« Mais nos flagellants nouveau jeu, ajoute M. Deschamps, ne flagellent que le prochain. Et

c'est depuis qu'ils ne croient plus à rien qu'ils veulent rétablir la foi. » Et, je ne sais trop pourquoi, ces incroyants qui « croient par raison sociale » me font songer à ces comparses d'opéra qui chantent à tue-tête : « Buvons, buvons », et qui ne boivent jamais, parce que leur coupe est en carton.

Quelles sont maintenant les « conclusions » de M. Gaston Deschamps et que souhaite-t-il à la littérature française du xxe siècle ? Il nous l'a dit lui-même en un récent article[1].

« Pourquoi ne reprendrait-on pas l'aventureux projet, tragiquement abandonné par Chénier ? Quel bienfaiteur, que celui qui ressusciterait, dans l'unité d'un poème, le dogme antique de l'eurythmie des choses ! Nous aurions ainsi le bréviaire de ce qu'il y a de meilleur et de plus élevé en nous. Notre âme, comme celle d'*Iphigénie en Tauride*, monterait « avec la flamme du sanctuaire, vers l'éther lumineux des immortels ». « L'Art égalé à l'univers, la Cité antique élargie jusqu'à pouvoir contenir des

[1] *Le Temps : la Vie littéraire.* — 12 novembre 1899.

acquêts du monde moderne, sans rien perdre de sa symétrie parfaite, quel rêve digne d'occuper l'ambition d'un homme et de répondre au vœu secret de tous ceux qui craignent de voir s'éclipser et défaillir dans l'affaissement des consciences la Raison et la Volonté ! Le divin est sur la terre. A nous de le chercher et de le reconquérir. Gœthe avait conçu le dessein de ciseler dans le plus précieux métal ce vase magnifique, afin d'y recueillir la pure substance où l'humanité nouvelle pourra puiser l'oubli de tous les maux. Le jour où resplendira cette merveille, il y aura de la joie aux cimes de l'Olympe, car le front calme de Pallas Athéna n'est pas si étroit qu'il ne puisse contenir toutes les idées ; son cœur cuirassé d'or et de pierres précieuses est accessible à toutes les émotions ; ses yeux clairs peuvent se fixer sur tous les points où la nature s'associe à cette pensée et où brillent, avec les multiples reflets du Réel, les innombrables rayons de l'Idéal. »

*
* *

C'est à dessein que j'ai rappelé certaines

pages de M. Gaston Deschamps, et afin de vous faire plus aisément sentir toute l'élégance correcte et gracieuse de son style imagé. Mieux que quiconque, l'auteur de *la Vie et les Livres* excelle dans le choix judicieux des mots et montre une prodigieuse habileté dans l'invention des épithètes. Oserais-je dire, maintenant, que M. Deschamps a le défaut de sa qualité, que parfois il abuse un peu des qualificatifs rares et des déterminatifs précieux, et qu'il se laisse trop facilement aller à « développer » ? Mais pourquoi donc gâterais-je mon plaisir par des remarques tatillonnes, dont M. Deschamps ne sera, je l'en assure, que le second à rire ?

ALFRED ROLL

ALFRED ROLL

J'ai passé, l'autre dimanche, un après-midi délicieux. Vous me croirez sans peine lorsque je vous aurai dit que c'était chez le peintre Roll, dans son atelier de la rue Alphonse-de-Neuville, où s'étalent en un beau désordre, qui est à coup sûr un effet de l'art, des pastels commencés, des toiles sans cesse retouchées et même des bustes ébauchés. Car, depuis qu'il a entrepris de sculpter lui-même le cadre de son dernier tableau officiel pour le musée de Versailles, M. Alfred Roll s'est, comme M. Gérôme, pris pour la sculpture d'une passion soudaine. Parmi ses amis et dans le nuage de la fumée des cigarettes, je l'ai revu tel qu'il s'est jadis peint lui-même : grand et robuste, les longs cheveux grisonnants et rebelles, l'œil pénétrant à la fois et doux, la bouche spirituelle et fine. D'une courtoisie réservée, il risque de laisser à qui le con-

naît peu l'impression d'un homme froid et silencieux. C'est un passionné au contraire, ainsi qu'il apparaît dans l'intimité. Et il n'en peut être autrement, car si le rôle du critique est d'être un sceptique et un dilettante, celui de l'artiste est d'être un homme de passion. On ne crée point sans elle, et la beauté artistique ou littéraire découle de la passion comme l'eau de sa source.

*
* *

M. Alfred Roll appartient à cette école réaliste dont Gustave Courbet fut le chef et dont le but était de réagir, par la peinture vraie de la société contemporaine, avec son esprit, son allure et sa physionomie propres, contre ce que le romantisme avait de négatif et de convenu. Son mot d'ordre eût pu être cette jolie pensée de Montaigne : « Si j'estois du mestier, je naturaliserois l'art autant comme ils artialisent la nature [1] ». Or l'éclosion des idées de Courbet

[1] *Les Essais*, III, V.

ayant coïncidé avec la poussée croissante de la démocratie, l'art réaliste devait, comme par la force des choses, y chercher son inspiration. Jadis on n'était peintre d'histoire qu'à la condition de draper et d'armer des Grecs et des Romains ; de même qu'en littérature, Racine ne prêtait qu'à des anciens des sentiments nobles et héroïques. Sauf dans des scènes de genre, d'ailleurs réputées inférieures, un peintre et un sculpteur n'osaient représenter une redingote, et le costume moderne était jugé antiartistique. Si de tels préjugés se fussent prolongés, notre époque eût risqué de disparaître sans laisser la marque de son pittoresque; et il n'a pas fallu moins que le talent d'un Dalou pour guérir le public d'une erreur si préjudiciable. Mais si M. Alfred Roll a accepté la théorie générale des réalistes, il a su, du moins, la débarrasser des bravades, des excentricités et des déclamations de ses promoteurs. Il est peut-être le plus fidèle peintre d'histoire et de mœurs de la société contemporaine.

Je crois en effet que peu de toiles renferment pour la postérité un plus précieux ensemble de

documents que la *Fête populaire du 14 juillet 1888*, *Le Centenaire de 1789*, *La Grève des mineurs* et *Le Travail*. Les deux premières traduisent avec une vérité, bien des fois reprochée à l'artiste, l'ivresse du peuple de Paris un jour de fête nationale et son élan à sanctionner, après un siècle, le régime issu du Serment du Jeu de Paume. Elles sont le plus grand effort qu'un peintre ait tenté depuis le *Sacre* de David. Quant aux deux autres, qui incarnent l'ordre social de notre fin de siècle, elles sont humaines et vraies, sans amertume ni emphase. On doit regretter qu'elles ne soient point au Luxembourg, à côté de *la Marche en avant*, d'où elles auraient un jour passé au Louvre.

*
* *

Et ce puissant artiste, peintre des aspirations et des réalités de son temps, qui sait suggérer plus d'idées encore qu'il ne présente de faits, a aussi la grâce légère et le sourire charmant.

Le même pinceau qui a représenté l'inondation qui noie une contrée, la grève qui affame une population, la marche en avant d'une armée, a peint ces délicieuses scènes de genre : *Enfant et Taureau*, *Manda Lamétrie*, *En Été*, *Baigneuse*.

C'est un poète aussi et délicieux comme Ovide ou Musset lorsqu'il nous ramène à cette époque de l'âge d'or,

. . . . . Où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux ;
Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère,
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux.

A travers un bois touffu, il fait chevaucher toute nue une blonde et jeune chasseresse. Ses chiens s'excitent de ses clameurs et son cheval qu'elle presse fiévreusement entre ses cuisses, fait, en traversant les clairières, claquer ses sabots dans le lointain des fourrés. Puis, apparaît le vieux Silène au ventre plissé, monté sur un âne et sa tête bestiale et joufflue couronnée de pampres. Des bacchantes, ivres comme lui de raisins, l'entourent aussitôt d'une ronde échevelée, roulant à terre et se relevant avec des éclats

de rire, l'excitent de leur frénésie. Jordaëns eût adoré cette *Fête de Silène* avec son débridé d'action et son intensité de couleur ; Rembrandt en eût aimé la manière grasse et l'opulence des formes. La virtuosité de M. Roll s'affirme encore dans ces *Joies de la vie* où des femmes nues se roulent sur le gazon tandis que, derrière un féerique buisson de roses, des musiciens tirent de leurs instruments des sons enchanteurs et que l'on s'embrasse et l'on s'aime dans les taillis.

Comme tous les peintres soucieux de vérité, comme son maître M. Léon Bonnat, M. Alfred Roll a fait « du portrait ». Il faut rappeler ceux de Jules Simon, de M. Yves Guyot, de Mme Jane Hading, de M. Octave Gréard, de Georges Bertrand et du paysagiste Damoye. Il y a, comme dans tous les genres où s'est exercé son talent merveilleusement varié, acquis une maîtrise incontestée.

*
* *

M. Roll aura donc, dans sa belle carrière, réalisé

pleinement et avec des facultés supérieures le programme de Gustave Courbet : « Traduire les pensées, les mœurs, l'aspect de son temps selon son appréciation, être non seulement un peintre, mais encore un homme ; en un mot, faire de l'art vivant. »

CHARLES LETOURNEAU

CHARLES LETOURNEAU

J'ai visité cette semaine, dans ce vieux et vénérable bâtiment de la rue de l'École-de-Médecine qui abrite tant de savantes et précieuses collections, le Musée de l'École d'Anthropologie. Et dans la docte compagnie de M. d'Ault du Mesnil, qui m'en a fait si gracieusement les honneurs, j'ai appris beaucoup de choses. Je ne vous célerai point cependant que je n'ai pas apporté à cette visite le même enthousiasme qu'au Musée du Louvre, et que je n'ai pas ressenti devant le crâne moulé du *Pithecanthropus erectus* de Java les mêmes émotions que devant la « Joconde » ou le « Philosophe en méditation ». C'est que j'errais dans ces salles, — toutes meublées de débris d'ours des cavernes, d'anthropoïdes et de têtes de Néo-Hébridais marinant dans de l'alcool, — un peu

comme ces deux bons Espagnols venus du fond de l'Ibérie pour voir Tive-Live, et qui « cherchaient dans Rome autre chose que Rome même ». J'étais curieux, en effet, de rencontrer M. Charles Letourneau, et je suis loin de regretter ma curiosité.

M. Letourneau est professeur à l'École d'anthropologie, fondée en 1876 par Broca aidé de généreux donateurs, et reconnue d'utilité publique par une loi du 22 mai 1889. Élevée sous le vocable de la science et de la pensée libre, l'École ne s'est jamais départie de l'esprit de son institut et n'a cessé de prospérer. Le nombre des chaires s'y élève actuellement à onze et l'on y enseigne les sciences nombreuses et diverses que l'anthropologie met à contribution. Notre savant ami M. Georges Hervé, qui fit, en collaboration avec le regretté Abel Hovelacque, un si remarquable *Traité d'anthropologie*, y professe l'ethnologie ; M. André Lefèvre, l'ethonographie et la linguistique ; M. Mathias Duval, l'anthropogénie et l'embryologie ; M. Shrader, l'anthropologie géographique ; et M. Capitan, l'anthropologie zathologique.

Comme Cabanis, philosophe et médecin,

M. Letourneau étudie l'Histoire des Civilisations. Son œuvre est considérable, et chacun de ses livres est à ce point nourri de faits, d'hypothèses de dissertations et de diatribes, que je désespère de donner de sa physionomie scientifique une idée complète.

Aussi ne parlerai-je, aujourd'hui, que de son ouvrage de début : la *Physiologie des Passions*, où s'accusent nettement déjà ses tendances philosophiques, et de l'un des derniers volumes qu'il ait publiés : *l'Évolution religieuse*.

*

L'idée générale qui ressort de chacun des livres de M. Charles Letourneau et l'a guidé dans tous ses travaux, est celle de l'évolution. L'évolutionisme est, en effet, la dernière et plus parfaite forme du matérialisme, encore qu'aussi vieux que la philosophie elle-même avec laquelle il est né. Démocrite et les Atomistes

avaient d'abord soutenu que tout arrive nécessairement et nié les causes finales ; les sophistes avaient fait aboutir le matérialisme au sensualisme de Protagoras, et Aristippe de Cyrène avait établi la morale matérialiste, quand parut Épicure. Le premier, il systématisa la théorie et de cette manière dont Lucrèce l'a exposée dans *De Natura Rerum*. Beaucoup plus tard, Bacon, Hobbes, Gassendi, Lamettrie, présentèrent tour à tour des aspects nouveaux du matérialisme, jusqu'au jour où Lamarck et Darwin, continués et expliqués par Herbert Spencer, lancèrent pour la première fois dans le monde scientifique l'idée systématisée de l'évolution progressive. C'est à cette vive lumière que M. Letourneau a écrit l'*Évolution du mariage et de la famille*, l'*Évolution de la propriété*, l'*Évolution politique*, l'*Évolution juridique*, l'*Évolution de la morale* et l'*Évolution religieuse*. Prises dans leur ensemble, ces six monographies, que l'on pourrait intituler *Évolution des sociétés*, forment un traité complet d'ethnographie sociologique.

Dans sa *Physiologie des Passions*, qu'il serait

intéressant de comparer au *Traité des Passions* de Descartes, M. Letourneau a tenté de « jalonner la route que suivent l'individu et les sociétés pour s'élever de l'état bestial à l'état vraiment humain ». Il nous montre comment le genre humain parcourt les mêmes étapes que l'individu qui, d'abord, étant purement végétatif, passe successivement par les phases nutritive et sensitive, pour s'épanouir enfin dans les phases affective et intelligente. « L'Australien et Newton, dit-il, voilà les deux extrêmes entre lesquels la tourbe humaine s'échelonne individuellement et socialement [1] ». Ceci posé, il fait voir clairement que les désirs passionnés se groupent suivant une série analogue à celle des besoins, et qu'à chaque groupe de tendances organiques correspond un groupe d'impressions de peine ou de plaisir. Aussi, trouve-t-on chez l'homme complet des impressions nutritives, sensitives, affectives et intellectuelles. Lorsque les premières prennent sur l'homme un pouvoir despotique, elles le changent en bête, comme la Circé de la

[1] *Physiologie des Passions*, p. 369.

fable; la prépondérance des secondes, au contraire, en fait un amant de l'art et de la science.

Mais les impressions jaillissant nécessairement des désirs, M. Letourneau aborde le problème du libre-arbitre et se demande si le désir diffère essentiellement de la volonté. Comme tous les philosophes matérialistes, il est très nettement déterministe. Il pense avec Gall que tout prouve que « dans tous les états de la société humaine, on n'a supposé d'autre liberté que celle de pouvoir être déterminée et de se déterminer soi-même par les motifs les plus puissants » ; et avec Spinosa que cette liberté que les hommes se flattent tant de posséder ne consiste point en autre chose que dans l'ignorance des causes qui les font agir. *Hæc humana libertas, quam homines se habere jactant in hoc solum consistit : causarum de quibus determinantur ignari.* Mais l'argument contre la liberté auquel M. Letourneau semble tenir davantage, est celui tiré du principe de la conservation de la force en mécanique rationnelle. Et, « pour achever de battre en brèche la forte-

resse gothique du libre-arbitre », il s'adresse à la crâniologie et à l'anthropologie.

M. Letourneau étudie ensuite chaque groupe distinct de passions, et comment chacune d'elles se termine ou se transforme, suivant les cas, en folie ou en extase mystique ou métaphysique.

*
* *

« De tous les grands sujets sociologiques, dit M. Charles Letourneau, il n'en est aucun qui soit plus justiciable de la méthode comparative que la religion. » Aussi, est-ce guidé par elle qu'il examine successivement les mythologies diverses des races noire, jaune et blanche et montre comment les grandes religions sont simplement l'épanouissement des petites, de ces « gros fétichismes » dont les exégètes se sont peu occupés jusqu'ici. Car les unes et les autres ont germé dans le sol commun de ce que Tylor a nommé l' « animisme », c'est-à-dire de cette illusion primaire qui porte

l'homme à prêter à tels objets ou êtres du monde ambiant sa volonté, ses sentiments, ses idées. C'est pourquoi Aristote avait défini l'homme « un animal religieux ».

Ne pouvant le faire que très imparfaitement en si peu de lignes, je ne prétends point résumer ici le livre de M. Letourneau, inévitable pour tous ceux qu'intéressent les choses religieuses. Je noterai seulement dans quelle tendance d'esprit il est écrit. D'abord, et je crois que vous vous en doutiez quelque peu, M. Letourneau n'est pas religieux. Il est même antireligieux, ce qui n'est pas du tout la même chose que d'être anticlérical, et ce qui d'ailleurs ne l'empêche pas d'être anticlérical par-dessus le marché. De son *Évolution des Religions* il ne se dégage pas ce parfum de scepticisme indulgent et de pieuse hétérodoxie qu'exhale l'*Histoire des Origines du Christianisme* d'Ernest Renan. M. Letourneau n'éprouve, en aucune manière, ce sentiment de « piété sans la foi » que j'ai tenté de définir jadis à propos de MM. Anatole France et Maurice Bouchor et qui n'est, à tout prendre, qu'un raffinement d'impiété.

Son athéïsme n'a rien de commun non plus avec le « libertinage » de la société du Temple et du chevalier de Méret, en lequel d'ailleurs entrait beaucoup plus de forfanterie que de conviction vraie. Il tente plutôt, comme Lucrèce dans le *De natura rerum*, de rassurer les hommes contre les fictions effrayantes ou puériles que les poètes ont répandues dans le monde :

Vatum terriloquis dictis...
Relligionibus atque minis obsistere vatum.

Et, de même que le poète latin, il fait le dénombrement des maux enfantés toujours par la superstition.

Tantum relligio potuit suadere malorum !

Ce qui me gâte les livres de M. Charles Letourneau, imbibés, comme j'ai dit, de la haute doctrine de Lucrèce, c'est qu'ils ne sont pas toujours exempts du matérialisme et de l'anticléricalisme de M. Homais. Le sectaire y perce à chaque page, et l'on a comme une impression fâcheuse — (ceux-là surtout qui, sans être les esclaves d'aucune religion positive, montrent à l'égard de toutes une tolérance faite de respect et d'indiffé-

rence) — que ces livres sont écrits avec le souci constant d' « embêter les curés ». Ainsi Bouvard et Pécuchet disséquaient leur bonhomme Auzoux pour coller » l'abbé Jeufroy[1].

« Prétendent-ils nous avoir bien réjoui, dit Pascal, de nous dire qu'ils tiennent que notre âme n'est qu'un peu de vent et de fumée, et encore de nous le dire d'un ton de voix fier et content? Est-ce donc une chose à dire gaîment? et n'est-ce pas une chose à dire tristement, au contraire, comme la chose du monde la plus triste? »

*
* *

« Quand on a repoussé les dogmes de la théologie morale, dit M. Anatole France, comme nous l'avons fait presque tous en cet âge de science et de liberté intellectuelle, il ne reste plus aucun moyen de savoir pourquoi on est sur ce monde et ce qu'on y est venu faire. » Je crois me souvenir qu'Herbert Spencer expose à peu près la même idée, au début de ses *Pre-*

[1] *Bouvard et Pécuchet* : 76.

miers Principes. Et de vrai, nous sommes, « en cette machine ronde », presque ignorants encore de nos origines comme de nos destinées. Jouets changeants et mobiles dans l'universelle illusion, nous allons, poussés par une force inconnue, vers un but ignoré, comme ce pollen fécond des fleurs que le souffle tiède d'avril porte de corolle en corolle. Que savons-nous de l'univers, de notre petite planète et de nous-mêmes? Peu de chose évidemment, en comparaison de ce qui nous reste à savoir. D'autres viendront indéfiniment après nous qui en sauront davantage, jusqu'aux jours lointains où ils n'ignoreront plus rien. Alors, sûrs de toutes choses et ne désirant plus aucun bien, ils seront semblables à la divinité ; c'est dire qu'ils n'existeront plus. Le soleil se sera éteint, le dernier souffle humain se sera exhalé de la dernière poitrine humaine, et la terre glacée roulera dans les espaces infinis et silencieux. Ne souhaitons donc pas de connaître trop de mystères, et vénérons le « spectre de la caverne », comme Bacon appelle le principe de notre éternelle ignorance. Elle est la condition du bonheur et de l'existence même.

Mais ces temps ne sont point proches, et nous sommes ainsi faits que jamais nous ne nous lassons de savoir et de comprendre. Sachons donc gré aux savants qui, comme M. Charles Letourneau, ont tenté de soulever un peu le voile du mystère et d'éclairer de la lumière de leur science un coin obscur de l'horizon, quand même ils n'auraient pas réussi.

GEORGES DE PORTO-RICHE

GEORGES DE PORTO-RICHE

Un profil d'une pureté et d'une finesse exquises, qu'on croirait ciselé patiemment, par quelque habile ouvrier, en l'or précieux d'une médaille d'Agrigente ou de Syracuse. Une longue chevelure éparse, une bouche aux lèvres minces, dont le sourire est sans gaiété, et des yeux voilés, très timides et très doux. On devine un homme né avec une nature aimante et une sensibilité affinée que la vie a froissées, parce qu'elle était impuissante à les satisfaire pleinement, un poète auquel un continuel repliement sur soi a fait chérir sa souffrance même et un philosophe que l'esprit d'analyse a rendu singulièrement bon, patient, résigné et indulgent, mais incurablement triste, incapable de bonheur[1], défiant de la vie pour

[1] *Bonheur Manqué*. — *Carnet d'un Amoureux*. Chez Ollendorff.

l'avoir trop adorée et trop étudiée. *Spe lentus, timidus futuri.*

Le destin, pourtant, ne lui aura pas été plus dur qu'à tant d'autres. Mais il le fit poète ; et en l'initiant à des joies que les autres hommes ignorent, il lui révéla aussi des douleurs qu'ils ne soupçonnent point. Le chagrin n'est-il pas toujours à la mesure du cœur qui l'éprouve?

Plus l'âme est grande, plus l'ennui est grand.

C'est pourquoi il a senti et rendu mieux que quiconque cet *aliquid amari* qui surgit de la source même de toute joie humaine et cet infini tourment d'aimer.

Pour la majeure partie du public, M. Georges de Porto-Riche est à peu près ce que Ponthus de Tyard est pour les collégiens de rhétorique : un nom sonore et mystérieux. Mais son œuvre ne réserve point au lecteur la même déception que les *Erreurs amoureuses* de poète de la Pléiade Pour les âmes « amoureuses d'aimer » et celles que l'amour a meurtries à jamais, comme pour les lettrés et tous ceux qui goûtent l'observation pénétrante du cœur, la peinture vraie

des sentiments les plus humains et qui nous touchent du plus proche, en une forme poétique et précise, gracieuse et simple, M. Georges de Porto-Riche reste l'un des plus tendres, des plus voluptueux et des plus délicats parmi les écrivains de notre temps. Ce gentilhomme de lettres a signé de son nom fastueux la plus originale peut-être et, à coup sûr, l'une des plus belles comédies du théâtre contemporain : *Amoureuse*.

*
* *

M. Georges de Porto-Riche vient de recueillir en gerbe, comme après une riche moisson, les pièces diverses de son œuvre dramatique. Il a donné à ce volume le seul titre qui lui pouvait convenir parfaitement : *Théâtre d'Amour*[1]. Car l'auteur du *Passé* ne croit pas, avec Corneille, que l'amour soit « une passion trop chargée de faiblesse pour être la dominante au théâtre ».

[1] *Théâtre d'Amour* (*La Chance de Françoise*, *L'Infidèle*, *Amoureuse*, *Le Passé*). 1 vol., chez Ollendorff.

Ce sont ces « faiblesses », au contraire, qui font tout le ressort de ses comédies. Il y traîne tout le long un bout de la ceinture parfumée de Vénus ; et j'imagine que l'enfant Eros a secoué plus d'une fois, au-dessus de la table ancienne où travaille M. de Porto-Riche, la poussière humide qu'avait laissée sur ses ailes d'azur la rosée du matin. *Théâtre d'Amour* est comme la paraphrase de ce chœur lumineux qui déroule sa suave mélopée au milieu de l'action violente d'*Antigone*, le chœur des vieillards Thébains : « Invincible Amour, ô toi qui fonds sur les riches maisons, qui reposes sur les joues délicates de la jeune fille, qui passes les mers et visites les étables, aucun des immortels ne peut te fuir, ni aucun des hommes qui vivent peu de jours, et qui te possède est en délire. »

La première originalité de M. Georges de Porto-Riche est d'avoir (chose presque inouïe dans le théâtre contemporain) créé des types de maris intelligents, pas ridicules, aimés de leurs femmes légitimes et les aimant, non comme elles le voudraient, il est vrai, mais enfin les aimant. Et si, d'aventure, il y en a un « autre »

dans le ménage, c'est lui « le moins heureux des trois ».

Nul aussi n'a mieux su dégager cet égoïsme qui fait le fond même de l'amour. « Si l'on croit aimer sa maîtresse pour l'amour d'elle, — disait La Rochefoucauld, — on se trompe bien. » Pour celui qui aime, l'être aimé est tout; mais il veut, en retour, être tout pour l'être aimé. Obsédé, il faut qu'il obséde à son tour. On n'aime que pour être aimé et pour en jouir. Si cette égalité d'amour ne se rencontre pas souvent dans la vie, on la trouve par contre dans le roman et au théâtre : chez *Théagène* et *Chariclée*, *Roméo et Juliette*, *Manon* et *des Grieux*, *Armand Duval* et la *Dame aux Camélias*. Mais si, quelque jour, ce bel équilibre est rompu, si l'un des deux amants aime moins, — ou semble seulement aimer moins que l'autre, — l'amour devient une souffrance pour celui qui n'est plus tant aimé et un tourment pour celui qui juge alors l'être trop. C'est le cas d'*Adolphe* et d'*Ellénore*. A ce moment, la fureur égoïste de celui qui, donnant toujours, ne reçoit plus en une égale proportion, peut

s'exaspérer jusqu'à la jalousie féroce et à tous les « mauvais désirs ». Comme il est juste le mot de La Bruyère : « L'on veut faire tout le bonheur et, si cela ne se peut, tout le malheur de ce qu'on aime ». Et n'y a-t-il pas aussi quelque vérité dans la petite chanson de *Carmen ?*

Si tu ne m'aimes pas, je t'aime,
Et si je t'aime, prends garde à toi!

Rien, en effet, n'est plus éloigné de l'amour que la charité, et rien n'en est plus rapproché que la haine.

Cette inégalité sentimentale, M. de Porto-Riche nous la montre dans *Amoureuse* avec autant de clarté que d'acuité et d'âpreté. Germaine Fériaud est le jouet de son amour égoïste. Depuis huit ans qu'elle est mariée, elle adore son mari comme au premier jour, furetant sans cesse autour de lui, épiant ses entrées et ses sorties, venant l'embrasser pendant qu'il travaille et mendier ses câlineries.

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Lui, au contraire, médecin intelligent, pas

très jeune, peu passionné, ancien « homme à femmes » qui, passé la trentaine, a compris qu'on avait vraiment autre chose à faire en ce monde que l'amour et dont la science est désormais « la nouvelle idole », ne s'est marié que pour être tranquille et délivré de l'amour. Mais ce que ce malheureux désertait, il le retrouve à son foyer. Et, fatalement, bien qu'il aime sa femme, il l'aime beaucoup moins qu'il n'en est aimé. Pour une futilité, l'équilibre se rompt ouvertement. Une querelle s'engage, puis s'envenime, et des paroles irréparables sont prononcées. Étienne Fériaud dit à Germaine qu'il ne l'aime pas, ne l'a jamais aimée, et qu'à son amour égoïste et oppressif il préférerait encore son infidélité. Elle le trompe donc, un peu par dépit et beaucoup parce que, l'aimant toujours, elle veut le faire souffrir. Mais lui, depuis qu'il vit séparé de sa femme, la regrette. A sa liberté présente, il préfère son supplice passé. Et c'est la pitié qui, les envahissant tous deux, les sauve. Ils se pardonnent mutuellement et s'aimeront mieux désormais, puisqu'ils auront souffert l'un par l'autre.

La situation est à peu près la même dans *La Chance de Françoise*, mais moins tragique. Marcel Desroches aime sa femme parce qu'elle est jolie, intelligente et qu'elle l'adore; mais il ne l'aime pas assez pour éviter de la faire souffrir. Et pourtant, s'il est incapable de lui épargner des motifs de souffrance, il ne peut la voir souffrir. La quiétude de sa femme est nécessaire à cet égoïste abominable et charmant. Quant à Françoise, si passionnée, si tendre, si énergique, si résignée et si confiante en son amour, elle est exquise. Elle sait qu'à force de l'aimer, elle finira par reprendre tout à fait son délicieux coquin de mari. Elle escompte sur la chance, *la Chance de Françoise*, qui n'est que la puissance de l'amour[1].

La tendresse sentimentale et la pitié que l'expérience et l'esprit ont affinées, telles sont les deux muses de M. Georges de Porto-Riche.

*
* *

Ce que j'ai dit de l'égoïsme foncier de l'amour

[1] Il ne pouvait être dans mon dessein de redire ici la fable de chacune des pièces de M. de Porto-Riche. Parmi ceux qu'intéressent les choses de lettres, il n'est personne qui ne les connaisse et les goûte.

à propos de Germaine et de Françoise, j'aurais pu le dire presque aussi facilement à propos de Dominique (*le Passé*) ou de Vanina (*l'Infidèle*). Car le *Théâtre d'Amour* de M. de Porto-Riche est d'une vérité la plus humaine que je sache. On a dit des classiques, qu'ils étudiaient surtout l'homme en général, l'homme de tous les temps, et qu'ils se souciaient assez peu de « couleur locale ». En ce sens, l'auteur d'*Amoureuse* est un classique. Ses comédies, en effet, n'en seraient pas moins vraies si leurs héros, au lieu d'être des médecins, des artistes, des mondaines ou des bourgeoises de notre temps, étaient des brunisseuses de faubourg et des ouvriers ajusteurs, ou encore des rois et des reines de l'antiquité, avec des noms latins ou tirés du grec. Et la même remarque ne se pourrait-elle pas appliquer à l'auteur d'*Andromaque ?*

Cet observateur minutieux et franc des sentiments humains est encore un excellent écrivain et un vrai poète. Sa langue est saine et sobre, ses images gracieuses et lucides, son style facile, coloré et d'une élégante simplicité.

Si donc il fallait trouver à M. Georges de

Porto-Riche des ancêtres dans l'histoire de notre littérature, c'est, me semble-t-il, au Musset des *Comédies et proverbes* et à notre doux Jean Racine qu'on devrait songer.

CONSTANT COQUELIN

CONSTANT COQUELIN

L'un de ces matins de la nouvelle année, j'ai repris le chemin de la demeure de M. Constant Coquelin, peu accessible aux interwievs de réclame, mais toujours largement ouverte aux amitiés fidèles.

C'est rue de Presbourg, entre l'avenue des Champs-Elysées et la place de l'Étoile. L'endroit est peut-être le plus agréable de Paris. Des fenêtres du cabinet de travail, sur lesquelles le vent glacé d'hiver cristallise la neige en de fines étoiles de givre, l'on voit, terminant l'avenue splendide des Champs-Élysées, l'arche colossale et majestueuse.

Cette habitation doit être délicieuse au printemps, lorsque la brise y vient des campagnes lointaines, encore chargée des parfums du Bois. Alors la vie élégante bat en ce quartier d'un mouvement vif. C'est là que, comme dit La

Bruyère[1], « l'on s'attend au passage réciproquement dans une promenade publique, l'on y passe en revue l'un devant l'autre : carrosses, chevaux, livrées, armoiries... ». En été, lorsque le soleil rouge du couchant auréole l'Arc de Triomphe, à cette heure où,

> ... triviale, errante et vagabonde,
> Entre ses quatre pieds toute la ville abonde,
> Comme une fourmilière au pied d'un éléphant,

l'on voit des voitures fuyantes, emportant des couples heureux, dans la poussière dorée du soir. Alors il vous souvient de l'admirable page de Maupassant dans *Bel Ami*. Et M. Coquelin, qui est un artiste, n'est point indifférent à toutes ces visions enchanteresses.

*
* *

La porte franchie, on a le sentiment d'entrer en un petit musée qui tiendrait à la fois de celui de Cluny et de celui du Luxembourg. Les meubles s'y entassent, de tous styles, de toutes époques et de tous pays : bahuts et vitrines,

[1] *Les Caractères :* De la Ville.

stalles et escabelles. D'anciennes étoffes drapent les tables et les fauteuils, et de vieux bouquins, reliés autrefois par les Padeloux et les Bauzonnés, sommeillent dans la pénombre. Mais voici une élégante chaise à porteurs du XVIIIe siècle, doublée de soie d'azur et dans laquelle quelque jolie petite marquise, toute parfumée et poudrée se rendait jadis au Cours ou aux Tuileries. Les bibelots l'encombrent maintenant. Sur les murs, des tableautins d'après le maître de céans dans ses rôles préférés : là, il se drape dans la casaque rouge et blanche de Mascarille et là jette insolemment le « Tandis que moi, morbleu ! » de Figaro. Voici *Annibal* et *Destournelles*, *Fanfan la Tulipe* et *le colonel Roquebrune*, *Labussière* et *Cyrano de Bergerac*. Puis, ce sont des Cazin, dont l'un représente la cour où Coquelin jouait tout enfant dans la boulangerie de son père ; des Friant, parmi lesquels *Coquelin dans son cabinet de travail ;* des Dagnan-Bouveret, dont les *Laveuses*, toile qu'ont admirée tous les familliers de M. Coquelin et qui me paraît égaler les meilleures de ce maître.

Friant, Cazin et Dagnan-Bouveret, ce sont

les dieux Lares de ce logis. En voici pourtant un autre, celui dont le visage aux yeux vifs et écartés, aux narines dilatées et aux lèvres épaisses relevées d'une fine moustache, est tout empreint de cette

... mâle gaîté, si triste et si profonde,
Que, lorsqu'on vient de rire, on devrait en pleurer.

C'est le buste de Molière qui domine la haute cheminée de chêne. Il n'est d'ailleurs pas de pièce dans l'appartement de M. Coquelin où le portrait de « celui qui fit un jour Alceste » n'occupe la place d'honneur. Et j'imagine que Molière eût été heureux de retrouver en ses rôles, interprétés par M. Coquelin, tout ce qu'il y a mis lui-même..... et peut-être davantage.

*
* *

A ce propos, il n'est point inutile de rappeler que ce comédien, qui a marqué toutes ses créations d'une maîtrise incomparable, est encore un lettré délicat. On connait cette brochure dans laquelle M. Coquelin s'inscrit en

faux contre cette légende qu'Alceste doit émouvoir et non faire rire[1]. Il y étudie minutieusement les scènes où perce l'amoureux de Célimène et établit, par une argumentation aussi fine que judicieuse, que cet homme, comparé par les manuels de littérature à Timon d'Athènes, ne cesse pas un instant d'être comique. « Comment, dit M. Coquelin, ne serait-il pas plaisant, ce paysan du Danube, ce pourfendeur de toutes les hypocrisies et de toutes les complaisances, qui, de la façon la plus extravagante, se trouve amené par le nez à la soumission précisément la plus grosse de compromis et de sous-entendus ? » Et il conclut qu'Alceste est un personnage de franche comédie et qu'il faudrait bien se garder d'interpréter à la moderne, parce que cela ne serait point conforme à la pensée de Molière. Ce n'est point ici le lieu de discuter les idées de M. Coquelin sur l'interprétation du rôle de « l'homme aux rubans verts » ou de les comparer avec celles de Jean-Jacques. Et, si j'ai mentionné cette plaquette, c'est qu'il me semble d'un très vif intérêt pour tous ceux que les choses de

[1] *Molière et le Misanthrope.* Une plaquette, chez Ollendorff.

lettres ne laissent point indifférents, de connaître les réflexions, — fussent-elles spécieuses, ou même tout à fait fausses, — que peut inspirer à un comédien de grand talent tel personnage du répertoire.

*
* *

Ce qu'il n'est pas moins intéressant de marquer ici, ce sont les idées de M. Coquelin sur sa profession [1], qu'il adore et tient pour « l'une des plus nobles ». D'aucuns lui pourront répondre : « Vous êtes orfèvre, M. Josse » ; mais cela ne voudrait pas dire grand'chose.

Il y a en effet un préjugé contre les comédiens, et qui date de fort loin. A Rome, ceux qui se montraient sur les planches étaient considérés comme des hommes incomplets et indignes, *capitis diminuti*, et l'on se souvient que César fit un jour monter Labiénus sur un théâtre pour le déshonorer. Au XVIIe siècle, Bossuet blâme plus encore que « l'immoralité des comédies » cette exhibition publique qu'il appelle « la prostitution de corps purifiés par le baptême ». Et, de

[1] *L'Art et le Comédien*. Une plaquette, chez Ollendorff.

nos jours aussi, lorsque l'on commença à décorer les comédiens, il fallut trouver des détours puérils. L'un fut fait chevalier de la Légion d'honneur comme professeur au Conservatoire et l'autre comme..... philanthrope ! Or, au dire de M. Coquelin (qui n'a point tort), rien n'est plus injuste que ce préjugé. Car, si l'on admet que l'art dramatique soit l'une des plus belles manifestations de l'esprit, il faut bien penser aussi que les pièces sont faites pour être jouées. Dès lors, le théâtre n'existant point sans acteurs, ceux-ci consacrent à l'art leur intelligence et leur cœur, ni plus ni moins que les écrivains eux-mêmes. Si, d'autre part, on juge que c'est le salaire qui dégrade le comédien, le moins rétribué serait le moins diminué, et celui qui joue dans une représentation de charité ne le serait point du tout. Je ne veux point passer en revue toutes les objections que M. Coquelin renverse dans son intéressant et agréable livre ; mais, si l'un de vous ne sentait pas comme l'auteur sur ce sujet, je l'engagerais vivement à ne lui en rien dire, parce que je lui réponds qu'il passerait là un bien mauvais quart d'heure.

*
* *

Je n'aurai pas donné du caractère de M. Coquelin aîné une idée exacte, si je n'ajoute que, dans une profession où le dénigrement mutuel, la petitesse d'esprit et une fatuité de mauvais aloi ne sont pas rares, il a l'esprit large et le cœur chaud et se trouve sans autre ambition que celle de jouir de son art le plus pleinement et le plus longtemps possible. Il lui est arrivé bien souvent de me causer de quelques-uns de ses confrères, et je dois dire qu'il l'a fait toujours avec l'indulgence la plus éclairée et la plus vive sympathie. Cet homme, à qui son amitié fameuse avec Gambetta permettait de se faire décorer avant tout autre comédien, n'a point accepté la Légion d'honneur ; mais il l'a demandée quelquefois pour les autres. Et je ne crois pas qu'il attende pour couronner sa carrière que certain prince du sang lui offre, avec son affection, quelque illustre canne. Ces honneurs officiels ne sauraient rien lui ajouter.

PIERRE DE BOUCHAUD

PIERRE DE BOUCHAUD[1]

Comment donc ai-je pu m'indigner un jour que les poètes fussent si peu lus et les en plaindre? Je vous avertis aujourd'hui que cette indignation était feinte et cette commisération fallacieuse. D'abord, il n'y a dans un tel abandon rien d'absurde ni de surprenant, mais quelque chose de presque glorieux et enviable au contraire. Ils se méprendraient étrangement si, en notre siècle de progrès scientifique et de critique à outrance, ils attendaient pour leurs jeux innocents et divins des louanges retentissantes, et souhaitaient d'être lus et compris par d'autres que les doux et naïfs rêveurs comme eux. Le

[1] *Pierre de Nolhac et ses travaux* (chez Bouillon). — *Claudius Popelin. — Rythmes et Nombres. — Vie manquée. — Les Mirages. — La Pastorale dans Le Tasse. — Histoire d'un baiser. — Le Recueil des Souvenirs. — Sur les Chemins de la vie. — Michel-Ange à Rome* (chez Lemerre).

succès d'ailleurs indiffère la plupart, ils écrivent presque pour eux seuls, et pour le seul plaisir d'écrire. Du Bellay ne dit-il pas dans sa *Deffence et illustration de la langue françoise?*

> Rien ne me plaît, fors ce qui peut déplaire
> Au jugement du rude populaire.

Mais, d'autre part, on ne saurait dire que le public n'aime pas les vers. A condition qu'il ne soit pas obligé de les lire et qu'on les lui « déclame », il en sent vaguement la beauté et quelque fois même y prend du plaisir. Qu'une comédienne du boulevard susurre une pièce de circonstance dans une fête de charité, ou qu'un sociétaire de la Comédie-Française ulule des strophes dans un festival, ou même qu'un ancien élève vienne bafouiller des poésies intimes de M. Eugène Manuel à la distribution des prix de son « vieux collège », l'assistance est toujours « prise par les entrailles ». Mme Bordin se pâmait et Mélie et Gorju frissonnaient, quand Bouvard et Pécuchet se renvoyaient devant eux les tirades d'*Hernani* [1].

« Mme Bordin, dit Flaubert, éprouvait au fond

[1] *Bouvard et Pécuchet*, 177-179.

de l'âme comme une surprise, un charme qui venait de la littérature. L'art, en de certaines occasions, ébranle les esprits médiocres, et des mondes peuvent être révélés par ses interprétes les plus lourds...

« La petite bonne s'amusait sans n'y rien comprendre, ébahie du langage, fascinée par le ronron des vers. »

Les jeunes poètes eux-mêmes qui n'ont jamais eu l'honneur d'une récitation publique ne me semblent pas tellement dignes de pitié. Le plus souvent, ils font partie d'un cénacle où ils sont assurés de ne rencontrer que des admirateurs complaisants, ou même de bonne foi. Ils s'entre-lisent sérieusement leurs vers, devant des piles de soucoupes, dans des estaminets académiques ; trouvent sans trop de difficulté de jeunes revues accueillantes et fréquentent chez M. de Hérédia qui, étant d'un naturel amène et bienvaillant, leur déniche à tous du talent. Plus tard, s'ils échappent au notariat, ils entrent dans quelque journal où ils écrivent n'importe comment sur n'importe quoi. Mais si, d'aventure, il s'en rencontre un qui forme un

cénacle à lui tout seul, soyez persuadés qu'il ne pensera jamais qu'il est incompréhensible, mais qu'il se croira du génie en s'enfermant dans sa tour d'ivoire. Notez aussi que faire des vers, cela est fort amusant en soi et parfaitement innocent, que d'écrire des bagatelles fugitives cela garantit parfois de faire d'irréparables bêtises, et, en tout cas, comme dit l'autre, « vaut mieux que d'aller au café ». Je ne dis point ceci pour railler. En général, comme la remarque Horace, la candide manie de rimer comporte de nombreuses et aimables qualités : la sensibilité, la délicatesse de cœur et d'esprit, le désintéressement, la bonté.

Vatis avarus
Non temere est animus; versus amat, hoc studet unum;
Detrimenta, fugas servorum, incendia ridet;
Non fraudem socio, Puerove incogitat ullam
Pupillo; vivit siliquis, et pane secundo.

. . . . . .

Os tenerum pueri, balbum que Poeta figurat;
Torquet ab obscœnis jam nunc sermonibus aurem;
Mos etiam pectus prœceptis format amicis.
Asperitatis, et invidiæ corrector et iræ.
Recte facta refert : orientia tempora notis
Instruit exemplis; inopem solatur et ægrum.

Castis cum pueris ignara puella mariti
Disceret unde preces, vatem ni musa dedisset ?[1]

Toutes ces grâces attrayantes du poète, vous les retrouverez dans les vers de cet habile et séduisant poète qu'est M. Pierre de Bouchaud.

*
* *

M. Pierre de Bouchaud, qui a dépassé à peine la trentaine, débuta tout jeune dans les lettres par quelques études aussi savantes et légères qu'agréables et documentées sur *Pierre de Nolhac et ses travaux*, *Claudius Popelin*, *peintre émailleur et poète*, *la Pastorale dans le Tasse*, etc. Entre temps, il nous donnait quelques recueils de nouvelles, *Vie manquée* et *Histoire d'un baiser*, d'une forme très distinguée et qui trahissent une âme douce et chaude et un esprit ingénieux. Mais il revient toujours à la poésie, parce que la poésie est son péché.

L'auteur des *Rythmes et Nombres* est né aux environs de Lyon, cité entre toutes fertile en

[1] *Horace*, epistola I, libri II.

poètes. C'est la ville de Valdo et de Ballanche, de Maurice Scêve et de Louise Labé, de Victor de Laprade, de Joséphin Soulary [1], de Barthélemy, Jean et Clair Tisseur [2], de M. Sully-Prudhomme et de tant d'autres. Il y eût de tout temps une école poétique lyonnaise ; florissante encore aujourd'hui, elle fut au XVIe siècle comme une ébauche de la Pléiade.

Lyonnais et neveu du bon poète Charles Reynaud [3], dont la vie littéraire fut si intimement liée à celle de Ponsard et d'Augier, M. Pierre de Bouchaud avait donc de qui tenir. Sa petite âme d'enfant s'entr'ouvrit de bonne heure au charme naturel des choses. Il aimait errer dans les champs, à cette heure matinale où les fils argentés de la Vierge se tendent d'une haie à l'autre, quand les hautes herbes sont encore toutes perlées de rosée et que la brume légère s'évapore au-dessus des labours aux premiers rayons du tiède soleil d'automne. Dans

[1] Consulter le livre de Paul Mariéton : *Joséphin Soulary et la Pléiade Lyonnaise.*

[2] Anatole France : *La Vie Littéraire*, III, 190. — Pierre de Bouchaud : *Sur les Chemins de la Vie*, 112.

[3] Pierre de Bouchaud : *Sur les Chemins de la Vie*, 8.

la splendeur dolente des soirs d'été, il s'attardait à regarder la cime des collines prochaines se dorer sous le ciel rose du couchant; et dans les longues veillées d'hiver, il retrouvait, en lisant les poètes anciens, l'idéal de beauté qu'il portait confusément en lui. Il était cet enfant que fut Ovide, songeant aux poètes avec vénération et les imaginant pareils aux dieux.

Quotque erant vates, tot rebar esse deos.

Il rêvait d'être couronné quelque jour de ces mêmes violettes qui parèrent le front d'Alcibiade au banquet d'Agathon.

On me saura gré, j'en suis sûr, de citer ces quelques strophes des *Silhouettes de Saisons :*

Alors que se répand, lourd et délicieux,
Le parfum vespéral des lauriers et des roses,
A l'horizon poudreux et dans les lointains roses
Sombre le grand soleil salué par les cieux.

. . . . . .

Dans le discret silence où les rêves enfuis
Renaissent des senteurs de l'œillet et des menthes,
Les Adonis rieurs et les Vénus charmantes
Rougissent au détour des quinconces de buis[1].

M. Pierre de Bouchaud a su garder en lui la

[1] *Le Recueil des Souvenirs*, 30.

fleur de cette curiosité et de cette fraîcheur d'impressions. Dans les tristesses et les inquiétudes de la vie, il est soutenu par ce sentiment de l'admiration qui fait le prix de la jeunesse. Il vit dans le passé comme dans le présent, et il est de ceux pour qui le pays bleu des songes existe. Il est le poète de la lumière voilée, des murmures confus, des *Mirages* incertains et fugitifs. Mais, c'est l'Italie qui lui a inspiré les plus beaux, peut-être, de ces vers. Il la connaît dans son histoire comme M. Emile Gebhart et M. Charles Dejob, et comme M. Anatole France, il l'aime d'amour. Voici une pièce que nos anthologistes, s'ils étaient avisés, pourraient dès aujourd'hui recueillir :

O les chers oliviers frissonnant sous les brises
Et buvant la lumière allègre du matin !
Ils mettent des festons bleutés, des houpes grises
Et de discrets décors à l'horizon lointain.

Ils couronnent d'argent les hauteurs de Fiesole
Qui, sur un mamelon délicieux, s'isole
Pour regarder Florence, et le cirque des monts
A la courbe élégante et l'éclat des limons
Du Mugnone onduleux que le soleil fait luire.

O les chers oliviers égayés d'un sourire
Sous l'effluve embaumée du vent et le ciel bleu,
Et voilant d'une écharpe et de fine dentelle,
Les villas aux murs blancs, roses et tourterelle...
O les chers oliviers de la Toscane en feu[1] !

Il faudrait citer encore toutes ces *Heures Florentines* où traîne une langueur charmante. *Florence*, *Sainte-Marie des Fleurs*, *Or san Michele*, *La Chartreuse d'Ema*, *Sainte-Marie-Nouvelle*, *les Jardins Boboli* sont autant de suaves fresques sur fond d'or, comme celles de la chapelle Bardi, si bien chantées par M. de Bouchaud lui-même[2].

Cela ne veut point dire que l'auteur des *Mirages* ait réduit son art à la seule habileté mécanique. Il n'est point de ces éphèbes d'Athènes qui, tandis que Lysandre campait au pied de la blanche Acropole, se plaisaient en souriant au chant modulé des joueuses de flûtes. Étant homme de cœur, il ne saurait se confiner dans ce culte laborieux et puéril de la forme, qui n'est que vanité. Loin de se complaire en les

[1] *Rythmes et Nombres*, 97, 98.
[2] *Le Recueil des Souvenirs*, 18.

subtilités captieuses des décadents, des symbolistes, ou même des parnassiens, il montre une nature tendre et aimante, et ne rougit point de chanter ses joies et ses tristesses. La note personnelle est chez lui d'une intimité discrète et touchante. Tantôt il s'égaie en de joyeuses ballades, et tantôt il est en proie à la tristesse et au découragement, rançon des âmes exquises. Et, lorsqu'il se plaint, nous savons bien quel est son mal, c'est le mal des chimères, le supplice de ceux qui aiment trop vivement et trop de choses, de ceux qui ont trop rêvé.

*
* *

Tout n'est pas également bon, il faut le dire, dans les recueils de M. Pierre de Bouchaud. On y pourrait noter çà et là des faiblesses, des obscurités, des longueurs, des constructions embarrassées et quelques impropriétés. Ce ne sont là que des taches légères cependant. Et puis maintenant que je viens de relire quelques-unes de ces poésies, je ne me sens plus le cœur

à faire des critiques. La *Marocca* de Maupassant n'aime son amant que les jours où il la cravache; mais j'aimais déjà les vers de M. Pierre de Bouchaud avant qu'il lui prît fantaisie de cingler les critiques[1]. Nous sommes en droit d'attendre beaucoup de M. de Bouchaud, s'il n'est pas le plus paresseux des enfants des hommes. Il s'est déjà fort heureusement départi, dans *le Recueil des Souvenirs*, de l'imitation de Théodore de Banville, de MM. de Hérédia et Sully-Prud'homme, et son originalité paraît se dégager de plus en plus. Quoi qu'il en advienne, *les Rythmes et Nombres*, *les Mirages* et *le Recueil des Souvenirs* surtout, ont amplement de quoi satisfaire ceux qui aiment encore les beaux mots ingénieusement ourdis, le chant magique des syllabes et le son redoublé des rimes jumelles.

[1] *Le Recueil des Souvenirs*, 149.

ÉMILE DUCLAUX

ÉMILE DUCLAUX

J'eus, durant ces derniers temps si terribles et si funestes à la vertu, *tam sœva et infesta virtutibus tempora*, pour parler comme Tacite au début de la *Vie d'Agricola*, l'honneur de rencontrer M. Émile Duclaux. A le voir, l'œil un peu vague et très doux, les cheveux coupés ras et la barbe presque hirsute, à la manière des antiques stoïciens, on eût dit d'un philosophe rêveur et résigné. L'expression de ses traits trahit en effet une nature solitaire et généreuse.

Plusieurs fois depuis lors, je le visitai dans son appartement de la rue de Fleurus, au fond de ce vieil et tranquille quartier qu'égayent seulement les cloches des couvents et des écoles et où il travaille dans le recueillement. Il me reçut dans son cabinet d'études, où monte, avec les gazouillements des enfants en récréation dans les collèges avoisinants, le murmure des

oiseaux blottis dans les dernières feuilles jaunies que les vents glacés d'hiver n'ont point encore balayées. Et, assis au coin du foyer, tisonnant lentement les derniers rubis qui brillent dans la cendre, M. Émile Duclaux me parle avec une certaine timidité qui n'est qu'un charme de plus.

Ce n'est point assez cependant de rendre, à ce savant plein de probité, les respects auxquels il a droit. Je voudrais, si j'en avais l'art, esquisser son image. Comme la tête de Danton, « elle en vaut la peine ».

*
* *

M. Duclaux est Auvergnat, comme l'était Blaise Pascal.

Il est né à Aurillac, au milieu d'une nature sauvage et grandiose, bordée à l'horizon de monts abruptes et volcaniques, où se montre bien parfois quelque riant vallon encadrant un joyeux paysage, mais dont l'aspect général est triste et désolé. Grégoire de Tours, dans sa *Gloria Martyrum* et Prosper Mérimée dans ses

Notes d'un voyage en Auvergne et en Limousin, nous en ont laissé de saisissantes peintures. Et, sur le caractère à la fois persévérant et mélancolique du directeur de l'Institut Pasteur, il n'est point malaisé de retrouver l'influence des premiers ans passés dans son pays.

M. Émile Duclaux n'est d'ailleurs pas le seul savant que l'antique ville fondée par Antonin Marc-Aurèle revendique pour son enfant. Elle donna le jour à l'illustre Gerbert, plus connu sous le nom du pape Sylvestre II, et dont les connaissances en mathématiques et en physique, trop avancées pour son temps, le firent accuser, par le peuple, de magie et de sorcellerie. C'est à lui que nous devons l'introduction en Europe des chiffres arabes qu'il avait rapportés de ses voyages en Espagne, et aussi la première horloge dont le mouvement ait été réglé par un balancier. Aurillac vit encore naître Quinquarborius, professeur de langues hébraïque et chaldaïque à l'Université de Paris, Jacobi, auteur de la *Pratica aurea*, et Piganiol de la Force, qui a laissé une excellente description de la France.

Je ne crois pas que M. Émile Duclaux ait, comme l'illustre fils du président à la Cour des Aides de Clermont, à l'âge de dix ans, retrouvé la géométrie jusqu'à la trente-deuxième proposition d'Euclide; mais je suis certain qu'il montra de très bonne heure un goût très vif pour les sciences.

A dix-neuf ans, il entrait à l'École normale supérieure dont il sortait, trois ans plus tard, agrégé des sciences. Peu après, il soutenait brillamment sa thèse de doctorat : *Études relatives à l'absorption de l'ammoniaque et à la production d'acides gras volatils pendant la fermentation alcoolique*. Puis il enseigna la chimie à la Faculté des sciences de Clermond-Ferrand, à celle de Lyon, jusqu'au moment où il fut nommé maître de conférences à la Sorbonne et professeur à l'Institut agronomique. C'est à Paris qu'il connut Pasteur, le maître pour qui il garde toujours allumée au fond de son cœur la lampe de l'adoration perpétuelle.

Il n'est point à ce propos inutile de remarquer que les deux hommes qui ont fait avancer d'un grand pas la médecine contemporaine,

Louis Pasteur et Émile Duclaux, n'étaient pas des médecins, mais deux professeurs de l'Université de France. Elle s'en peut enorgueillir à bon droit.

*
* *

Ce n'est point ici le lieu d'exposer dans le détail l'œuvre de M. Émile Duclaux, ni de développer ses arguments contre le vitalisme et la génération spontanée. Cela est trop en dehors de mes connaissances. Comme le vieil aveugle Tirésias, je risquerais, livré à moi-même, de trébucher à chaque pas sur ce terrain. Je me bornerai donc à démêler brièvement, et par l'exemple de M. Duclaux, quelques traits principaux du véritable esprit scientifique.

Il y faut d'abord la foi. C'est elle qui engendre l'audace, recule aux yeux du savant les limites de la science et lui fait surtout aborder et aimer ces problèmes que ses prédécesseurs ont indiqués en renonçant à les résoudre. Il y faut encore l'imagination qui, seule, dans tous

les ordres de la pensée et de l'activité humaines fait les grands hommes. La Fontaine l'a pu nommer « la folle du logis » et Malebranche « une maîtresse d'erreur » ; elle n'en demeure pas moins aussi nécessaire au savant qu'à l'artiste. Elle lui inspire des hypothèses et lui dévoile des combinaisons de rapports et d'idées, comme au poète de formes et de sentiments. Elle lui procure aussi les mêmes joies, lorsqu'il arrive à réaliser les visions fuyantes qui passent dans son esprit. Enfin, il y faut la patience et l'obstination. Si l'on demandait à M. Duclaux comment il a fait ses découvertes, il répondrait peut-être comme Newton : « En y pensant toujours. » Le savant aime les grands horizons et doit marcher, malgré les fatigues et le découragement, vers ce sommet qu'il aperçoit au loin dans la brume et qu'il faut conquérir pour dominer la terre inconnue et promise. La longue série des tentatives avortées ne le doit point décourager. « Recommençons, disait Pasteur, et on recommençait, et il était rare alors qu'avec l'expérience, la connaissance des lieux qu'avaient données les pre-

mières attaques, on ne découvrit pas cette fois tel détail qui avait échappé, telle fissure par laquelle on pouvait s'insinuer et faire brèche[1]. »

*
* *

Je feuilletais, ce matin encore, quelques-uns des ouvrages de M. Émile Duclaux. Ceux qui sont versés dans la connaissance des sciences les reliront avec intérêt ; les ignorants aussi qui les liront, comme moi, en songeant entre les lignes, y trouveront leur profit. Ils y découvriront la figure de ce savant modeste qui les a écrits et dont la devise est celle même de ce glorieux « temple de l'avenir » dont il est le grand-prêtre : « Pour la science, la patrie et l'humanité. »

[1] Emile Duclaux. *Discours prononcé le 18 juin 1896 au banquet de l'Association des étudiants.*

EUGÈNE MANUEL

EUGÈNE MANUEL[1]

J'aurai l'air, peut-être, d'avancer un paradoxe en disant que jamais plus qu'à notre époque il n'y eût de poètes et qu'en aucun temps on ne lût moins de vers. Il n'est point de jour, en effet, qui n'apporte avec lui quelque douzaine de livres où des adolescents qui, plus tard, seront notaires, fonctionnaires ou journalistes de vingt-cinquième ordre, n'aient imprimé à leurs frais le récit « poétique » de leurs poignantes angoisses ou de leurs amours. Cela évidemment ne gêne personne, puisque personne ne lit ces ouvrages ; et après tout, « ça fait marcher le commerce ».

Cependant, pour être juste, je ne nierai pas que, parmi les innombrables « jeunes poètes », il ne s'en trouve certains qui, par un pastiche

[1] *Poésies complètes.* 2 vol., chez Calmann-Lévy.

ingénieux, ne réussissent à tourner avec agrément quelque sonnet parnassien.

J'ai là, sur ma table, quatre nouveaux recueils de vers, et je ne sais vraiment si ce sont des sonnets ou des rébus. C'est écrit en un charabia prétentieux à la fois et incompréhensible, qui est une forme bien affligeante de l'originalité du style. Oh ! comme en comparaison le sonnet d'Oronte me paraît délicieux ! Mais, bien que je ne sois point gonflé de venin à l'endroit de mes confrères et que ce que je viens de dire de quelques étourneaux ne soit en aucune manière l'effet d'une sourde vanité ou d'un noir dépit, je ne puis m'empêcher de crier comme Alceste à ceux qui vantent de telles platitudes :

Hé quoi ! vils complaisants, vous louez des sottises !

Le malheur est qu'on ne lit pas davantage les vrais poètes, ceux qui ont « reçu du ciel l'influence secrète ». A peine quelque universitaire rêvant de politique parcourt encore les *Châtiments*, et quelque collégien vicieux cherche dans Musset toute autre chose que ce qui le rend admirable. Beaudelaire n'est admiré passionné-

ment que d'un petit nombre de philosophes d'estaminets qui, d'ailleurs, ne le comprennent point ; Banville et Gautier ne sont aimés que des lettrés ; et Lamartine n'est plus récité qu'aux distributions de prix dans les pensionnats de demoiselles. Les vers de Leconte de Lisle dont la splendide beauté a l'éclat du blanc et pur Paros, comme les pièces merveilleusement ciselées de MM. J. M. de Hérédia et Henri de Régnier, ou les doux et un peu tristes poèmes de M. Auguste Dorchain, sont à peu près ignorés du public. Et bien en a pris à M. Sully-Prudhomme d'écrire *Le Vase brisé*, que récitent toujours les jeunes provinciales à marier, après avoir estropié sur le piano l'*Invitation à la valse* de Weber.

Les causes d'une telle désuétude sont multiples et seraient trop longues à examiner ici. Qu'il suffise donc de constater et de déplorer un tel état de choses.

Et pourtant, parmi nos poètes délaissés, il en est un dont les vers s'achètent et qui est, comme dit Boileau, « connu dans les provinces ». Encore assez artiste pour ne point déplaire aux lettrés, il sait aussi, par un ton doux et fami-

lier, toucher le peuple. C'est M. Eugène Manuel, que M. Coquelin a si justement nommé « un poète du foyer ».

∴

M. Eugène Manuel aura duré dans la vie littéraire plus d'un âge d'homme. Aussi faut-il le louer d'avoir aujourd'hui recueilli en volumes ses *Poésies complètes*. Quelques-unes d'entre elles, inspirées par le patriotisme le plus ardent à la fois et le plus éclairé, datent d'un temps où je n'étais pas encore dans cette « vallée de larmes » : *Pendant la guerre*, *Pour les Blessés*, *les Pigeons de la République*, *Défaillance*, *Bonjour bon an*, et cet iambe admirable *sur la Mort d'Henri Regnault*. Car M. Manuel fut, durant l'année terrible, le chantre des espérances et des revers de la patrie. Que de douleurs publiques et de souffrances humaines n'a-t-il point pansées!

Ce qui d'abord nous frappe et nous touche dans les petits poèmes de M. Eugène Manuel, c'est que tous trahissent un grand amour des hommes

et des choses. Sa compassion pour les malheureux n'est point hautaine comme celle d'un Alfred de Vigny ou triviale comme la pitié de tel autre. Elle est profondément sincère, et cela se sent. Aussi devait-il chanter les menus incidents de la vie, ceux auxquels personne ne prête attention. Tout lui est matière à faire des vers : une dispute de chiffonniers pour un tas d'ordures, une pauvre prostituée aperçue le soir dans une rue déserte à la lueur blafarde des réverbères, une visite au cimetière, le départ pour Nice d'un jeune malade qui n'en reviendra pas,... etc... Dans les longs voyages que lui imposent ses fonctions d'inspecteur général de l'Université, M. Manuel consacre encore ses loisirs à la Muse. La statue de Lamartine, la tombe de Brizeux, les longs couchers de soleil, le soir, sur la lande, lui inspirent de douces et mélancoliques rêveries. Il pourrait, lui aussi, dire comme Ovide :

Quidquid tentabam scribere, versus erat.

Mais ces vers me touchent surtout, qu'il adresse souvent à la compagne admirable et dévouée de

sa vie. Ils laissent deviner quelle bonne grâce et quelle intimité règnent encore après longtemps dans le foyer du poète. Et, malgré moi, je songe à Philémon et Baucis.

Relisez plutôt ce sonnet :

La misère de l'homme a fait mon épouvante :
Je sens les maux, je vois les pleurs, j'entends les cris.
J'ai fait chanter la plainte attristée et savante,
Et trouvé sous mes doigts quelques vers attendris.
Mais toi, tu fais rougir cet art dont je me vante,
Car tu vas droit à ceux qui souffrent, cœurs aigris.
Ma pitié n'est qu'une ombre, et la tienne est vivante.
Je gémis, tu secours ; je parle, tu guéris.
Que vaut contre le mal un son que l'air emporte ?
Ah ! que ta foi tenace est plus haute et plus forte !
C'est toi qui veux : agir est tout, rêver n'est rien.
Obstacles ni dédains ne lassent ton courage.
Je dis : « Que ferons-nous ? » Tu réponds : « A l'ouvrage ! »
Et ton vieil écolier s'instruit encore au bien.

Quelque niais sans doute trouvera cela bien « plat » et y cherchera vainement « l'écriture ». Eh bien ! quitte à passer pour un « philistin », j'avoue sentir ce charme-là. Je confesse que ce qui surtout me plaît en M. Eugène Manuel, c'est que tout chez lui se surbordonne au sentiment dont l'expression la plus forte est aussi la plus

simple et la plus naturelle. Il n'est d'aucune école, ses vers sont seulement « humains » et c'est pourquoi ils resteront. Les modes varient, mais le cœur et les sentiments demeurent toujours les mêmes. On apprendra toujours dans les écoles *la Petite Chanteuse*. Vous vous rappelez le sujet. Une petite mendiante, le long des pelouses du Bois, poursuit les passants, se plaignant et demandant l'aumône. Mais dès qu'on lui a donné, ses larmes se sèchent, et elle court dans l'herbe en chantant. Puis, de nouveau elle accoste les passants et recommence sa plainte et sa prière...

Mais quand elle arriva vers moi, tendant la main,
Avec ses yeux mouillés et son air de détresse :
« Non, lui dis-je. Va-t'en et passe ton chemin,
Je te suivais; il faut, pour tromper, plus d'adresse.
Tes parents t'ont montré cette douleur qui ment!
Tu pleures maintenant, tu chantais tout à l'heure!»
L'enfant leva les yeux et me dit simplement :
« C'est pour moi que je chante, et pour eux que je pleure! »

Il faut féliciter le poète de cette gracieuse réponse qu'il prête à sa petite mendiante. La bonté naturelle de son cœur s'y dévoile tout entière, qui ne défend aux pauvres ni la joie ni l'oubli.

Et ce qui me plaît encore dans les vers de M. Manuel, c'est cet optimisme candide et consolant qui consiste à croire que l'homme est un animal naturellement doux et bon, que notre monde est le meilleur des mondes possibles et que ce qu'il y a de plus excellent en ce monde, c'est encore l'Université de France, qu' « après le pain, l'instruction est le premier besoin du peuple », qu'il n'y a point de meilleur placement que la vertu parce qu'elle est toujours récompensée, que ceux qui apprennent bien à lire et à écrire et ne manquent jamais l'école réussissent toujours et enfin que de petites lignes de douze syllabes chacune, rimant ensemble, comme ces deux-ci, sont forcément de la poésie :

> Puis on veut être utile, étant célibataire,
> J'ai des sociétés dont je suis secrétaire[1].

On n'a guère moins raillé ce dernier vers que celui de Coppée :

> C'était un tout petit épicier de Montrouge.

Oh ! je ne vous dirai pas que, comme dit Cyrano, ce vers là « vous envoie dans les étoiles » ;

[1] *Les Ouvriers.*

mais enfin, la langue en est correcte, le tour concis et puis, cela dit si bien ce que ça veut dire!

*
* *

C'est donc dans ces deux volumes des *Poésies complètes* de M. Eugène Manuel qu'il faudra chercher les premiers chefs-d'œuvre de cette poésie intime et populaire, dont Sainte-Beuve avait donné, après Wordsworth, le premier exemple dans les *Poésies de Joseph Delorme*, car l'auteur de *la Petite mendiante* l'a tenté presque en même temps que Coppée, sinon avant lui. Je le dis, d'abord parce que c'est vrai ; et ensuite parce que je crois que M. Manuel tient à ce qu'on ne l'ignore pas.

Pour moi, je viens de feuilleter avec plaisir ces deux volumes. En dépit d'une tendance un peu naïve à moraliser les masses et qui décèle l'inspecteur général de l'Université, ils enseignent la justice, la bonté, la noblesse morale, la charité et la résignation. Sous une forme moins simple et plus audacieuse, il est des poésies plus vulgaires.

JULES DALOU

JULES DALOU

Celui dont le nom emplissait hier les colonnes des journaux et auquel le Président de la République, — au milieu de l'effervescence populaire et devant l'œuvre dressée toute droite, fière et superbe entre les deux monarques stylites de la place de la Nation, — offrait la cravate de commandeur de la Légion d'honneur, ne doit sa fortune et sa gloire qu'à un labeur consciencieux et sans relâche. Fils d'un modeste ouvrier gantier, il eût, comme beaucoup d'écrivains et d'artistes, dans notre société démocratique où presque toujours le talent monte d'en bas, une jeunesse pauvre et dure, des débuts lents et pénibles. Cependant, des rêves de gloire flottaient déjà confusément dans son cerveau, de vagues aspirations vers une vie noble et toute vouée à l'art montaient à son cœur, et il avait

comme une conscience indécise de ce qu'il pourrait un jour. Et les réalités mesquines d'une existence étroite et la nécessité de gagner son pain quotidien, loin de décourager cette volonté énergique, stimulèrent au contraire ce robuste talent.

Il ne s'est jamais plaint, que je sache, des épreuves qu'il dut surmonter, étant de ceux qui se dérobent aux interviews de réclame et ne prétendent livrer au public autre chose que leurs œuvres. Je ne crois pas que Dalou ait jamais beaucoup joué du « prière d'insérer ». Sa biographie, elle est tout entière dans sa carrière d'artiste lentement poursuivie; son histoire, c'est l'histoire de son œuvre. L'homme, en effet, n'a rien de ce cabotinage emphatique et bavard qui, de nos jours, se fait de moins en moins rare. De petite taille, mince et d'apparence chétive, la tête enveloppée d'un de ces bonnets à oreilles comme on en voit à Dante sur les héliogravures, le visage émacié et marqué de cette fatigue intellectuelle qui affine et ennoblit la régularité vulgaire des traits, il vit éloigné du monde, seul avec son rêve, dans son atelier

désert et tranquille de l'impasse du Maine. A qui le connaît peu, il risque de laisser l'impression d'un « froid », d'un silencieux et d'un sauvage. On l'a dit, il le dit lui-même, et je le répète d'autant plus volontiers que je ne m'en suis jamais aperçu. Il m'a conté sa vie avec un tour savoureux de modestie tranquille et de bienveillante ironie. Avec tout ce qu'elle contient de sincérité, de traverses et d'efforts, elle fait songer à celle de cet autre enfant de Paris, le fils du typographe Michelet. Pour narrer décemment la vie de Jules Dalou, il faudrait la plume charmante de cet exquis Giorgio Vasari.

Il suivit d'abord, avec la régularité et l'application d'un étudiant pauvre, les cours de cette École des arts décoratifs, en ce temps-là, moins pompeusement nommée « petite école ». Son professeur n'avait que vingt-cinq ans, mais il s'appelait Carpeaux. Est-ce une illusion, mais il me semble retrouver, de-ci de-là, dans certaines œuvres de Dalou quelque chose du mouvement et de la grâce de Carpeaux?

Pourtant, le sculpteur des monuments de

Lavoisier et de Delacroix n'eût, à proprement parler, point de maître, et ne suivit jamais d'autres enseignements que ceux de la nature. Il ne fréquenta point à l'École des beaux-arts, ni aux ateliers officiels, pensant avec Montaigne que la nature est « le seul mirouer où il nous fault regarder ». Il est l'ennemi déclaré des « formules » et croit (avec quelque raison, il me semble), que l'École, profitable aux médiocrités qu'elle pousse à l'imitation et forme au convenu « qui plaît », ne saurait qu'être nuisible aux autres. Si elle ne les éteint pas en les encourageant dans une voie où les succès sont rapides et faciles, du moins peut-elle retarder l'éclosion de leur originalité. Oh! je sais bien qu'il ne faut pas généraliser et qu'il y a toujours et partout des exceptions; mais il se pourrait bien qu'elles confirmassent la règle. J'ai vu dans l'atelier de Dalou certain bas-relief fait à l'École des beaux-arts par Carpeaux, à l'époque de ses débuts : *Joseph reconnu par ses frères.* Cette œuvre où se retrouvent tous les procédés, tout le poncif et le convenu officiels, rappelle le groupe de *la Danse*, à peu près comme un devoir de bacca-

lauréat, un article de Sainte-Beuve. Il fallut à Carpeaux dix longues années pour reconquérir sa personnalité.

Les idées de Dalou se rapprochent donc un peu de celles du grand Rude qui prêchait avant tout le respect de la nature. Mais Rude ne croyait point que l'art y pût rien ajouter. En cela, il se trompait, car, en copiant la nature, l'artiste y joint sa personnalité et, partant, la dépasse ou du moins produit autre chose qu'elle. Et pourtant il avait raison en ceci que, — malgré le mot de Pascal : « Quelle vanité que la peinture qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on n'admire pas les originaux [1] », — l'œuvre d'art est toujours inférieure à l'œuvre de nature. Comme Rude, il croit encore qu'il faut toujours copier la nature, même en imaginant d'après elle ; qu'il ne faut jamais imiter personne et qu'un maître doit être un conseiller et jamais un modèle. Pour lui, le premier devoir de l'artiste est d'être lui-même, c'est-à-dire de réaliser la part d'originalité que la nature lui a départie.

[1] *Pensées*, VII, 31.

D'aucuns trouveront ces préceptes modestes ou subversifs; il n'en demeure pas moins que leur observation, même étroite, risque moins d'égarer que n'importe quelle autre esthétique.

*
* *

On va inaugurer ce matin, sous les arbres du Bois de Boulogne dépouillés par l'hiver de leur parure, le monument que Dalou a consacré à la mémoire d'Alphand. Il s'y est heureusement affranchi des traditions et des formules de l'art allégorique pour nous rendre, avec une mâle sobriété, l'ingénieur et l'homme. Le corps légèrement penché en avant et dans cette attitude familière que nous a conservée déjà le tableau de M. Alfred Roll, on reconnaît tout de suite celui que les employés et les ouvriers de la Ville n'appelaient plus, avec une respectueuse familiarité, que « le Père Alphand ». La variété et la vie règnent dans cette composition, toute taillée dans la pierre. Autour du socle qui porte Alphand, sont groupés les principaux collabora-

teurs de son œuvre. Au premier plan, MM. Bouvard et Huet; puis, un peu en arrière, M. Roll, avec sa belle figure fine, souriante et douce, et Dalou lui-même, heureux de reconnaître ainsi tout ce qu'il doit au concours d'Alphand. Ce qui, pourtant, me gâte un peu ce monument, c'est le socle où Alphand est perché à $1^{m},50$ au-dessus du groupe qui l'entoure. Sans doute M. Dalou a voulu mettre ainsi son personnage principal plus en évidence; mais enfin, quand Alphand voulait causer à MM. Roll, Dalou, Huet et Bouvard, selon toute probabilité, il ne grimpait pas sur une table ou un tonneau.

En remettant, au nom du comité, ce monument à la Ville de Paris, M. Mesureur ne sera que l'interprète des sentiments unanimes du peuple de Paris envers le Dauphinois qui aima tant leur ville qu'il en fit la plus belle cité du monde.

ÉMILE ZOLA

ÉMILE ZOLA

C'est en feuilletant les neuf volumes du *Journal* de ses vieux amis Edmond et Jules de Goncourt que l'on voit se profiler le mieux la physionomie morale et intellectuelle de M. Emile Zola. Dans ces notes prises sur le vif et péniblement « écrites » chaque soir par les deux frères, — sinon avec une courtoise discrétion du moins avec une scrupuleuse exactitude, — il apparaît en pleine lumière et tel qu'il est en réalité : laborieux et volontaire, consciencieux et probe, à la fois âprement pessimiste et naïvement confiant dans le bonheur parfait de l'humanité future.

Son visage est l'image exactement reflétée de sa personne morale. Le front est, comme celui de son abbé Pierre Froment, « vaste comme une tour » (?) et barré de plis profonds; dissimulés

sous le lorgnon, ses yeux de myope qui, parce qu'ils voyaient péniblement n'en regardèrent que mieux et de plus près, expriment l'inquiétude, la fatigue et la bonté ; la bouche forte, à la mâchoire proéminente, est faite pour être entendue de gré ou de force. Et sur tous les traits est répandu un air de tristesse, de rude franchise et d'obstination tenace.

*
* *

Ce qu'il y a en M. Émile Zola de plus éminent, c'est la volonté. Parti de rien, il est arrivé par son seul vouloir où il a voulu et comme il a voulu. On connaît assez ses origines et ses pénibles débuts. Né à Paris, de parents établis en Provence, il passa ses premières années à Aix, où son père était ingénieur, puis vint à Paris terminer ses études. C'est alors que la mauvaise fortune le visita. Sans position, sans titre, sans même un diplôme de bachelier, il se trouva réduit d'un coup au plus absolu dénuement et contraint d'accepter, pour gagner son

pain, un emploi inférieur dans une maison de librairie. Loin de le décourager, l'adversité ne fit qu'aiguillonner son ambition. Et lorsque, le soir, après une journée de rude labeur, il rentrait dans sa froide et pauvre chambre, il prenait encore sur son sommeil quelques heures pour travailler et pour écrire. C'est ainsi qu'il composa les *Contes à Ninon*. Aussi l'un des mots qu'il emploie le plus fréquemment est le mot *conquérir*. Comme lui-même, la plupart de ses héros sortent d'une petite ville provençale pour marcher à la conquête de Paris, traçant peu à peu leur sillon de la même allure pesante. Le succès vint à pas lents, quand soudain, après *l'Assommoir*, il se déchaîna. Depuis, M. Zola est arrivé à la gloire et à la fortune. Il n'en continue pas moins à travailler chaque jour régulièrement et péniblement.

« Que d'heures terribles, dit-il, dès le jour où je commence un roman !... Et quand il est fini, ah ! quand il est fini, quel soulagement ! Non pas cette jouissance du monsieur qui s'exalte dans l'adoration de son fruit, mais le juron du portefaix qui jette bas le fardeau dont il a

l'échine cassée [1]. » Et ailleurs il ajoute : « Je pleure encore de rage sur mes manuscrits, je me traite d'idiot vingt fois par matinée, je ne lance pas un livre sans le croire inférieur à ses aînés [2]. » Sa biographie tient en ces quelques lignes, elle est celle d'un travailleur uniquement acharné à sa tâche. Et l'on pourrait, à propos de lui, rappeler le mot de Buffon sur le génie qui « n'est qu'une longue patience ».

*
* *

Bien qu'il s'en soit toujours énergiquement défendu, M. Zola est un poète et un poète épique. Il est créateur, ses personnages vivent, et non seulement les principaux, mais aussi les moindres, les amis et les parents de Coupeau dans l'*Assommoir*, la valetaille dans *Pot-Bouille*, les paysans dans la *Faute de l'abbé Mouret*. Il est encore évocateur et sait souffler la vie aux choses inanimées elles-mêmes et leur donner une ampleur

[1] *L'Œuvre*, p. 353.
[2] *Les Romanciers Naturalistes.*

puissante qu'elles n'ont point peut-être en réalité. C'est ainsi que le parc du Paradou (*la faute de l'abbé Mouret*), les Halles grouillantes (*le Ventre de Paris*), le cabaret du père Colombe (*l'Assommoir*), le magasin de Mouret (*le Bonheur des dames*), l'Océan (*la Joie de vivre*), la locomotive « La Lison » et le mouvement bruyant d'une grande gare (*la Bête humaine*), vivent d'une vie surhumaine et terrible. Et comme tous les poètes épiques, il use des épithètes « homériques » et des signes particuliers. Dans *Pot-Bouille* par exemple, ce sont : l'oncle Bachelard « au nez rouge », Duveyrier « aux taches sanguinolentes », Vabre « à l'œil gauche tiré par la migraine », etc., etc.

Mais si de cette colossale épopée des *Rougon-Macquart* se dégage une impression de vie profonde, vaste, illimitée, il s'en exhale aussi une infinie tristesse. Aux yeux de M. Émile Zola, la bestialité et l'imbécillité sont le fonds même de l'homme. C'est pourquoi il a fouillé et étalé dans toute leur hideur les plaies secrètes de la chair (*Une page d'Amour*) et réduit l'amour à un besoin tyrannique (*Pot-Bouille*). Nul enfin

n'a plus âprement et plus puissamment que lui commenté le mot de Lucrèce ;

Medio de fonte leporum surgit amari aliquid.

C'est par là qu'il me semble échapper aux reproches d'immoralité et de spéculation sur les mauvais instincts du lecteur, que n'ont jamais manqué de lui faire ceux-là précisément qui achètent ses livres pour y trouver de l'immoralité, voire de l'obscénité. Et si *la Terre* est une œuvre forte, ce n'est assurément pas parce qu'une jeune paysanne y préside à l'hymen d'un taureau. M. Zola juge que la réalité est ignoble et il l'a peinte telle qu'il l'a vue. Puis, nous ne savons pas si la peinture du vice nous y excite ou nous en dégoûte. C'est affaire de culture morale et de tempérament. M. Zola nous dit, dans la préface de *l'Assommoir*, avoir fait œuvre éminemment morale en montrant le vice sous des couleurs dégoûtantes. Au demeurant, sa théorie est celle des Lacédémoniens qui faisaient soûler des esclaves devant leurs enfants qu'ils prétendaient, par un tel spectacle, éloigner à tout jamais de l'ivrognerie. Réussissaient-ils?

Je n'en sais rien. Quant aux livres de M. Zola je crois qu'ils n'ont jamais « débauché » que ceux qui l'étaient déjà avant de les lire ; et, pour être franc, je ne crois pas non plus qu'ils aient ramené beaucoup de vauriens à de meilleurs sentiments. Donc, tout compte fait, je ne crois ni à leur bonne, ni à leur mauvaise influence.

HYACINTHE LOYSON

HYACINTHE LOYSON

M. Hyacinthe Loyson a, fait durant le mois dernier, une série de conférences qui retentissent encore dans tous les cœurs sensibles à l'éloquence. Ils sont nombreux en France ; car nous sommes restés superstitieux du culte de l'Hercule gaulois et nous aimerons toujours ces mortels heureux dont les lèvres tendent des chaînes d'or jusqu'à nos oreilles. N'est-il donc point à propos de conter la vie si belle de ce prédicateur laïque avec la pieuse naïveté d'un Jacques de Voragines sceptique et désabusé et d'esquisser son portrait avec les couleurs effacées et douces du doux Jean Breughel de Velours. L'hagiographe et le peintre auront du moins, pour racheter leur faiblesse, l'avantage d'aimer leur modèle.

*
* *

C'est à Orléans, où son père était inspecteur d'académie, que naquit, en mars de l'année 1827, M. Charles-Hyacinthe Loyson. De souche plébéïenne, il touche à la terre par ses ancêtres reculés qui furent de pieux, simples et honnêtes cultivateurs. « J'eus pour aïeul un laboureur », s'est-il écrié un jour avec fierté. Son arrière-grand-père était fermier à Duneau et son grand-père bourrelier à Château-Gontier. Son père et son oncle, qui vinrent au monde dans cette petite ville de la Mayenne, s'élevèrent lentement et peu à peu à force de travail et de persévérance. L'un mourut recteur de l'académie de Pau et l'autre, qui fut avec Millevoye l'un des poètes précurseurs de Lamartine, jeta, le premier, quelque lustre sur la famille. Les premières années de l'enfant s'écoulèrent doucement, heureuses et calmes, sous le toit paternel. Son père, — dont on disait à Pau : « Ce n'est pas un recteur, c'est un évêque », — ne l'envoya jamais au collège et lui donna lui-même, avec une solide instruction classique, une forte éducation chrétienne. Ainsi se développèrent chez M. Loyson ce goût de la

solitude et de la rêverie qui, chez une âme naturellement pieuse, devait fatalement aboutir de bonne heure à une impérieuse vocation religieuse.

Une brise adoucie des vents lointains du siècle parvint cependant jusqu'à lui. Le romantisme, alors à son apogée, avait renouvelé avec l'art l'apologétique chrétienne. Comme Lamennais qui dérobait à son oncle les *Essais de morale* de Nicole et l'*Émile* de Jean-Jacques, M. Loyson, retiré le soir dans sa petite chambre dévorait sous la lampe *Les Méditations* et *Les Orientales*. Son âme s'ouvrit alors à la poésie comme une fleur fragile à la rosée du matin et, vers seize ans, il composait des vers religieux et sentimentaux. On voit désormais d'où lui vinrent son style imagé et sa phrase harmonieuse et musicale. Deux ans plus tard, le cœur un peu troublé, il résolut d'entrer chez les Dominicains pour échapper aux « séductions du monde. » De sages conseils l'en dissuadèrent, et il alla frapper à la porte du séminaire de Saint-Sulpice à l'heure même où Ernest Renan le désertait.

Cette antique maison était telle alors qu'elle

revit dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*[1]. L'abbé Loyson y eut pour maître un prêtre savant et saint, l'abbé Baudry, dont la théologie s'inspirait bien plus des Pères de l'Église que des scolastiques du moyen âge, et dont la philosophie éclose dans les traités de Platon et de saint Augustin s'épanouissait en Descartes, Malebranche et Leibnitz. Il avait coutume de dire qu'il fallait chercher la vraie doctrine chez les Pères des trois premiers siècles et, ne se faisant aucune illusion sur les voies suivies par la cour de Rome, prédisait à son disciple « la plus grande épreuve doctrinale que devait traverser l'Église ».

Cependant l'attrait d'une vie plus mystique entraînait M. Loyson vers le cloître, et, après quelques hésitations, il entra dans l'ordre austère et contemplatif des Carmes-Déchaussés, alors en pleine décadence. Mais bientôt une voie qu'il n'avait point cherchée s'ouvrit devant lui. Ses supérieurs l'envoyèrent prêcher à Bordeaux, à Périgueux, à Lyon et enfin à l'église de la Madeleine. Peu de temps après, l'archevêque

[1] Ernest Renan, 219, 235, 268.

de Paris, M. Darboy, lui confiait les conférences de l'Avent à Notre-Dame. La succession était lourde et l'heure était difficile; la mémoire du P. Lacordaire vivait encore et le catholicisme libéral allait, avec toutes les libertés qu'il revendiquait, être condamné à Rome comme une hérésie.

Déjà soupçonné de « libéralisme » par l'*Univers* de Louis Veuillot, le P. Hyacinthe fit preuve d'un grand courage et débuta dans sa chaire par une apologie de la Révolution française « qu'il faudrait accomplir si elle n'était un fait accompli ». Dès lors, les attaques des « ultramontains » ne cessèrent plus et les dénonciations se répétèrent d'année en année, plus nombreuses et plus pressantes, jusqu'au jour où, lassé et pris de dégoût devant la mauvaise foi de ses adversaires, abreuvé d'injustices, de calomnies et d'injures, le P. Hyacinthe rompit définitivement avec la religion catholique romaine et, dans une lettre restée fameuse [1], annonça au général des Carmes sa détermination de quitter son ordre.

[1] On trouvera cette belle et éloquente lettre, trop longue pour être reproduite ici, dans le livre de M. Léon Seché : *les Derniers Jansénistes*, p. 79.

Quelques années plus tard, M. Hyacinthe Loyson épousa la femme admirable et dévouée qui est demeurée, dans sa vieillesse, le charme et l'ornement de son foyer.

N'ayant point la sagacité docte et éclairée de M. Émile Gebhart qui démêle jusqu'à l'état d'âme des moines de l'an 1000, je n'ai rapporté de la vie de M. Hyacinthe Loyson que ce que l'on en sait communément ; et ce que chacun en sait est fait, je crois, pour inspirer le respect. On m'a également cité de lui des traits de bonne grâce et de charité que je ne redirai point ici, de peur d'offenser sa modestie, et aussi parce que je me reconnais tout à fait impropre à décerner de telles louanges.

*
* *

M. Hyacinthe Loyson a conservé dans un âge avancé la fougue et la belle ardeur de sa jeunesse, parce que dans son cœur il a su garder intacte sa foi en la beauté et en la bonté.

Il m'a été donné dernièrement de l'entendre

en public et de m'entretenir longuement avec lui. Il est non seulement un conférencier éloquent, mais un causeur abondant et délicieux.

De taille moyenne, la poitrine large, le front découvert et les tempes auréolées de longs cheveux blancs, le visage plein, éclairé par un œil doux et vif à la fois, le menton proéminent, le nez arqué et les lèvres minces, M. Loyson est orateur avant même que d'avoir parlé. Il donne l'impression du calme et de la sérénité dans la force. Dès les premiers mots, il est maître de lui comme de son auditoire. Tantôt sa voix éclate avec la sonorité d'une volée de cloches dans l'air limpide d'un matin de Pâques, tantôt elle se fait caressante et douce comme le souffle du vent parmi les roseaux agités.

On rapporte que Tibérius et Caïus Gracchus, lorsqu'ils parlaient au peuple sur la loi agraire, se faisaient accompagner par un joueur de flûte. Quand M. Hyacinthe Loyson parle, une flûte harmonieuse l'accompagne et chante invisiblement sur ses lèvres.

Il a ressuscité la langue des discours de Lamartine. Chez lui, l'éloquence coule sponta-

nément comme l'eau de sa source, et ses plus beaux effets oratoires viennent de l'improvisation. Il n'est même pas jusqu'aux défauts de rhétorique de M. Loyson qui n'ajoutent à la puissance de son talent et contribuent à le faire écouter avec plaisir. Et s'il ne sait pas toujours se défendre d'une certaine emphase, il sait du moins garder de l'ampleur et du goût. On dirait alors d'un fleuve agité, roulant des épaves et des rameaux qu'un vent violent a jetés dans ses eaux.

M. Hyacinthe Loyson est un grand cœur et une grande voix; il est l'apôtre désigné de toute idée généreuse et libre.

PAUL STAPFER

PAUL STAPFER

Voici que l'un de ces soirs j'ai quitté Paris, ses maisons amies, ses rues bruyantes, ses boulevards pleins de vie et ses quais tranquilles où s'étalent les boîtes poudreuses des bouquinistes. Il pleuvait, et j'en avais le cœur gros, car la séparation d'avec ceux que nous aimons ne nous semble-t-elle pas plus dure encore lorsque nous les quittons dans la tristesse? J'aime chèrement Paris, en effet, et, comme Montaigne, « jusque dans ses verrues ». On y apprend, en flânant, des choses qui ne sont point dans les classiques, et la vie m'y apparaît plus belle, plus douce et plus désirable mille fois que l'immortalité à l'ombre des myrtes dans ces Champs-Élysées décrits avec amour par le poète de Mantoue.

Mais ils ont leur charme aussi, ces bords de la Garonne où j'arrivai le lendemain matin. Le

pâle soleil d'hiver y égaie éternellement les campagnes, où s'allonge le rideau léger des peupliers et des saules et où l'on voit, comme au temps du vieil Évandre, de grands bœufs traîner lentement des chars aux roues pleines.

Or, parmi les livres que j'ai emportés, car ils sont bien, comme dit le philosophe des *Essais*, « notre meilleure munition en cet humain voyage », je trouve précisément ceux de son docte et souriant biographe, M. Paul Stapfer. Donc, ce matin, comme l'air était tiède et parfumé, j'en ai relu quelques pages, assis sous un vieux chêne plein de murmures d'oiseaux.

*
* *

La première fois que j'eus l'honneur de rencontrer M. Paul Stapfer, c'était dans « la cité des livres » du plus délicieux de nos amis communs. Depuis je ne l'ai pas revu souvent, mais sa physionomie est demeurée dans ma mémoire et j'aime à me la rappeler. Il me souvient de ce visage franc, intelligent et fin, au large front

auréolé d'une couronne soyeuse de cheveux blancs et à la bouche aux lèvres minces où voltige un sourire doucement ironique.

Je vois encore M. Stapfer, assis dans un large fauteuil et suivant nonchalamment de son œil malicieux et clair la fumée de sa cigarette s'envolant en un mince filet bleu. Il a pour dire les choses un ton spirituel et quelque peu paradoxal et une grâce infinie qui rendent exquise sa conversation. Il a en lui ce charme physique qui faisait défaut à Montaigne, et, comme dit Crébillon fils, en quelque endroit[1], « ces dispositions heureuses qui préviennent favorablement et qui font qu'on n'a besoin ni d'amis pour être introduit ni de recommandations pour être agréablement reçu partout ».

M. Paul Stapfer travaille dans ce riant et riche Bordeaux, où les ancêtres de Michel Eyquem de Montaigne vendaient jadis du poisson salé, rue de la Rousselle. Montaigne fut maire de cette ville, M. Stapfer y est doyen de la Faculté des Lettres; et tous deux ont éprouvé les inconvénients qu'il y a d'être fonctionnaire.

[1] *Le Sopha.*

Cela ne l'empêche point toutefois de vivre en sage et de s'élever « en mépris des choses fortuites ». Retiré en sa « librairie », il goûte dans la société de Montaigne et de Rabelais de douces et silencieuses jouissances. Aussi, s'en est-il « assimilé la toute substantifique moëlle ». Il a consacré à chacun d'eux un livre de piété filiale, délicat comme une enluminure. En tête du premier, il eût pu écrire cette phrase qu'on lit au bas du portrait de Montaigne, dans la vieille édition des *Essais* donnée par Mlle de Gournay :

Voici du grand Montaigne une entière figure.

C'est un ouvrage définitif, en effet, et charmant.

Dans le second, *Rabelais, sa personne, son génie, son œuvre*, M. Paul Stapfer promène doucement le lecteur dans les mille circuits de cette œuvre touffue où l'on risquerait de s'égarer à chaque pas sans un guide aussi sûr et aussi informé. On goûte, à visiter en sa compagnie « cette cathédrale placée sous le vocable des humanités, de la pensée libre et de la tolérance », les mêmes nobles joies que l'on éprou-

verait à suivre M. Salomon Reinach dans la nécropole de Myrina ou M. Alexandre Bertrand parmi les merveilles du musée de Saint-Germain. Donc, grâce à M. Stapfer, je viens encore de « pantagruéliser » quelque peu et de couler de bonnes heures dans la société de frère Jean des Entommeures. J'ai vu que le savoureux langage de maître Alcofribas Nasier, abstracteur de quintessence, serait encore de mise de nos jours : « Iceux fuyez, abhorrissez et haïssez autant que je fais. » Et ce sont « les hypocrites, les traîtres qui regardent par un pertuys, les cagots, escargots, matagots, caffarts, empantouffiés, papelards, chattemittes, pattes pelues et autres telles sectes de gens qui se sont déguisés comme masques pour tromper le monde », dont il veut parler.

Mais M. Paul Stapfer fait mieux que d'être sur Montaigne et Rabelais le critique le plus averti de notre temps : il les aime de tout son cœur. Il a pour l'un la même « propension » qu'Étienne de la Boëtie, et soupire en parlant de l'autre : « Mon gentil Rabelais ! »

M. Paul Stapfer a écrit encore, sous la forme

de diptyques, beaucoup d'autres beaux livres : *Molière et Shakespeare*, *Racine et Victor Hugo*, *Bossuet et Monod*. Il conviendrait de parler longuement de ce dernier livre, et surtout de cet Adolphe Monod que l'on ne connaît point assez, et qui fut un grand cœur, une grande intelligence et une grande voix.

Mais je craindrais de gâter par ma critique fâcheuse l'aimable et savante critique de M. Paul Stapfer. A vrai dire, ayant pratiqué beaucoup moins que lui, Bossuet et surtout Monod, j'y éprouverais quelque embarras.

J'ai passé sous mon vieux chêne une matinée délicieuse, dans la compagnie des livres d'un humaniste exquis; je recommencerai demain.

ARY RENAN

ARY RENAN

Ce que la terre a repris hier après-midi fut — par l'insondable et triste ironie des choses — l'enveloppe disgraciée d'une âme aimante, délicate et fière, d'une pensée charmante, subtile et riche, ardemment éprise de l'universelle Beauté. Celle que les Grecs nommaient « la Pâle » et « la Cruelle » l'a retiré d'au milieu de nous dans la pleine maturité de son âge et de son talent. Car c'est à peine vieux de quarante-trois ans, et après de longues souffrances endurées avec une résignation stoïque, qu'Ary Renan vient de s'acquitter de la vie.

*
* *

Petit-fils du peintre Henry Scheffer et petit-neveu du peintre Ary Scheffer, il avait certes de

qui tenir et se sentit de bonne heure attiré vers l'art. Il fut l'élève de Gustave Moreau, de Puvis de Chavannes et de Delaunay et, sans les avoir jamais imités servilement, sut au moins retenir quelque chose de ce qu'il y avait de plus personnel en chacun d'eux. Mais « un je ne sais quoi » aussi du charme secret de son père, le grand Ernest Renan, avait passé en lui. Et là peut-être est sa marque propre. Car il avait, dans la mesure la plus large à la fois et la plus exquise, le don poétique; et, par delà l'image matérielle, comme son père par delà les mots, il savait prolonger en des lointains délicieux le rêve et la pensée. Ayant visité la Syrie et la Palestine, il fit, lui aussi, de « l'orientalisme ». Mais son « Orient » n'a ni la couleur, ni « le dramatique » de celui d'un Delacroix ou d'un Decamps, ni la lumière crue de celui de M. Benjamin-Constant. L'auteur de *l'Epave*, de *la Phalène* et de *Scylla*, — trois toiles qui sont un résumé expressif et fidèle de son œuvre, — répugnait aux touches brutales et aux tons aveuglants. L'Orient qu'il peignit avec le pinceau de Puvis de Chavannes, il l'avait regardé avec des yeux

de Breton. Ses paysages de la mer Morte ou du Jourdain sont, comme ses « coins » de Perros-Guivec et de Bréhat, d'une note discrète, atténuée, un peu grise peut-être, mais baignée aussi d'un charme si mélancolique!

*
* *

Comme le Vinci et comme la plupart des artistes de la Renaissance, Ary Renan fut avide de toutes les formes de l'art et du beau. Ce peintre fut également un écrivain de talent harmonieux et pur, et auquel il ne manqua peut-être, pour se placer au premier rang des poètes et des critiques contemporains, que de porter un nom moins illustre.

Poète, il chercha la fleur d'or des légendes et chanta le pays de Brizeux en des vers où flotte l'infinie tristesse des choses et où percent les secrets douloureux de son cœur qui fut tendre, inquiet et troublé.

Ce soir, dans le couchant, sur les flots déjà gris,
J'ai vu partir au large, ainsi qu'un vol d'abeilles,
Des goëlettes d'or, des galères vermeilles
Et des navires blancs de tous les gabarits.

L'escadre appareillait, penchant ses mâts fleuris
D'un pavois de victoire aux couleurs non pareilles,
Et, vers les ports heureux du pays des merveilles,
Cinglait, la barre au vent et sans prendre de ris.

Mais elle a disparu comme un lointain mirage;
Un grain frangé d'éclairs a caché le naufrage
Dans les plis irrités de ses tourbillons noirs.

Tandis que je pleurais, sur les sables des grèves,
Les désirs voyageurs et les vagues espoirs
Que porte dans ses flancs la flotte de mes rêves...

Il sut rendre excellemment le charme languissant et fin de la presqu'île armoricaine : la mer presque toujours sombre, formant à l'horizon un cercle d'éternels gémissements, les arbres dépouillés et tordus, le granit perçant par endroits le sol maigre, les bruyères étendant au loin leur teinte uniforme et le souffle humide et froid des vents pleins de vague et de tristesse. Toujours enfin il entendit résonner au fond de lui-même l'écho assourdi des cloches lointaines de la ville d'Is.

Critique, il eût à un degré éminent cette première qualité du critique : le goût. A l'exemple de Diderot, de Théophile Gauthier et de Paul de Saint-Victor, il reprenait avec la plume l'œuvre

du pinceau et du ciseau. Et les nombreuses critiques d'art qu'il signa à la *Gazette des Beaux-Arts*, comme les *Salons* qu'il donna dans divers journaux, témoignent de son information scrupuleuse, de sa culture affinée, de sa haute probité intellectuelle et de son art exquis du bien dire. Il faudra quelque jour recueillir, en un livre qui restera, ces pages dont la fleur n'est point fanée, ni le parfum évaporé.

*
* *

Chez Ary Renan, l'homme commandait l'estime et attirait la sympathie. Je l'ai fort peu connu, mais assez pour avoir pu apprécier son caractère. Une fois seulement, et trop tard, il me fut donné de le rencontrer. Il ne se prodiguait pas. En dehors d'une intimité d'autant plus précieuse qu'elle était plus rare et que seule une affection attentive, délicate et assidue pouvait forcer, son âme discrète et repliée ne s'ouvrait pas à tout venant. On le devinait plutôt qu'on ne le connaissait vraiment. Il parlait

fort peu ; mais sa conversation, surtout lorsqu'il traitait des questions d'art et de littérature, qui le passionnaient, était des plus instructives et des plus agréables. Son jugement était droit, indulgent et lucide, et son esprit, où quelque chose avait persisté de « l'ironie renanienne », abondant en aperçus originaux et fertile en anecdotes. Il devait pour parler vaincre certaine timidité naturelle. Cet homme, qui ne vivait que de beauté et pour la beauté, était difforme. Il en souffrit toute sa vie, et la méditation de certaines pages des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* ou de *L'Abbesse de Jouarre* sur la vertu et la beauté lui dut être infiniment douloureuse. Jamais pourtant il ne fut aigri, jamais sa fière bonté ne se démentit. On cite de lui des traits de générosité qu'il appartient de louer à ceux qui l'ont mieux connu que moi. Et je doute aujourd'hui s'il faut le proclamer heureux ou malheureux, digne de pitié ou d'envie. Babouc endormi dans un ruisseau et foulé aux pieds par les passants sentait sur ses lèvres les baisers parfumés d'une reine. Il n'est point permis de le plaindre, car il connut des secrets que

les autres hommes ignorent. Il vécut dans le rêve, et son rêve était d'or.

*
* *

Toutes incomplètes qu'elles sont, ces lignes expriment avec sincérité mon admiration pour l'artiste et pour l'homme. Je les dépose comme un humble bouquet sur la pierre qui abrite désormais son repos. Mais, comme disait Ernest Renan, « tout n'est ici-bas que symbole et qu'image ; la partie vraiment éternelle de chacun, c'est le rapport qu'il a eu avec l'infini ». C'est dans le souvenir des hommes que l'homme est vraiment immortel. Ary Renan emporte en mourant les plus pures et les plus nobles visions que l'univers puisse imprimer en une âme bien née. Sa mémoire se perpétuera parmi nous, à côté de celle de son illustre père, par quelqu'une de ses œuvres délicates et modestes, pleines de pensée et d'émotion, où il a mis le meilleur de lui-même, et par le souvenir d'une belle vie.

UNE DISTRIBUTION DE PRIX

UNE DISTRIBUTION DE PRIX

Chaque année, dans la dernière et chaude semaine de juillet, des personnages recommandables par leur talent, leur situation ou leur grand âge, font par toute la France des discours aux collégiens. Le plus souvent, ils acceptent cet honneur avec quelque ennui et s'en acquittent sans grande conviction. Si c'est un universitaire, il fait nécessairement l'éloge de « cette Université que l'Europe nous envie » ; et si c'est un général, toutes ses complaisances vont au premier prix de gymnastique qu'il signale à ses condisciples comme « le modèle de la jeunesse des Ecoles et l'espoir de la France », en rappelant que, selon le mot de Lucrèce (*Mens sana in corpore sano*), un esprit sain ne peut résider qu'en un corps sain (ce qui est très vrai, n'est-ce pas? exemple : Pascal). Il est juste de

dire aussi que les « jeunes élèves » ne prêtent d'ordinaire qu'une oreille distraite aux paroles ailées du vieux monsieur qui leur offre le meilleur de son expérience. Les « arrivistes » frissonnent sur leur banc de velours rouge et cherchent anxieusement à deviner leur part dans l'amas lointain des livres dorés et des couronnes de papier peint; les rêveurs songent doucement au repos des campagnes et aux pentes vertes des prairies sur les bords d'une rivière paresseuse; enfin, les frondeurs et les sceptiques, qui n'attendent point de récompense, trompent l'ennui de la captivité en remarquant les toilettes ridicules des mères, en dénombrant les crânes dépouillés des pères, en observant que les « pions » en toge ont l'air de commissaires de police de guignol.

Parfois, cependant, ces harangues sont dignes de durée et, après avoir ému leur jeune auditoire, portent plus loin et entrent dans la littérature. Je crois bien que le chef-d'œuvre de Théodore Jouffroy est cette admirable page sur la destinée humaine qui fut son testament philosophique et qu'entendirent jadis les élèves,

maintenant au soir de leur vie, du Lycée Charlemagne. Jamais Edmond About, dans sa langue étincelante, ne parla mieux du vrai patriotisme et de la liberté, et jamais Ernest Renan n'exposa le sens de la vie avec plus de charme et d'élévation qu'aux distributions des prix de ce même lycée. Les murs où résonnèrent de telles paroles en demeurent ennoblis pour toujours.

*
* *

Si j'ai assisté ce matin à la distribution des prix du lycée Janson-de-Sailly, ce n'était point assurément pour y apprendre que M. X..., élève de cinquième, avait fait un prodigieux thème latin; M. Y..., élève de troisième, une déconcertante version grecque; et M. Z..., élève de rhétorique, apprécié comme il convient le caractère de *Lusignan*. C'est que le vénérable, candide et optimiste poète Eugène Manuel y devait, par nos temps troublés, indiquer aux jeunes gens qui l'écoutaient leur devoir de Français et de républicains. C'était, en effet, un spectacle

touchant à la fois et réconfortant que celui de ce vieux maître, — dont la vie, longue et abondante en mérites, s'est vouée à l'éducation et à la confection de petits vers aimables, académiques et moraux et aux bonnes œuvres, — voûté par les ans sous sa toge violette d'inspecteur général de l'Université, prêchant l'amour de la beauté, de la justice et de la vérité, d'une voix éloquente et redevenue vigoureuse... « ... Il y a quelque chose de plus à emporter d'ici, disait-il, sans même attendre que la philosophie vous en fasse un besoin. Nous voulons que vous aimiez, que vous adoriez la vérité bien voilée dans le passé, dans le présent encore, mais de plus en plus dégagée de ses ombres, de plus en plus éclairée par la lumière des sciences et de l'histoire; la vérité qui fait le jour dans les esprits, qui explique peu à peu l'homme et l'univers, entr'ouvre l'infini et révèle l'idéal... Mais il y a plus encore, il y a, au-dessus de la vérité, la bonté, la pitié et la charité, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus divin en nous, la fraternité, lien de toutes les parties de la famille humaine; la justice, principe essentiel de l'harmonie so-

ciale, condition même de tous les droits et de tous les devoirs... » En bon inspecteur, il a justifié l'Université des attaques chaque jour plus vigoureuses qu'elle doit soutenir contre des ennemis, auxquels se sont joints ceux-là mêmes qui lui doivent tout, comme ces enfants dont parle La Bruyère : « drus et forts du lait qu'ils ont sucé, qui battent leur nourrice ». Il a montré enfin que cette Université qu'il a jadis nommée *alma mater*, doit tendre, avant tout, à former des hommes, en dehors et au-dessus de tous les programmes, par la raison et la bonté, pour la liberté, la justice et la vérité. Et tout cela, en un style imagé et gracieux, coulant et léger, élégant et concis.

*
* *

Toute parole humaine est une semence dont une grande partie se perd, mais dont quelque chose fructifie pourtant ici ou là. M. Eugène Manuel a été écouté avec attention et respect. Le discours de distribution de prix n'est donc

point toujours un genre stérile et vain ; surtout lorsque celui qui parle a beaucoup vécu et beaucoup pensé, qu'il dit sincèrement aux jeunes gens que la vie a un but : le bonheur ; et que le plus sûr et le plus noble moyen de l'atteindre (s'il existe encore) est de servir la justice et d'aimer la vérité. Hélas !

SIC PRÆTERIT FIGURA...

SIC PRÆTERIT FIGURA...

Donc c'est la fin. Quelques jours tièdes encore, quelques beaux soirs radieux et vermeils, et l'on dépossédera de son royaume éphémère et paradoxal *La Parisienne* de M. Moreau-Vauthiers qui, depuis des mois, aura, du haut de son socle inélégant, nargué les délicats et triomphé avec un air superbe des critiques et des gens de goût.

C'est la fin. Le prix des tickets baisse, baisse chaque jour, et les bons camelots s'acharnent d'un air suppliant autour des derniers *entrants*. Les visiteurs se font de plus en plus rares, même à ce délicieux Petit Palais et à ce charmant Pavillon de Hongrie. C'est la débâcle à la Rue de Paris, où quelques ombres mélancoliques errent désenchantées le long des baraques closes, tandis que les pitres qui « gardent le

dépôt de l'esprit français » se taisent sur leurs tréteaux en scrutant la vanité des entreprises humaines. A la tombée de la nuit, les jardins s'illuminent encore pour quelques dilettantes attristés et quelques centaines de flâneurs sans enthousiasme. Mais où sont les belles soirées d'antan où la foule se pressait noire et grouillante au pied de la tour Eiffel pour voir les fontaines lumineuses et le Palais de l'Electricité ne pas s'illuminer? Où est le bon temps où M. Alexandre Millerand, — qui est artiste au sens où l'entendait Néron quand il disait en mourant : « Quel artiste périt », — allait, comme chacun sait, scier à la faveur de la nuit les passerelles les plus fréquentées de l'Exposition?

C'est la fin. Déjà, les premières morsures du froid ont chassé, après les hirondelles, les exotiques vers leurs chaudes contrées natales. Nous n'entendrons plus leurs musiques stridentes, ni le charivari assourdissant de leurs orchestres, ni leurs cris gutturaux. Nous ne les verrons plus, assis sur leurs nattes en des postures de bêtes fatiguées, rêver des espaces, des forêts et des longs fleuves de leur pays et

opposer à notre curiosité amusée leurs visages muets et résignés. Nous ne rencontrerons plus, le soir, les tirailleurs sénégalais rentrant à la caserne, de leur marche balancée, sous les platanes ombreux de l'avenue Henri-Martin. Les Fatmas et les Mouquères de la rue d'Alger ne secoueront plus en mesure leurs paquets de viscères à dix centimètres du nez des spectateurs, les noirs marchands d'écœurantes sucreries pour races inférieures plieront leurs étalages, les bons et hideux Aïssaouas ne croqueront plus de bouteilles, ne boiront plus d'essence minérale et ne s'ouvriront plus le ventre, et la gracieuse Mme Sada Yacco elle-même ne mourra plus parmi nous, avec un si joli réalisme, au second acte de la *Gesha*. Elle s'en retournera, elle aussi, — un peu triste peut-être, — au pays des Kakémonos et des maisons de papier, avec le bruissement d'un éventail japonais, tout bariolé de fleurs et d'oiseaux magiques, fermé à regret.

*
* *

C'est fini. Hélas! nous ne verrons pas les fastueux palais de la rue des Nations ouatés de neige, ni l'Exposition en tenue d'hiver. Mais cela est peut-être mieux de la sorte, et nous nous éviterons ainsi des déceptions. Pourtant une mélancolie vous envahit à la pensée que tout passe dans le perpétuel écoulement des choses et que la pioche furieuse des démolisseurs va s'acharner sur ce joujou national encore si solide en apparence, et qui nous amusa quelques jours. *Sic præterit figura hujus mundi.* Et cela est triste aussi de songer que, bien qu'y étant allé soixante fois, on n'a pas vu l'Exposition. Il y a certainement une quantité de *classes*, de *sections*, de baraques amusantes, de pavillons instructifs, d'attractions pittoresques, d'édicules curieux, de panoramas, de dioramas, de souterrains, de caves, de balcons, de terrasses, de coins et de recoins que ceux auxquels les dieux ont refusé les vertus indispensables pour être bousculé, étouffé, écrasé par leurs contemporains et « faire la queue » n'auront point visités. On a la sensation angoissante de l'irréparable. Je vous dis qu'il n'y aura

que les Anglaises qui auront tout photographié et les provinciaux qui auront tout vu en huit jours.

De retour des champs, j'ai voulu la revoir et réparer mes oublis, mes dédains et mes paresses. Elle a changé depuis deux mois, et je l'ai trouvée plus belle et plus somptueuse encore par ces dolentes et somptueuses journées d'automne. Elle a le charme des choses finissantes. Les tons criards des plâtres et les reflets aveuglants des métaux se sont fondus, atténués. Les tours, les dômes, les coupoles, les clochetons, les céramiques, les murs roses et vert d'eau, les façades polychromes, du Champ-de-Mars, aux Invalides, ont un éclat moins cru, des teintes plus apaisées, plus en harmonie avec le ciel d'azur pâle et l'or jaunissant des feuillages. Et c'était l'autre soir, du pont Alexandre III, un merveilleux décor de féerie. Tout se taisait. La rue des Nations dressait, le long de la Seine luisante, ce quai fantastique où tous les âges et tous les styles se coudoient. Et la lune sortant d'un nuage, comme l'épaule nue d'un femme d'un épais manteau, montait lentement au-

dessus des palais estompés et comme voilés d'une brume légère, dans la frémissante indécision du crépuscule.

Quelques jours encore, et le « On ferme, on ferme ! » des gardiens retentira lugubrement pour la dernière fois, parmi les finales des musiques lointaines, sous la lueur presque éteinte des derniers lampions, dans le brouhaha confus d'une fin de fête. Puis tout rentrera dans la nuit et le gigantesque château de cartes s'écroulera.

*
* *

Des moralistes, des chroniqueurs du boulevard et même de distingués économistes (vous savez que tous les économistes sont distingués par définition) se sont fort émus, ces derniers temps, du sort de ces pauvres diables de nègres qu'on vient, — comme je vous ai dit, — de rapatrier. Il paraîtrait que les quelques mois qu'ils ont passé parmi nous auraient, plus qu'il n'était congru, contribué à faire de ces *déracinés* ces horreurs qu'on nomme des êtres civilisés. Hon-

teux de leurs lourds vêtements éclatants, de leurs parures chatoyantes, et peut-être même de leurs anneaux dans le nez, ils auraient troqué le tout contre des bottes vernies, des complets zinzolins et des cravates du jaune le plus insolemment serin. Soucieux de s'instruire, ils auraient appris, non le français, mais l'argot de chez le Père Lunette. Oublieux des femelles laissées là-bas, ils auraient, eux aussi (ohé! ohé!), fait la noce. Et on les aurait vus, en des cabarets borgnes, attablés devant des saladiers de vin chaud ou des « absinthes angustura », entre des Manons sans faste ni chapeau et des Grieux haut casquettés de soie noire.

Je ne voudrais pas faire le moraliste, oh non! je sens trop mon indignité. Je ne crois pas, comme Montesquieu, que le Seigneur n'ait pu « mettre une âme bonne dans un corps tout noir », et je serais assez disposé à m'apitoyer sur le sort des nègres. Mais le nôtre aussi, semble-t-il, mériterait de nous faire un peu réfléchir. Que trouverons-nous derrière les ruines de la grande kermesse? Vers quel inconnu allons-nous et que sera le jour de demain? Sans doute l'Exposition

aura été bienfaisante, et elle a justifié pleinement le sentiment que nous pouvions avoir de notre propre valeur. Elle aura été, comme on le disait en l'inaugurant, la fête magnifique du travail, de la paix et de la fraternité. Mais n'oublions pas que sur le Champ de Mars, il y a cent dix ans, on prononça aussi, et très sincèrement, des paroles de paix et de fraternité ; et rappelons-nous ce qui suivit pourtant cette élégante et sublime Fête de la Fédération. Les lendemains de rêve sont toujours dangereux, et les lendemains de fête toujours pénibles. On se heurte de nouveau à la réalité, et il est plus dur de reprendre le collier de misère. Gardons-nous donc de la g..... bouche de bois, *gueula lignea*, comme en son latin Feydeau brave l'honnêteté, et défions-nous surtout de nous-mêmes.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Préface	v
Anatole France	1
Arthur Giry	13
Henry Fouquier	25
Louis Havet	41
Maurice Bouchor	53
Gustave de Molinari	65
Abel Hermant	77
Alexandre Bertrand	87
Paul Hervieu	99
Gabriel Séailles	113
Frédéric Passy	127
Marcel Prévost	141
Michel Bréal	153
Émile Pouvillon	167
André Lefèvre	183
Gaston Deschamps	199
Alfred Roll	215
Charles Letourneau	225
Georges de Porto-Riche	239
Coquelin	251
Pierre de Bouchaud	261
Émile Duclaux	275
Eugène Manuel	285
Jules Dalou	297
Émile Zola	307
Hyacinthe Loyson	317
Paul Stapfer	327
Ary Renan	335
Une Distribution des Prix	345
Sic prœterit Figura	353

TOURS
IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES
6, RUE GAMBETTA, 6

Ohm
090.16

LOUIS DELAPORTE	**La Philosophie de La Fontaine.** 1 vol. in-18. (*Epuisé*).	2 »
—	**Pastels et Figurines.** 1re série. 1 vol. in-18.	3 50
—	**Quelques-uns.** 1re série. 1 vol. in-18.	3 50
EUGÈNE MUNTZ Membre de l'Institut	**Les Arts à la Cour des Papes pendant le XVe et le XVIe siècles.** 3 vol. in-8.	40 »
J. DENIS Doyen hon. de la F. des Let. de Caen	**Histoire des théories et des idées morales dans l'antiquité.** *Deuxième édition.* 2 vol. in-8. Ouvrage couronné par l'Institut de France. (Académie des sciences morales et politiques).	10 »
	De la Philosophie d'Origène. 1 beau vol. gr. in-8 raisin. Ouvrage couronné par l'Institut de France. (Académie des sciences morales et politiques).	10 »
—	**De la Fable dans l'Antiquité classique.** Brochure in-8.	2 »
—	**Apologie de l'Hellénisme,** ou état dans lequel nous est arrivé cet écrit de Julien. Brochure in-8.	1 50
—	**Esprit et Constitution de la Comédie Aristophanesque.** Brochure gr. in-8.	2 »
—	**Comédie nouvelle.** Brochure in-8.	2 »
—	**Comédie moyenne.** Brochure in-8.	1 50
—	**Sceptiques ou libertins de la moitié du XVIIe siècle** (Gassendi, Gabriel Naudé, Gui Patin, Lamotte le Vayer, Cyrano de Bergerac). Brochure in-8.	2 »
—	**Critique et Controverse,** ou Richard Simon et Bossuet. Brochure in-8.	2 »
—	**Bayle et Jurieu.** Brochure in-8.	1 50
—	**Politiques :** Fleuri, Saint-Simon, Boulainvillers et Duguet. Brochure in-8.	2 »
—	**Bossuet : Discours sur l'Histoire universelle.** Br. in-8.	1 50
CH. DEJOB M. de conf. à la F. des Let. de Paris	**Marc-Antoine Muret.** Un professeur français en Italie dans la seconde moitié du XVIe siècle. 1881. 1 vol. in-8.	7 50
	De l'influence du Concile de Trente sur la littérature et les beaux-arts chez les peuples catholiques. Essai d'introduction à l'histoire littéraire du siècle de Louis XIV. 1 v. in-8.	5 50
MAXIME COLLIGNON M. de l'Institut	**Essai sur les monuments grecs et romains relatifs au mythe de Psyché.** in-8 cavalier.	5 50
—	**Catalogue des vases peints du musée de la Société archéologique d'Athènes.** 1 vol. in-8 cavalier, avec 7 planches.	10 »
A. ET M. CROISET de l'Institut	**Histoire de la littérature grecque.** *Deuxième édition.* 5 beaux vol. in-8.	44 »
—	**Manuel d'histoire de la littérature grecque** à l'usage des lycées et collèges. 1 vol. in-16, relié toile anglaise.	6 »
TH. DESDOUITS Docteur ès lettres	**De la Liberté et des lois de la nature.** Discussion des théories panthéistes sur la volonté, 1 vol. in-8.	5 »
—	**La Philosophie de Kant,** d'après les Trois Critiques. 1 vol. in-8. Ouvrage couronné par l'Institut de France (Académie des sciences morales et politiques).	8 »
—	**La Métaphysique et ses rapports avec les autres sciences.** *Deuxième édition.* 1 vol. in-18 jésus. Ouvrage couronné par l'Institut de France (Académie des sciences morales et politiques).	3 50
—	**La Légende tragique de Jordano Bruno.** (Comment elle a été formée ; son origine suspecte ; son invraisemblance). Brochure in-8.	1 »
—	**La Responsabilité morale.** — Examen des doctrines nouvelles. 1 beau vol. in-8. Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques.	5 »
ÉMILE ERNAULT Prof. à la F. des Let. de Poitiers	**Le Mystère de Sainte Barbe,** tragédie bretonne. Texte de 1557, publié avec traduction française, introduction et DICTIONNAIRE ETYMOLOGIQUE DU BRETON MOYEN. 1 v. in-4. Ouvrage auquel l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres) a décerné le PRIX VOLNEY au concours de 1888.	24 »

TOURS, IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES, 6, RUE GAMBETTA.

PQ
282
D4
Ser.1

Delaporte, Louis
Quelques-uns

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY